

**COLLECTION
COMPLETE DES
OEUVRES DE J. J.
ROUSSEAU,
Citoyen de**

Jean-Jacques Rousseau

LIREGRATUITEMENT.COM

**COLLECTION
COMPLETE DES
OEUVRES DE J. J.
ROUSSEAU, Citoyen de**

Geneve Contenant la 1e Partie de Julie ou de la Nouvelle Héloïse. TOME TROISIEME

Jean-Jacques Rousseau

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze
minutes par jour.

**COLLECTION COMPLETE DES OEUVRES
DE J. J. ROUSSEAU, Citoyen de Geneve
Contenant la 1e Partie de Julie ou de la
Nouvelle Héloïse. TOME TROISIEME**

Hon la ccnobbe il irondo , maure l'ebfce : Conobill' io ch' a p ian-
ger qui rinir.fi.

PETRARC.

TRAD. Lt monde U poftda fans U connaître, & moi jo l'ai
connut jt rcjie ici-bas d U pleurer.

PRÉFACE

Il faut des fpe&acles dans les grandes villes, & des Romans
aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon tems, & j'ai
publié ces Lettres. Que n'ai-je vécu dans un fiecle où je duflè les
jetter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'Editeur , j'ai travaillé moi
- même à ce Livre , & je ne m'en cache pas.

Ai - je fait le tout , & la correſpondance entière eſt - elle une fi-
ction ?

Gens du monde , que vous importe ?

C'elb furement une iîétion pour vous.

Tout honnête-homme doit avouer les Livres qu'il publie. Je me nomrre donc à la tête de ce Recueil , non pour me l'approprier , mais pour en répondre. S'il y a du mal , qu'on me l'impute ; s'il y a du bien , je n'entends point m'en faire honneur. Si le Livre elè mauvais , j'en fuis plus obligé de Nouv. Hél T. L A

ii PREFACE .

le reconnoître : je ne veux pas palier pour meilleur que je ne fuis. #

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plufieurs fois dans le pays des deux Amans , je n'y ai jamais ouï parler du Baron d'Etange ni de fa fille , ni de M. d'Orbe , ni de Milord Edouard Bomfton, ni de M.

de Wolmar. J'avertis encore que la topographie eſt groffiere-ment altérée en plufieurs endroits ; foit pour mieux donner le change au Le&eur ; foit qu'en effet l'Auteur n'en fçût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun penſe comme il lui plaira.

Ce Livre n'efi: point fait pour cir*»

culer dans le monde , & convient à très-peu de Le&eurs. Le ffyle rebutera les gens de goût, la matière alarmera les gens féveres, tous les fentimens feront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots , aux

PREFACE . m

libertins , aux philofophes : il doit choquer les femmes galantes , & fcandalifer les honnêtes femmes. A qui plaira -t- il

donc? Peut-être à moi feul : mais à coup fur il ne plaira médiocrement à perfonne.

Quiconque veut fe réfoudre à lire ces Lettres, doit s'armer de patience fur les fautes de langue , fur le ftyle emphatique & plat, fur les penfées communes rendues en termes empoulés; il doit fe dire d'avance que ceux qui les écrivent ne font pas des françois , des beaux-efprits , des académiciens , des philofophes , mais des provinciaux , des étrangers , des folitaires , de jeunes gens , prefque des enfans, qui dans leurs imaginations romanefques prennent pour de la philofophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrais- je de dire ce que je penfe ? Ce Recueil avec fon gothique ton convient mieux aux fem-

Aij

PREFACE

mes que les livres de philofophie. I!

peut même être utile à celles qui , dans une vie déréglée , ont confervé quelque amour pour l'honnêteté.

Quant aux filles, c'eft autre chofe.

Jamais fille chafle n'a lu de Romans ; & j'ai mis à celui-ci un titre afTez décidé , pour qu'en l'ouvrant on fçût à quoi s'en tenir. Celle qui , malgré ce titre , en ofera lire une feule page , eft une fille perdue : mais qu'elle n'impute point fa perte à ce Livre ; le mal étoit fait d'avance. Puifqu'elle a commencé , qu'elle

achevé de lire : elle n'a plus rien à

rifquer.

Qu'un homme auftere en parcourant ce Recueil fe rebute aux premières parties , jette le Livre avec colere , & s'indigne contre l'Editeur ; je ne me plaindrai point de fon injufHce ; à fa place , j'en aurois pu faire autant. Que fi , après l'avoir lu tout entier , quelqu'un m'ofoit blâ-

PREFACE

mer de l'avoir publié; qu'il le dife, s'il veut , à toute la terre , mais qu'il ne vienne pas me le dire : je fens que je ne pourrois de ma vie eftimer cet homme là.

A iij

AVERTISSEMENT

Sur la Préface fuivante.

LA forme & la longueur de ce .

Dialogue , ou Entretien fuppofé , ne m'ayant permis de le mettre, que par extrait à la tête du Recueil des premières Editions , je le donne à celleci tout entier , dans l'efpoir qu'on y trouvera quelques vues utiles fur V objet de ces fortes d' Ecrits. J'ai cm d'ailleurs devoir attendre que le Livre eût fait fon effet avant d'en difcuter les inconvnienens & les avantages , ne voulant ni faire tort au Libraire , ni mendier P indulgence du Public.

g gj —

DE LA

NOUVELLE HÉLOÏSE.

N. V O i l a votre Manuscrit. Je l'ai lu tout entier.

R. Tout entier? J'entends : vous comptez fur peu d'imitateurs?

N. Vel duo , vel nemo.

R. Turpe & miserabile. Mais je ▼ eux un jugement positif.

N. Je n'ofe.

R. Tout eft oie par ce feul mot* Expliquez - vous.

N. Mon jugement dépend de la réponfe que vous m'allez faire. Cette torrefpondance eft -elle réelle, on li c'est une fiction.

jft. Je ne vois point la eonféquence.

A iv

Pour dire fi un Livre eft bon ou mai^ vais , qu'importe de la-voir comment -on fa fait?

N. Il importe beaucoup pour celui* ci. Un Portrait a toujours fon prix pourvu qu'il reflémble , quelque'étrange que foit l'Original. Mais dans un Ta»

bleau d'imagination , toute figure humaine doit avoir les traits communs à l'homme, ou le Tableau ne vaut rien. Tous deux fup-pofés bons, il relie encore cette différence que le Portrait intéreffe peu de gens; le Tableau feul peut plaire au Public.

R. Je vous fuis. Si ces Lettres

font des Portraits , ils n'intéressent

point : Ici ce font des Tableaux, ils t

mentent mal. N'est-ce pas cela?

N. Précisément.

R. Enfin , j'arracherai toutes vos réponses avant que vous m'ayez répondu, Au revoir, comme je ne puis

dit Julie, ix

satisfaire à votre question, il faut vous en passer pour refondre la mienne. Mettez la chose au pis : ma Julie

N. Oh! si elle avait existé !

K. Hé bien?

N. Mais sûrement ce n'est qu'une fiction,

R. Supposez.

N. En ce cas , je ne connais rien de si mauvais; ces Lettres ne font point des Lettres; ce Roman n'est point un Roman ; les personnages font des gens de l'autre monde.

R. J'en suis fâché pour celui - ci.

N. Consolez - vous ; les foux n'y manquent pas non plus; mais les vôtres ne font pas dans la nature.

R. Je pourrais Non, je vois

le détour que prend votre curiosité.

x Préface

Pourquoi décidez-vous ainsi? Savez-vous jusqu'où les Hommes diffèrent les uns des autres? Combien les caractères sont opposés? Combien les mœurs, les préjugés varient félon les temps, les lieux, les âges? Qui est-ce qui ose assigner des bornes précises à la Nature, & dire: Voilà jusqu'où l'Homme peut aller, & pas au-delà.

N. Avec ce beau raisonnement les Monstres inouïs, les Géants, les pygmées, les chimères de toute espèce; tout pourroit être admis spécifiquement dans la Nature: tout feroit défiguré, nous n'aurions plus de modèle commun. Je le répète, dans les Tableaux de l'humanité chacun doit reconnoître l'Homme.

R. J'en conviens, pourvu qu'on sache au moins discerner ce qui fait les variétés de ce qui est essentiel à l'espèce. Que diriez-vous de ceux qui

DE JULIE« XI

elle reconnoîtroient la nôtre que dans un habit à la Française?

N. Que diriez-vous de celui qui, sans exprimer ni traits ni taille, voudroit peindre une figure humaine, avec un voile pour vêtement? N'auroit-on pas droit de lui demander où est l'Homme?

R. Ni traits ni taille? Êtes-vous juste? Point de gens parfaits: voilà la chimère. Une jeune fille offensant la vertu qu'elle aime, & ramenée au devoir par l'horreur d'un plus grand crime; une amie trop facile, punie enfin par son propre cœur de l'excès de son indulgence; un jeune homme honnête & sensible, plein de

foiblefle 6c de beaux difcours; un vieux Gentilhomme entêté de fa nobleife , facrifiant tout à l'opinion ; un Anglois généreux 6c brave, toujours paffionné par fageffe, toujours raifonnant fans raifon

Xtl

N. Un mari débonnaire & hofpitalier empreffé d'établir dans fa maifon l'ancien amant de fa femme.....

R. Je vous renvoyé à l'infcription de l'Eftampe (*)

N. Les belles âmes? Le

beau mot !

R. O Philofophie ! combien tu prends de peine à rétrécir les cœurs t à rendre les hommes petits !

N. L'efprit romanefque les aggrandit & les trompe. Mais revenons. Les deux amies ? Qu'en dites-vous ?

Et cette converfion fubite au Temple?..... la Grâce, fans doute?....

R. Monlieur

N. Une femme chrétienne, une dévote qui n'apprend point le catéchifme à fes enfans ; qui meurt fans vou-

(*) Voyez la feftieme Efounpc^

» e Juin, xiii

loir prier Dieu ; dont la mort cepen- * dant édifie un Pafteur, Reconvertit un Athée! Oh!

R. Monfieur.

N. Quant à l'intérêt , il eft pour tout le monde, il eft nul. Pas une mauvaife aétion; pas un méchant homme qui fafie craindre pour les bons. Des événemens fi naturels , fi - fimples qu'ils le font trop ; rien d'inopiné; point de coup de Théâtre.

Tout eft prévu long-tems d'avance; tout arrive comme il eft prévu. Eftce la peine de tenir regiftre de ce que chacun peut voir tous les jours dans fà maifon, ou dans celle de fon voifin?

R. C'eft-à-dire, qu'il vous faut des hommes communs & des événemens rares? Je crois rue j'aimerois mieux le contraire. D'ailleurs vous jugez ce que vous avez lu corn-

me un Roman. Ce n'en eft point un ; vous l'avez dit vous» même. C'elt un

Recueil de Lettres

N. Qui ne font point des Lettres ; te crois l'avoir dit auïïi. Quel ftyle épiftolaire ! Qu'il eit guindé 1 Que d'exclamations! Que d'apprêts . Quelle emphafe pour ne dire que des chofes communes! Quels grands mots pour de petits raifonnemens ! Rarement

du fens, de la jufteffe i jamæs m finefie , ni force , ni profondeur. Une diâion toujours dans les nues, & des penfées qui rampent toujours, bi vos perfonnages font dans la Nature , avouez que leur ftyle eft peu nature

R. Je conviens que dans le point de vue où vous êtes , il doit vous paroître ainfi.

N. Comptez-vous que -- le Public le verra d'un autre œil ; de n elt-ce pas mon jugement que vous demandez ?

de Jolie, xt

R. C'est pour l'avoir plus au long que je vous répliqué. Je vois que vous aimeriez mieux des Lettres faites pour être imprimées.

N. Ce fouhait paroît assez bien fondé pour celles qu'on donne à l'impression.

R. On ne verra donc jamais les hommes dans les Livres que comme ils veulent s'y montrer ?

N. L'Auteur comme il veut s'y montrer ; ceux qu'il dépeint tels qu'ils font. Mais cet avantage manque encore ici. Pas un portrait vigoureusement peint ; pas un caractère assez bien marqué ; nulle observation fautive ; aucune connoissance du monde. Qu'apprend-on dans la petite sphère de deux ou trois Amans ou Amis toujours occupés d'eux seuls ?

R. On apprend à aimer l'humanité. Dans les grandes sociétés

CVI

on n'apprend qu'à haïr les hommes^

Votre jugement est sévère ; celui du Public doit l'être encore plus.

Sans le taxer d'injustice , je veux vous dire à mon tour de quel oeil je vois ces Lettres ; moins pour excuser les défauts que vous y blâmez , que pour en trouver la source.

Dans la retraite on a d'autres manières de voir & de sentir que dans le commerce du monde ; les passions autrement modifiées

ont aulſi d'autres exprellions : l'imagination toujours frappée des mêmes objets , s'en affe&e plus vivement. Ce petit nombre d'images revient toujours 9 fe mêle à toutes les idées , & leur donne ce tour bizarre & peu varié qu'on remarque dans les difcours des Solitaires. S'enfuit- il de -là que leur langage foit fort énérgique ? Point du tout ; il n'efè qu'extraordinaire. Ce n'elt que dans le monde qu'on apprend à parler avec énérgie. Premièrement

a> E J ü I I E,' XVII

rement, parce qu'il faut toujours dire autrement & mieux que les autres, & puis , que forcé d'affirmer à chaque întant ce qu'on ne croit pas, d'exprimer des fentimens qu'on n'a point , on cherche à donner à ce qu'on dit un tour perſuaſif qui ſupplée à la perſuaſion intérieure. Croyez - vous que les gens vraiment paſſionnés ayent ces manières de parler vives , fortes , coloriées que vous admirez dans vos Drames & dans vos Romans ? Non ; la paſſion pleine d'elle -même, s'exprime avec plus d'abondance que de ■ force ; elle ne fonge pas même à perſuader ; elle ne foupçonne pas qu'on puifle douter d'elle. Quand elle dit ce qu'elle fent, c'eſt moins pour l'expoſer aux autres que pour ſe foulager. On peint plus vivement l'Amour dans les grandes Villes , l'y; lent-on mieux que dans les hameaux ?

N. C'eſt-à-dire que la foibleſſe

Nouv. Hél. T. I. B

XVIII P R i F A C B

du langage prouve la force du ſentiment?

R. Quelquefois du moins elle en montre la vérité. Lisez une lettre d'amour faite par un Auteur dans son cabinet, par un bel-esprit qui veut briller. Pour peu qu'il ait de feu dans la tête, sa plume va, comme on dit, brûler le papier; la chaleur n'ira pas plus loin. Vous ferez enchanté, même agité peut-être; mais d'une agitation passagère & feble, qui ne vous laissera que des mots pour tout fouvenir. Au contraire, une lettre que l'Amour a réellement dictée; une lettre d'un amant vraiment passionné, fera lâche, diffuse, toute en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, & n'a jamais achevé de dire; comme une source vive, qui coule sans cesse &

JD E J U I I S. XIX

ne s'épuise jamais. Rien de saillant, rien de remarquable; on ne retient ni mots, ni tours, ni phrases; on n'admire rien, l'on n'est frappé de rien. Cependant on se sent l'âme attendrie; on se sent ému sans savoir pourquoi. Si la force du sentiment ne nous frappe pas, sa vérité nous touche, & c'est ainsi que le cœur fait parler au cœur. Mais ceux qui ne sentent rien, ceux qui n'ont que le jargon paré des pallions, ne connoissent point ces fortes de beautés & les méprisent.

N. J'attends.

R. Fort bien. Dans cette dernière espèce de lettres, les pensées sont communes, le style pourtant n'est pas familier, & ne doit pas l'être.

L'amour n'est qu'illusion; il se fait, pour ainsi dire, un autre Univers; il s'entoure d'objets qui ne sont point, ou auxquels lui seul a donné l'être;

Bij

& comme il rend tous Tes fentimenÿ en images , fon langage elt toujours figuré. Mais ces figures font fans jultdfe & fans fuite ; fon éloquence eft dans fon défordre ; il prouve d'autant plus qu'il raifonne moins. Ii'enthoufiafme efè le dernier degré de la paflion. Quand elle eft à fon comble , elle voit fon objet parfait ; elle en fait alors fon idole ; elle le place dans le Ciel ; & comme l'enthoufiafme de la dévotion emprunte le langage de l'Amour , l'enthoufiafme de l'Amour emprunte auflì le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le Paradis, les Anges, les vertus des Saints, les délices du féjour célefte. Dans ces tranfports , entouré de li hautes images , en parlera-t-il en termes rampans ? Se réfoudra-t-il d'abailfer , d'avilir fes idées par des expreffions vulgaires ? N'élèvera-t-il pas fon lyle ?

Ne lui donnera-t-il pas de la nobleffe, de la dignité ? Que parlez - vous de

lettres ,de ftyle épiftolaire ? En écrivant à ce qu'on aime , il efè bien que (bon de cela ! ce ne font plus des Lettres que l'on écrit , ce font des Hymnes.

N. Citoyen, voyons votre pouls.

R. Non : voyez l'hiver fur ma tête.

U eft un âge pour l'expérience ; un autre pour le fouvenir. Le fentiment s'éteint à la fin ; mais Pâme fenilble demeure toujours.

Je reviens à nos Lettres. Si vous les lifez comme l'ouvrage d'un Auteur qui veut plaire , ou qui fe pique d'écrire , elles font déteflabks.

Mais prenez-les pour ce qu'elles font , & jugez - les dans leur espèce. Deux ou trois jeunes gens /impies, mais faibles , s'entretiennent entr'eux des intérêts de leurs cœurs. Ils ne longent point à briller aux yeux les uns des autres. Ils se cormoiffent 6c s'ai-

13 iij

XXH

ment trop mutuellement pour que»

L'amour-propre ait plus rien à faire entr'eux. Ils font enfans, penferontils en hommes ? Ils font étrangers , écriront - ils corréement ? Ils font folitaires , connoîtront - ils le monde & la société ? Pleins du seul sentiment qui les occupe , ils font dans 3e délire , & pensent philosopher.

Voulez-vous qu'ils fâchent observer , juger, réfléchir ? Ils ne savent rien de tout cela. Ils savent aimer ; ils rapportent tout à leur passion. L'importance qu'ils donnent à leurs folles idées , est - elle moins amusante que* tout l'esprit qu'ils pourroient étaler ?

Ils parlent de tout ; ils se trompent sur tout ; ils ne font rien connoître qu'eux ; mais en se faisant connoître , ils se font aimer : leurs erreurs valent mieux que le savoir des Sages :

leurs cœurs honnêtes portent partout , jusques dans leurs fautes , les préjugés de la vertu, toujours con-

DE J 17 I I B. «XIII

îfiante & toujours trahie. Rien ne les entend , rien ne leur répond , tout les détrompe. Ils fe refusent aux vérités décourageantes : ne trouvant nulle part ce qu'ils Tentent , ils Te replient fur eux-mêmes ; ils fe détachent du refte de l'Univers ; & créant entr'eux un petit monde différent du nôtre , ils y forment un fpech.de véritablement nouveau.

N. Je conviens qu'un homme de vingt ans & des filles de dix-huit, ne doivent pas 9 quoiqu'infruits , parler en Philofophes , même en penfanc l'être. J'avoue encore , & cette différence ne m'a pas échappé, que ces filles deviennent des femmes de mérite , & ce jeune homme un meilleur obfervateur. Je ne fais point de comparaifon entre le commencement & la fin de l'ouvrage. Les détails de la vie domeftique effacent les fautes du premier âge : la chalh

B iv

xxiv Préface

époufe , la femme fenfée , la digne mere de famille font oublier la coupable amante. Mais cela même eft un fujet de critique : la fin du recueil rend le commencement d'autant plus répréhenfible ; on diroit que ce font deux Livres différens que les mêmes perfonnes ne doivent pas lire. Ayant à montrer des gens raifonnables , pourquoi les prendre avant qu'ils le foient devenus ? Les jeux d'enfans qui precedent les leçons de la fageffe empêchent de les attendre ; le mal fcandalife avant que le bien puiffe édifier ; enfin le Lecteur indigné fe rebute & quitte le Livre au moment d'en tirer du profit.

R. Je pense , au contraire , que la fin de ce Recueil feroit superflue aux Lecteurs rebutés du commencement , & que ce même commencement doit être agréable à ceux pour qui la fin

de Julie. xi*.

peut être utile. Ainfi , ceux qui n'acheveront pas le Livre , ne perdront rien , puisqu'il ne leur est pas propre ; &c ceux qui peuvent en profiter ne l'auroient pas lu , s'il eût commencé plus gravement. Pour rendre utile ce qu'on veut dire , il faut d'abord se faire écouter de ceux qui doivent en faire usage.

J'ai changé de moyen, mais non pas d'objet. Quand j'ai tâché de parler aux hommes , on ne m'a point entendu ; peut - être en parlant aux enfans me ferai-je mieux entendre ; & les enfans ne goûtent pas mieux la raifon nue , que les remèdes mal déguifés.

Coji alC egro fondai porglamo asperjl

Di foave licor gl'orli del vafo ;

Succki amari ingannato in tanto ei btvt

E daW inganno fuo vita riceve.

N. J'ai peur que vous ne vous trompiez encore ; ils fuceront les

atxvr T* r. rê F A c b

bords du va se , & ne boiront point la liqueur.

R. Alors ce ne fera plus ma faute ; j'aurai fait de mon mieux pour la faire pafler.

Mes jeunes gens font aimables; mais pour les aimer à trente ans , il faut les avoir connus à vingt. Il faut avoir vécu long-tems

avec eux pour s'y plaire; & ce n'est qu'après avoir déploré leurs fautes , qu'on vient à goûter leurs vertus. Leurs Lettres n'intéressent pas tout d'un coup ; mais peu à peu elles attachent ; on ne peut ni les prendre , ni les quitter. La grâce & la félicité n'y font pas, ni la raison , ni l'esprit , ni l'éloquence ; le sentiment y est ; il se communique au cœur par degrés, & , lui seul à la fin supplée à tout. C'est une longue romance , dont les couplets pris à part , n'ont rien qui touche , mais dont la suite produit à la fin

O B J U R T I O N. IXVII

Ion effet. Voilà ce que j'éprouve en , les lisant : dites -moi si vous sentez la même chose.

N. Non. Je conçois pourtant cet effet par rapport à vous. Si vous êtes l'Auteur , l'effet est tout (impie).

Si vous ne l'êtes pas* je le conçois encore. Un homme qui vit dans le monde ne peut s'accoutumer aux idées extravagantes , au pathos affecté , au déraisonnement continu de vos bonnes gens. Un Solitaire peut les goûter ; vous en avez dit la raison vous-même. Mais avant que de publier ce Manuscrit, songez que le Public n'est pas composé d'Hermes. Tout ce qui pourroit arriver de plus heureux , feroit qu'on prît votre petit bon-homme pour un Céladon , votre Edouard pour un Don Quichotte , vos Caillettes pour deux Aftres, 6c qu'on s'en amusât comme d'autant de vrais fous. Mais les longues folies

xxvm Préface

n'amuse guères : il faut écrire comme Cervantes , pour faire lire Gx volumes de vidons.

R. La raifon qui vous feroit fupprimer cet Ouvrage , m'encourage à le publier. <

N. Quoi ! la certitude de n'être point lu ?

R. Un peu de patience, & vous allez m'entendre.

En matière de morale , il n'y a point , félon moi , de leéhire utile aux gens du monde. Premièrement, parce que la multitude des Livres nouveaux qu'ils parcourent , & qui difent tour-à-tour le pour ôc le contre , détruit l'effet de l'un par l'autre , 6c rend le tout comme non venu. Les Livres choiûs qu'on relit ne font point d'effet encore : s'ils foutiennent les maximes du monde , ils font fuperflus ; 6c s'ils les com-

de Julie. xxix

battent, ils font inutiles. Ils trouvent ceux qui les lifent liés aux vices de la fociété , par des chaînes qu'ils ne peuvent rompre. L'homme du monde qui veut remuer un mitant fon ame pour la remettre dans l'ordre moral, trouvant de toutes parts une réfiftance invincible , eft toujours forcé de garder ou reprendre fa première fituation. Je fuis perfuadé qu'il y a peu de gens bien nés qui n'ayent fait cet effai , du moins une fois en leur vie ; mais bientôt découragé d'un vain effort on ne le répété plus, & l'on s'accoutume à regarder la morale des Livres comme un babil de gens oïffifs. Plus on s'éloigne des affaires , des grandes Villes , des nombreuses fociétés , plus les obftacles diminuent. 11 eft un terme où ces obftacles ceffent d'être invincibles , & c'eft alors que les Livres peuvent avoir quelque utilité, Quand on vit ifolé , comme on

XXT

?niïACI

ne se hâte pas de lire pour faire parade de ses lectures , on les varie moins , on les médite davantage' ; de comme elles ne trouvent pas un si grand contre - poids au - dehors , elles font beaucoup plus d'effet audehors. L'ennui , ce fléau de la folie n'est bien que du grand monde , force de recourir aux Livres amufans , seule ressource de qui vit seul & n'en a pas en lui-même. On lit beaucoup plus de Romans dans les Provinces qu'à Paris , on en lit plus dans les Campagnes que dans les Villes , & ils y font beaucoup plus d'impression : vous voyez pourquoi cela doit être.

Mais ces Livres qui pourroient fervir à la fois d'amusement , d'instruction , de consolation au Campagnard , malheureusement parce qu'il pense l'être , ne semblent faits au contraire que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant

» H J V I I i , XXJ3L

le préjugé qui le lui rend méprisable ; les gens du bel air , les femmes à la mode , les Grands , les Militaires ; voilà les Auteurs de tous vos Romans. Le raffinement du goût ' des Villes , les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne ; voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent.

Le coloris de leurs fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manège des procédés est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions , & la simplicité des bonnes mœurs, passe pour grossièreté.

Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne , qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes , & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans

fon canton ? Sur fa femme , qui apprend que les foins d'une mere de famille font au - défi

xxxii Préface

fous des Dames de fon rang? Sur fa fille , à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & rufüque voifin qu'elle eût époufé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans , fe dégoûtent de leur Village , abandonnent leur vieux château , qui , bientôt devient mafure , & vont dans la Capitale , où , le pere avec fa Croix de Saint - Louis , de Seigneur qu'il étoit , devient Valet , ou Chevalier d'induftrie ; la mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs , & fouvent tous trois , après avoir mené une vie infâme, meurent de mifere & déshonorés.

Les Auteurs , les Gens de Lettres , les Philofophes ne cefient de crier que , pour remplir fes devoirs de citoyen , pour fervir fes femblables , il faut habiter les grandes Villes ; félon eux fuir Paris , c'eft haïr le genre humain ; le peuple de

la

de Julie. xxxiii

la campagne eft nul à leurs yeux ; à les entendre on croiroit qu'il n'y a des hommes -qu'où il y a des penfons, des académies & des dînés.

De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes , les Romans , les pièces de Théâtre , tout tire fur les Provinciaux ; tout tourne en dérifion la fimplicité' des mœurs ruf-tiques; tout prêche les manières & les plaifirs du grand monde : c'eft une honte de ne les pas connoître ; c'eft un malheur de ne les

pas goûter. Qui fait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaifirs imaginaires peuple Paris de jour en jour ?

Ainfi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effét des fyftêmes politiques , amoncelent , entalFent les habitans de chaque pays fur quelques points du territoire , biffant tout le refie en friche & défert : ainfi , pour faire briller les Capitales , fe dépeu-

Nouv. Hél. T. I. C

ÏXXIV]P R É F A C J

plent les Nations ; & ce frivole éclat <jui frappe les yeux des focs , fait courir l'Europe à grands pas vers fa ruine. Il importe au bonheur des hommes , qu'on tâche d'arrêter ce torrent de maximes empoisonnées.

C'eii: le métier des Prédicateurs de nous crier : Soye\ bons & fngcs , l'ans beaucoup s'inquiéter du fuccès de leurs difcours ; le citoyen qui s'en inquiété ne doit point nous crier fortement : Soye\ bons ; mais nous faire aimer l'état qui nous porte à l'être*

N. Un moment : reprenez haleine.

J'aime les vues utiles ; & je vous ai li bien fuivi dans celle-ci , que je crois pouvoir perorer pour vous.

Il elt clair , félon votre raifonnement, que pour donner aux ouvrages d'imagination la feule utilité qu'ils puiffent avoir, il faudroit les diriger vers un but- oppofé à celui que leurs Auteurs fe propofent ; éloi—

b 1 J U t u XXXY

gner toutes les ehofes d'iriftitution j ramener tout, à la Natui-e ; donner aux hommes l'amour d'une vie égale & fimple ; les guérir des fantaifies de l'opinion ; leur rendre le goût des vrais plaifirs ; leur faire aimer la fblitude & la paix ; les tenir à quel- • ques diftances les uns des autres ; & au lieu de les exciter à s'entafier dans les Villes , les porter à s'étendre également fur le territoire pour le vivifier de toutes parts. Je comprends encore qu'il ne s'agit pas de faire des Daphnis , des Sylvandres , des • Payeurs d'Arcadie, des Bergers du Lignon , d'illuftres Payfans cultivant leurs champs de leurs propres mains, & philofophant fur la Nature , n* d'autres pareils êtres romanefques qui ne peuvent exi-fèer que dans les Livres ; mais de montrer aux gens aifés que la vie ruftique & l'agriculture ont des plaifirs qu'ils ne favent pas connoître ; que ces plaifirs font

C ij

Préface

moins infipides , moins grofliers qu'ils ne penfent ; qu'il y peut régner du goût , du choix , de la délicateffe ; qu'un homme qui voudroit fe retirer à la campagne avec fa famille , & devenir lui - même fon propre fermier, y pourroit couler une vie auffi douce qu'au milieu des amufemens des Villes ; qu'une ménagère des champs peut être une femme charmante , auffi pleine de grâces, & de grâces plus touchantes que toutes les petites maîtrefsiès; qu'enfin les plus doux fentimens du cœur y peuvent animer une fociété plus agréable que le langage apprêté des cercles, où nos rires mordans & fatyriques font le trille fupplément de la gaieté qu'on n'y connoit plus? Eli -ce bien cela?

. R. C'est cela même. A quoi j'ajouterai feulement une réflexion. L'on se plaint que les Romans troublent les têtes : je le crois bien. En mon»

E / J U L I E. XXXVII

trant sans cesse à ceux qui les laissent les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent , ils leur font prendre leur ; étac en dédain-, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. .Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est , &c voilà comment on devient fou. Si les Romans h'offroient à leurs Lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent * que des devoirs qu'ils peuvent remplir,' que des plaisirs de leur condition, les Romans ne les rendroient point fous , ils les rendraient sages^ Il faut que les écrits faits pour les Solitaires parlent la langue des Solitaires : * pour les malade cruire , il faut qu'ils leur plaisent, qu'ils les intéressent; il faut qu'ils les attachent à leur état en le leur rendant agréable.

Ils doivent combattre & détruire les injustices des grandes sociétés ; ils

ixxviii Fr^faci

doivent les montrer fausses & méprissables , c'est - à - dire , telles qu'elles sont. A tous ces titres un Roman, s'il est bien, au moins s'il est utile, doit être liffé, haï, décrié par les gens à la mode , comme un Livre plat , extravagant , ridicule ; & voilà , Moniteur, comment la folie du monde est fageife.

N. Votre conclusion se tire d'elle-même. On ne peut mieux prévoir la chute , ni s'apprêter à tomber plus fierement. Il me relie une seule difficulté. Les Provinciaux, vous le savez , ne lisent que sur notre parole :

il ne leur parvient que ce que nous leur envoyons. Un Livre déliné pour les Solitaires , est d'abord jugé par les gens du monde ; mais ceux-ci le rebutent , les autres ne le lisent point. Répondez.

: R. La réponse est facile. Vous parlez des beaux esprits de Province ;

DE' Julie. xxxix

& moi je parle des vrais Campagnards. Vous avez , vous autres qui brillez dans la Capitale , des préjugés dont il faut vous guérir : vous^ croyez donner le ton à toute la France , & les trois quarts de la France ne savent pas que vous existez. Les Livres qui tombent à Paris , font la fortune des libraires de Province.

N. Pourquoi voulez -vous les enrichir aux dépens des nôtres?

R. Raillez. Moi , je perdis. Quand on aspire à la gloire , il faut se faire lire à Paris ; quand on veut être utile , il faut se faire lire en Province. Combien d'honnêtes gens passent leur vie dans des Campagnes éloignées à cultiver le patrimoine de leurs pères, où ils se regardent comme exilés par «ne fortune étroite ?

Durant les longues nuits d'hiver , dépourvus de sociétés ils emploient

Ç iv

XE PRÉFACB

Ja foirée à lire au coin de leur feu les Livres amufans qui leur tombent fous la main. Dans leur fimPLICITÉ groffiere , ils ne fe piquent ni de littérature , ni de bel efprit ; ils lifent pour fe défen- nuyer & non pour s'infruire ; les Livres de morale ôc de philofo- phie font pour eux comme n'exilènt pas : on en feroit en vain pour leur ufage ; ils ne leur parviendroient jamais. Cependant , loin de leur rien offrir de convenable à leur Ltuation , vos Ro- mans ne fervent qu'à la leur rendre encore plus amere. Ils changent leur retraite en un défert affreux , & pour quelques heures de; diftra&ion qu'ils leur donnent , ils leur préparent des mois de mal-aife 6c de vains regrets. Pourquoi n'oferois-je fuppo- fer que , par quelque heureux hazard , ce Livre , comme tant, d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces Habitans des champs , Ôc que l'image des.

de Julie. xli

plaifirs d'un état tout femblable au leur, le leur rendra plus fupporta- ••ble? J'aime à me figurer deux époux lifant ce Recueil enfemble , y puifant un nouveau courage pour fupporter leurs travaux communs , 6c •peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroientils y contempler le tableau d'un ménage heureux , fans vouloir imiter un fi doux modèle? Comment s'attendriront-ils fur le charme de l'union conjugale , même privé de celui de l'Amour, fans que la leur fe refferre & s'affermiffe ? En quittant leur le&ure , ils ne feront ni attriftés de leur état , ni rebutés de leurs foins.

Au contraire , tout femblera prendre autour d'eux une face plus riante; leurs devoirs s'ennobliront à leurs yeux ; ils repren- dront le goût des plaifirs de la Nature : fes vrais fentimens renaî- tront dans leurs cœurs, &c en voyant le bonheur à leur por-

tée , ils apprendront à le goûter; Ils rempliront les mêmes fonctions i mais ils les rempliront avec une autre affle , 6c feront , en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en Payfans.

N. Jusqu'ici tout va fort bien.

Les maris , les femmes , les meres

de famille Mais les filles ; n'en

dites-vous rien?

R. Non. Une honnête fille ne lit point de Livres d'amour. Que celle qui lira celui - ci , malgré son titre , ne se plaigne point du mal qu'il lui aura fait : elle ment. Le mal étoit fait d'avance ; elle n'a plus rien à risquer. •

N. A merveille ! Auteurs érotiques venez à l'école : vous voilà tous justifiés.

R. Oui , s'ils le font par leur propre cœur &c par l'objet de leurs écrits.

à è J u t i b. xmr

N. L'êtes -vous aux mêmes conditions ? •

R. Je suis trop fier pour répondre à cela ; mais Julie s'étoit fait une règle pour juger les Livres :

si vous la trouvez bonne , fervezvous-en pour juger celui-ci.

On a voulu rendre la lecture des Romans utile à la Jeunesse. Je ne Connais point de projet plus infensé. C'est commencer par mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes. D'après cette folle idée , au lieu de diriger vers son objet la morale de ces

fortes d'ouvrages , on adreffe toujours cette morale aux jeunes filles (*) , fans fonger que les jeunes filles n'oftt point de parc aux défordres dont on fe plaint. Eir général, leur conduire eft régulière, quoique leurs cœurs foient corra-

: (*) Ceci ne regarde que les modernes •Romans Anglois.

XLIV P R. É F A C B

pus. Elles obciïient à leurs raeres en attendant qu'elles puiffient les imi-.

ter. Quand les femmes feront leur devoir , foyez fûr que les filles ne

manqueront point au leur.

' « * N. L'obfervation vous eft con-

traire en ce point. Il femble qu'il faut toujours au fexe un tems de libertinage, ou dans un état, ou dans l'autre. C'eft un mauvais levain qui

fermente tôt ou tard., Chez les peupies qui ont des mœurs , les filles font faciles & les femmes féveres , c'elt le contraire chez ceux qui n'en ont pas. Les premiers n'ont égard qu'au délit , & les autres qu'au fcandale. Il ne s'agit que d'être à l'abri des preuves ; le crime eft compté pour rien (*).

R. A l'envifager par fes fa ites on

. (. *) Ta lis eji via mulicris adultéra qua comedit , £«? tergau os Jiium dicit : non Jiun vjeraia malum. Proverb. XXX. 20.

de Julie. xly

h'en jugeroit pas ainfi. Mais foyons jufèes envers les femmes ; la caufe de leur défordre eût moins en elles que dans nos mauvaises inftitutions.

Depuis que tous les fentimens de

la Nature font étouffés par l'extrême

me inégalité , c'eft de l'inique defpotifme des peres que viennent les vices & les malheurs des enfans ; c'eût dans des nœuds forcés & mal affortis , que , viârimus de l'avarice ou de la vanité des pareils , de jeunes femmes effacent , par un défordre dont elles font gloire , le fcan-

dale de leur première honnêteté.

Voulez- vous donc remédier au mal?

remontez à fa fource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques , c'eft: par les mœurs domeftiques qu'elle doit commencer , & cela dépend abfolument des peres & meres. Mais ce n'eft point ainfi qu'on dirige les inftructions ; vos lâches Auteurs ne prêchent jamais que

XLY I • P R É F A C B

ceux qu'on opprime ; & la morale des Livres fera toujours vaine , parce qu'elle n'eft que l'art de faire fo cour au plus fort.

N. Afiurément la vôtre n'eft: pas fervile ; mais à force d'être libre , ne Felt - elle point trop ? Eft-ce affez qu'elle aille à la fource du mal ? Ne craignez-vous point qu'elle en fafle ?

R. Du mal? A qui? Dans des tems d'épidémie & de contagion, quand tout est atteint dès l'enfance , foud -il empêcher le débit des drogues bonnes aux malades , sous prétexte qu'elles pourraient nuire aux gens sains ? Monsieur , 'nous pensons si différemment sur ce point, que, si l'on pouvoit espérer quelque succès pour ces Lettres, je suis très-persuadé qu'elles feraient plus de bien qu'un meilleur Livre.

N. Il est vrai que vous avez une

15^e Julie. xlvii

excellente Prêchante. Je suis charmé de vous voir accommodé avec les femmes : j'étais fâché que vous leur défendiez de nous faire des sermons (*).

R. Vous êtes prenant ; il faut me taire : je ne suis ni allez fou , ni allez sage pour s'en avoir toujours raison. Laissez ces os à ronger à la critique.

N. Bénignement : de peur qu'elle n'en manque. Mais n'eût-on sur tout le relie rien à dire à tout autre, comment palper au févère Censeur des fautes , les situations vives & les sentiments passionnés dont tout ce Recueil est rempli ? Montrez-moi une scène de Théâtre qui forme un tableau pareil à ceux du bon

(*) Voyez la Lettre de M. d'Alembert sur les Spectacles , pag. 81 , première édition;

xlvi Préface

de Clarendon (*) & du cabinet de toilette ? Relisez la Lettre sur les

Spectacles ; relisez ce Recueil

Soyez conféquent , ou quittez vos
principes . . Que voulez - vous
qu'on penfe ?

R. Je veux , Moniteur , qu'un Critique foit conféquent lui-même, & qu'il ne juge qu'après avoir examiné. Relifez mieux l'écrit que vous venez de citer; relifez aulli la Préface de Narciffe , vous y verrez la réponfe à l'inconféquence que vous me reprochez. Les étourdis qui prétendent en trouver dans le Devin du Village , en trouveront fans doute , bien plus ici. Ils feront leur 'métier : mais vous *

N. Je me rappelle deux paflages (**)..... Vous eltimez peu vos contemporains.

(*) On prononce Claran.

(**) Préface de Narciffe , pag. 28 & 32 lettre à M. d'Alembert, pag. 223 , 224.

R. Monfieur,

DE J U L I E . - XLIX

R. Monfieur , je fuis aulli leur contemporain ! O ! que ne fuis - je né dans un fiecle où je dufle jetter ce Recueil au feu !

N. Vous outrez , à votre ordinaire ; mais jufqu'à certain point, vos maximes font allez juftes. Par exemple , fi votre Héloïfe eût été toujours fage , elle infiruiroit beaucoup moins ; car à qui ferviroit-elle de modèle ? C'eft dans les ficelés les plus dépravés

qu'on aime les leçons de la morale la plus parfaite. Cela difpenfe de les pratiquer ; ôc l'on contente à peu de frais , par - une leéhire oifive , un refie de goût pour la vertu.

R. Sublimes Auteurs , rabaifiez un peu vos modèles , fi vous voulez qu'on cherche à les imiter. A qui vantez-vous la pureté qu'on n'a point fouillée*? Ehî parlez -nous de celle qu'on peut recouvrer ; peut- Nouv. Hél T. I. D

l Préface-

être au moins quelqu'un pourra vous entendre. :

N. Votre jeune homme a déjà fait ces réflexions : mai s n'im-
porte ; on ne vous fera pas moins un crime d'avoir dit ce qu'on
fait, pour montrer en fuite ce qu'ort devrait faire.

Sans compter , qu'infpirer l'amouf aux filles 6c la réferve aux
femmes, c'efl: renverfer l'ordre établi , 6c ramener toute cette pe-
tite morale que la Philofophie a proferite. Quoi que vous en pui-
fliez dire , l'amour dans les filles efè indécent 6c fcandaleux , ôc il
n'y a qu'un mari qui puiffe 4utorifer un amant. Quelle étrange
mal - adrefle que d'être indulgent pour des filles , qui ne doivent
point vous lire , 6c févere pour les femmes qui vous jugeront !
Croyez-moi , fi vous avez peur de réuflir, tran-.

quillifez-vous : vos mefures font trop bien prifes pour vous lai-
fler craindre

de Julie, jtx

un pareil affront. Quoi qu'il en foit , je vous garderai le fecret ;
ne foyez imprudent qu'à demi. Si vous croyez donner un Livre
utile, à la bonne heure ; mais gardez-vous de l'avouer.

R. De l'avouer , Monfieu* ? Un honnête homme fe cache-t-il quand il parle au Public ? Ofe-t-il imprimer ce qu'il n'oferoit reconnoître ?

Je fuis l'Editeur de ce Livre , & je m'y nommerai comme Editeur.

N. Vous vous y nommerez ?

Vous ?

R. Moi-même.

N. Quoi ! Vous y mettrez votre nom ?

R. Oui , Moniteur.

N. Votre vrai nom? Jean- Jaques RO U S S E A U , en toutes lettres?

D ij

ni Préface

R. Jean - Jaques RouJJeau , en toutes lettres.

N. Vous n'y penfez pas ! Que dirat-on de vous?

R. Ce qu'on voudra. Je me nomme à la tête de ce Recueil , non ' pour me l'approprier ; mais pour en répondre. S'il y a du mal , qu'on me l'impute ; s'il y a du bien , je n'entends point m'en faire honneur.

Si l'on trouve le Livre mauvais en lui -même, c'est une raifon de plus pour y mettre mon nom. Je ne veux pas pafler pour meilleur que je ne fuis.

N. Etes - vous content de cette réponse ?

R. Oui , dans des tems où il n'est ,

possible à personne d'être bon.

• N. Et les belles âmes , les oubliez-vous ?

Digitized by Google

de Julie. lui

R. La Nature les fit, vos institutions les gâtent.

N. A la tête d'un livre d'amour on lira ces mots : par J, /. Rousseau , Citoyen de Geneve !

R. Citoyen de Geneve ? Non pas cela. Je ne profane point le nom de ma patrie ; je ne le mets qu'aux écrits que je crois lui pouvoir faire honneur.

N. Vous portez vous - même un nom qui n'est pas sans honneur , ôc vous avez aussi quelque chose à perdre. Vous donnez un Livre foible ôc plat qui vous fera tort. Je voudrais vous en empêcher ; mais si vous en faites la sottise , j'approuve que vous la fassiez hautement ôc franchement. Cela, du moins, fera dans votre caractère. Mais à propos mettez - vous aussi votre devise à ce Livre ?

D*ij

iiiv Préface

R. Mon Libraire m'a déjà fait cette plaisanterie , & je l'ai trouvée si bonne , que j'ai promis de lui en faire honneur. Non , Moniteur , je ne mettrai point ma devise à ce Livre ; mais je ne la quit-

terai pas pour cela , de je m'effraye moins que jamais de l'avoir prife. Souvenez-vous que je fongeois à faire imprimer ces Lettres quand j'écrivois contre les Spectacles , & que le foin d'exeufer un de ces Ecrits ne m'a point fait altérer la vérité dans l'autre. Je me fuis accusé d'avance, plus fortement peut-être que perfonne ne m'accufera. Celui qui préféré la vérité à fa gloire peut efpérer de la préférer à fa vie. Vous voulez qu'on foit toujours conféquent ; je doute que cela foit poffible à l'homme; mais ce qui lui eft poffible eft d'être toujours vrai ; voilà ce que je veux tâcher d'être.

N, Quand je vous demande ft

DH JuiIE, LV

vous êtes l'Auteur de ces Lettres, pourquoi donc éludez-vous ma quef- tion ?

R. Pour cela même que je ne veux pas dire un menfonge.

N. Mais vous refufez gufli de dire la vérité ?

' R. C'eft encore lui rendre honneur que de déclarer qu'on la veut taire : vous auriez meilleur marché d'un homme qui voudroit mentir.

D'ailleurs les gens de goût fe trompent - ils fur la plume des Auteurs ?

Comment ofez-vous faire une question que c'eft à vous de réfoudre }

■ N. Je la réfoudrais bien pour quelques Lettres ; elles font certainement de vous ; mais je ne vous reconnois plus dans les autres, & je doute qu'on fe puiïie contrefaire à ce point, La Nature, qui n'a pas , D jv

lti . Préface

peur qu'on la méconnoifie , change fouvent d'apparence , & fouvent l'art fe déceale en voulant être plus naturel qu'elle : c'efi: le Grogneur de la Fable qui rend la voix de l'animal mieux que l'animal même. Ce Recueil efi: plein de chofes d'une mal-adrefle que le dernier barbouilleur eût évitée.

Les déclamations , les répétitions , les contradictions, les éternelles rabâcheries ; où efi: l'homme capable de mieux faire , qui pourroit fe réfoudre à faire fi mal ? Où eft celui qui auroit laifle la choquante proposition que ce fou d'Edouard fait à Julie ? Où efi celui qui n'auroit pas corrigé le ridicule d'un petit bon-homme , qui , voulant toujours mourir, a foin d'en avertir tout le monde , & finit par fe porter toujours bien ? Où efi: celui qui n'eût pas commencé par fe dire : Il faut marquer avec foin les caractères ; il faut exactement varier les ftyles ? In-.

DE • J t l I i i , LVII

failliblement , avec ce projet , il auroit mieux fait que la Nature.

J'obferve que dans une fociété trèsintime , les ftyles fe rapprochent ainli que les cara&eres , & que les amis , confondant leurs âmes, confondent aufli leurs manières de penfer , de lèntir, & de dire. Cette Julie, telle qu'elle eft , doit être une créature enchanteffe ; tout ce qui l'approche doit lui reflémpler ; tout doit devenir Julie autour d'elle ; tous fes amis ne doivent avoir qu'un ton ; mais ces chofes fe fentent, & ne s'imaginent pas. Quand elles s'imagineroienr , l'Inventeur n ? oferoit les mettre en pratique. Il ne lui faut que des traits qui frappent la multitude ; ce qui redevient fimple à force de fineffe , ne lui convient plus. Or, -

fc'eft - là qu'eft le fceau de la vérité ; c'elt - là qu'un œil attentif
cherche ôc retrouve la Nature.

tvm Préface

R, Hé bien , vous concluez donc ?

N. Je ne conclus pas ; je doute , de je ne faurois vous dire ,
combien ce doute m'a tourmenté durant la lecture de ces lettres.
Certainement,, fi tout cela n'eft que fi&ion , vous avez fait un
mauvais livre : mais dites que ces deux femmes ont exifté ; & je
relis ce Recueil tous les ans, jufqu'à la fin de ma vie.

R. Eh ! qu'importe qu'elles aient exilté? Vous les chercheriez
en vain fur la terre. Elles ne font plus.

N. Elles ne font plus ? Elles furent donc ?

R. Cette conclufion efl conditionnelle : fi elles furent, elles ne
font plus.

N. Entre nous , convenez que ce»

petites fubtilités font plus déterminantes qu'embarraffantes.

KE JVLIE. 11X

R. Elles font ce que vous les forcez d'être, pour ne point me
trahir ni mentir.

N. Ma foi , vous aurez beau faire , on vous devinera malgré
vous. Ne voyez -vous pas que votre épigraphe feule dit tout ?

R. Je vois qu'elle ne dit rien fur le fait en queftion : car qui
peut favoir fi j'ai trouvé cette épigraphe dans le manufcrit , ou fi
c'eft moi qui l'y ai mife ? Qui peut dire , fi je ne fuis point dans le

même doute où vous êtes ? Si tout cet air de mystère n'est pas peut-être une feinte pour vous cacher ma propre ignorance sur ce que vous voulez favoir?

N. Mais enfin , vous connoissez les lieux ? Vous avez été à Vevey ; dans le pays de Vaud ?

R. Plusieurs fois ; de je vous déclare que je n'y ai point ouï parler du Baron d'Etange ni de sa fille.

Le nom de M. de Wolmar n'y est pas même connu. J'ai été à Clarens :

je n'y ai rien vu de semblable à la maison décrite dans ces Lettres. J'y ai palé , revenant d'Italie , l'année même de l'événement funeste , & l'on n'y pleuroit ni Julie de Wolmar , ni rien qui lui ressemblât , que je lâche. Enfin, autant que je puis me rappeler la situation du pays , j'ai remarqué dans ces Lettres , des transpositions de lieux & des erreurs de topographie ; soit que l'Auteur n'en fût pas davantage ; soit qu'il voulût dépayser ses Lecteurs. C'est - là tout ce que vous apprendrez de moi sur ce point, & soyez sûr que d'autres ne m'arracheront pas ce que j'aurai refusé de vous dire.

N. Tout le monde aura la même curiosité que moi. Si vous publiez

DE Juin. LXI

cet Ouvrage , dites donc au Public ce que vous m'avez dit. Faites plus , écrivez cette conversation pour toute Préface : les éclaircissements nécessaires y sont tous.

R. Vous avez raison : elle vaut mieux que ce que j'aurois dit de mon chef. Au reste ces fortes d'apologies ne réu-iii fient gueres.

N. Non , quand on voit que l'Auteur s'y ménage ; mais j'ai pris soin qu'on ne trouvât pas ce défaut dans celle - ci. Seulement , je vous conseille d'en transposer les rôles. Feignez que c'est moi qui vous prie de publier ce Recueil , & que vous vous en défendez. Donnez-vous les objections , & à moi les réponses.

Cela fera plus modeste, & fera un meilleur effet.

R. Cela fera - t - il aussi dans le

lxii Préface de Julie»

caractère dont vous m'avez loué ci-devant ?

N. Non, je vous tendois un piège Laissez les choses comme elles sont»

fin , ;

LETTRES

LETTRES

DEUX AMANS

HABITANS D'UNE PETITE VILLE au pied des Alpes.

PREMIERE Par T i e.

« ns -.''' ■ . — wü-h

LETTRE L

A Julie.

X L faut vous fuir , Mademoifelle , je le fens bien : j'aurois dû beaucoup moins attendre , ou plutôt il faloit ne vous voir jamais. Mais que foire aujourd'hui ?

Comment m'y prendre ? Vous m'avez promis de l'amitié ; voyez mes perplexités j & confeillez-moi.

Vous fovez que je ne fuis entré dans votre maifon que fur l'invitation de Ma* dame votre mere. Sachant que j'avois cultivé quelques talens agréables , elle a cru qu'ils ne feroient pas inutiles , dans ' un lieu dépourvu de maîtres , à l'éducation Nouv. Héloïfe. Tome I. A

2 La Nouvel l t d'une fille qu'elle adore. Fier , à moi»

tour , d'orner de quelques fleurs un fi beau naturel , j'ofai me charger de ce dangereux foin fans en prévoir le péril , ou du moins fans le redouter. Je ne vous dirai point que je commence à payer le prix de ma témérité : j'efpere que je ne m'oublierai jamais jufqu'à vous tenir des difcours qu'il ne vous convient pas d'entendre , & manquer au refpeét que je dois à vos mœurs , encore plus qu'à votre naiffance & à vos charmes. Si je fouffre , j'ai du moins la confolation de fouffrir feul , & je ne voudrois pas d'un bonheur qui gût coûter au vôtre.

Cependant je vous vois tous les jours ; & je m'appperçois que fans y fonger vous 'aggravez innocemment des maux que vous ne pouvez plaindre , & que vous devez ignorer. Je fais , il eft vrai , le parti que diète en pareil cas la prudence au défaut de l'efpoir ; & je me ferois efforcé de le prendre, fi je pouvois accorder en cette

occasion la prudence avec l'honnêteté ; mais comment me retirer décevant d'une maison dont la maîtresse elle-même m'a offert rentrée,, où elle m'accable de bontés, où

H e l o i s È. I. Part. \$ feîle me croit de quelque utilité à ce qu'elle a de plus cher au monde ? Comment frustrer cette tendre mère du plaisir de surprendre un jour son époux par vos progrès dans des études qu'elle lui cache à ce dessein ? Faut-il quitter impoliment sans lui rien dire ? Faut-il lui déclarer le sujet de ma retraite ? & cet aveu même ne l'offensera-t-il pas de la part d'un homme dont la naissance & la fortune ne peuvent lui permettre d'aspirer à vous ?

Je ne vois, Mademoiselle , qu'un moyen de sortir de l'embarras où je suis; c'est que la main qui m'y plonge m'en retire y que ma peine , ainsi que ma faute , me vienne de vous , &C qu'au moins par pitié pour moi , vous daigniez m'interdire votre présence. Montrez ma lettre à vos pareils ; faites-moi refuser votre porte ; chassez-moi comme il vous plaira ; je puis tout endurer de vous ; je ne puis vous fuir de moi-même.

Vous, me chasser ! moi, vous fuir! &• pourquoi ? Pourquoi donc est-ce un crime d'être sensible au mérite, & d'aimer ce qu'il faut qu'on honore ? Non, belle Julie ;■ vos attraits avoient ébloui mes yeux ; j'ai

4 La Nouvelle mais ils n'eurent égaré mon cœur , sans l'attrait plus puissant qui les anime. C'est cette union touchante d'une sensibilité si vive & d'une inaltérable douceur ; c'est:

cette pitié si tendre à tous les maux d'autrui ; c'est:. cet esprit juste & ce goût exquis qui tirent leur pureté de celle de l'âme ; ce font , en un mot , les charmes des sentimens bien plus que ceux

de la perfonne , que j'adore en vous. Je confens qu'on puifle vous imaginer plus belle 'encore ; mais plus aimable & plus digne du cœur d'un honnête homme ; non , Julie , il n'eft pas poffible.

J'ofe me flatter quelquefois que le Ciel a mis une conformité fecrete entre nos afleûions , ainfi qu'entre nos goûts & nos âges. Si jeunes encore , rien n'altère eii nous les penchans de la nature , & toutes nos inclinations femblent fe rapporter.

Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde , nous avons des manières uniformes de fentir Se de voir , & pourquoi n'oferois-je imaginer dans n6s cœurs ce même concert que j'apperçois dans nos jugemens ? Quelquefois nos yeux fe rencontrent j quelques foupirs nous échap-

Héloïse. I. Part; y pent en même - tems ; quelques larmes furtives ô Julie ! fi cet accord venait de plus loin fi le Ciel nous

avoit deftinés toute la force hu-

maine ah ! pardon ! je m'égare :

j'ofe prendre mes voeux pour del'efpoir:

l'ardeur de mes defirs prête à leur objet la poffibilité qui lui manque.

Je vois avec effroi quel tourment mon cœur fe prépare. Je ne cherche point à flatter mon mal ; je voudrois le haïr s'il étoit poffible. Jugez fi mes fentimens font purs, par la forte de grâce que je viens vous demander. Tarifiez, s'il fe peut , la fource du poifon qui me nourrit & me tue. Je ne veux que guérir ou mourir , & j'implore vos rigueurs comme un amant imploreroit vos bontés.

Oui , je promets , je jure de faire de mon côté tous mes efforts pour recouvrer ma raifon , ou concentrer au fond de mon ame le trouble que j'y fens naître : mais , par pitié , détournes de moi ces yeux fi doux qui me donnent la mort ; dérobes aux miens vos traits , votre air , vos bras , vos mains , vos blonds cheveux , vos geftes ; trompez l'aveugle imprudence de mes

6 La Nouvelle regards; retenez cette voix touchante qu'ori n'entend point fans émotion : foyez, hélas!

«ne autre que vous-même , pour que mÔn ^ cœur puifle revenir à lui.

Vous le dirai-je fans détour ? Dans ces jeux que l'oifiveté de la foirée engendre , vous vous livrez devant tout le monde à des familiarités cruelles ; vous n'avez pas plus de réfervede avec moi qu'avec un autre.

Hier même il s'en falut peu que par pé?

nitence vous ne me laiffiez prendre un Jâaifer : vous réiffitâtes foiblement. Heitrefement je n'eus garde de m'obfliner.

Je fentis à mon trouble croiflant que j'al- Jois me perdre , & je m'arrêtai. Ah ! fi du «toi ns je l'euffe pu favourer à mon gré , ce £>aifer eût été mon dernier foupir , & je ferois mort le plus heureux des hommes !

De grâce, quittons ces jeux qui peuvent qvoir des fuites funeftes. Non , il rt'y en a pas un qui n'ait fon danger, jufqu'au plus puérile de tous. Je tremble toujours' d'y rencontrer votre main , & je ne fais com- ?nen? il arrive que je la rencontre tou-?

jours. A peine fe pofe-t-elle fur la mienpe , qu'un trefailllement me faifit ; le jeu jne donne la fievre ou plutôt le délire ;

Héloïfe. I Part. 7 ■ Je né vois , je ne fens plus rien , & dans ce moment d'aliénation , que dire , que fai— Te , où me cacher, comment répondre de moi?

Durant nos levures, c'eft un autre in-' convenient. Si je vous vois un infiant fans votre mere ou fans votre couline, vous changez tout à coup de maintien; vous prenez un air fi férieux , fi froid , fi glacé, que le refpêâ: & la crainte de vous déplaire m'ôtent la préfence cfefprit & le jugement , & j'ai peine à bégayer en tremblant quelques mots d'une leçon que toute votre -fagacité vous fait fuivre à' peine.

Ainfi l'inégalité que vous affectez tourne à la fois au préjudice de tous deux : vous me défolez & ne vents inftruifez point , fans que je puiffe concevoir quel motif fait ainfi changer d'humeur une perfonne fi raifonnable. J'ofe vous le demander, comment pouvez-vous être fi folâtre en «public , & fi grave dans le tête-à-tête ?

Je penfois que ce de voit être tout le coi> \$ traire, & qu'il falloir compofer fon main-

tien à proportion du nombre des fpectateurs. Au lieu de cela , je vous vois , toujours avec une égale perplexité de ma part,

g La Nouvelle le ton de cérémonie en particulier , & le ton familier devant tout le monde. Daignez être plus égale , peut - être ferai-je moins tourmenté.

Si la commifération naturelle aux âmes bien nées , peut vous attendrir fur les peines d'un infortuné auquel vous avez témoigné

quelque effime, de légers changemens dans votre conduite rendront la situation moins violente , & lui feront supporter plus paisiblement & son silence & les maux : si sa retenue & son état ne vous touchent pas , & que vous vouliez user du droit de le perdre , vous le pouvez sans qu'il en murmure : il aime mieux encore périr par votre ordre que par un transport indifférent qui le rendît coupable à vos yeux. Enfin , quoique vous ordonniez de mon sort, au moins n'aurai -je point à me reprocher d'avoir pu former un espoir téméraire, & si vous avez lu cette lettre , vous avez fait tout ce que j'offerois vous demander , quand même je n'aurois point de refus à craindre.

H È L O I S E. I. Part.

I I I

LETTRE II

A Julie.

U f. je me suis abusé, Mademoiselle, dans ma première Lettre ! Au lieu de soulager mes maux , je n'ai fait que les augmenter en m'exposant à votre disgrâce , & je sens que le pire de tous est de vous déplaire. Votre silence, votre air froid & réservé ne m'annoncent que trop mon malheur. Si vous avez exaucé ma prière en partie , ce n'est que pour mieux m'en punir ,

E poi ch'amor di me vi fece accorta
Fur i blondi capelli allora
velati ,

E Camorfo fguardo in Je raccolio. (a)

vous retranchez en public l'innocente familiarité dont j'eus la folie de me plaindre; mais- vous n'en ctes que plus févere dans le particulier, & votre ingenieufe

(a) Et l'amour vous ayant rendue attentive , vous voilâtes vbs blonds cheveux, & recueillîtes en vous même vos doux regards. Metafl.

to La Noutellé

rigueur s'exerce également par votre complaifance & par vos refus.

Que ne pouvez-vous connoître combien cette froideur m'efl cruelle ! vous me trouveriez trop puni. Avec quelle ardeur ne voudrois - je pas revenir fur le pafTé , & faire que vous n'euffiez point vu cette fatale lettre ! Non , dans la crainte de vous offenser encore , je n'écrirois point celle-ci y fi je n'euffe écrit la première , & je ne veux pas redoubler ma feu te , mais la réparer. Faut-il pour vous appaifer dire que je m'abufois moi - même ? Faut-il protefler que ce n'étoit pas de l'amour que j'avois pour vous ?

moi je prononcerois cet odieux parjure! Le vil meafonge eft - il digne d'un cœur où vous régnerez ? Ab ! que je fois malheureux , s'il faut l'être ; pour avoir été téméraire je ne ferai ni menteur ni lâche , & le crime que mon cœur a commis , ma plume ne peut le défavouer.

Je fens d'avance le poids de votre indignation , & j'en attends les derniers effets , comme une grâce que vous me de* vez au défaut de toute autre ; car le feu qui me confume mérite d'être puni y mais

H é t o . i s £. I. Pâtit. ii lion méprifé. Par pitié ne m'abandonnez pas à moi-même ; daignez au moins difpofer de mon fort ; dites quelle eft votre volonté. Quoique vous puiffiez me preferire , je ne faurai qu'obéir. M'im- ' pofez - vous un filence éternel ? je faurai me contraindre à le garder. Me banniffezvous de votre préfence ? je jure que vous ne me verrez plus. M'ordonnez-vous de mourir ? ah î ce ne fera pas le plus difficile. Il n'y a point d'ordre auquel je ne foufcrive , hors celui de ne vous plus aimer : encore obéirois-je en cela même , s'il m'étoit poffible.

Cent fois le jour je fuis tenté de me jeter à vos pieds , de les arrofer de mes pleurs , d'y obtenir la mort ou mon pardon. Toujours un effroi mortel glace mon courage ; mes genoux tremblent & n'ofent fléchir ; la parole expire fur mes lèvres , & mon ame ne trouve aucune affurance contre la frayeur de vous irriter.

Eli - il au monde un état plus affreux que le mien ? Mon cœur lent trop combien il eft coupable & ne fauroit ceffer de l'être ; le crime & le remords l'agitent de concert , & fans favoir quel fera mon

ii La Nouvelle

deftin , je flotte dans un doute infupportable entre l'efpoir de la clémence & la crainte du châtimet. <

Mais non , je n'efpere rien , je n'ai droit de rien eférer. La feule grâce que j'at- .

tends de vous efl: de hâter mon fuppliee.

Contentez une juftte vengeance. Efl -ce être afiëz malheureux que de me voir réduit à la folliciter moi -même? Puniffez-moi ,

vous le devez : mais si vous n'êtes impitoyable , quittez cet air froid & mécontent qui me met au défefpoir:

quand on envoyé un coupable à la mort, on ne lui montre plus de colere.

LETTRE III

A Julie.

Ne vous impatientez pas, Mademoifelle ; voici la dernière importunité que vous recevrez de moi.

Quand je commençai de vous aimer , que j'étois loin de voir tous les maux que je m'apprêtois ! Je ne fentis d'abord que celui d'un amour fans espoir , que la raifon peut vaincre à force de tems ; j'en

Héloïse. I. Part. ij connus enfuite un plus grand dans la doir leur de vous déplaire ; & maintenant j'éprouve le plus cruel de tous , dans le fentiment de vos propres peines. O Julie!

je le vois avec amertume , mes plaintes troublent votre repos. Vous gardez un filence invincible : mais tout décèle à mon cœur attentif vos agitations fecretes.

Vos yeux deviennent fombres , rêveurs , fixés en terre ; quelques regards égarés s'échappent fur moi , vos vives couleurs fe fanent ; une pâleur étrangère couvre vos joues ; la gaieté vous abandonne ; une trifteffe mortelle vous accable ; & il n'y a que l'inaltérable douceur de votre ame qui vous préferve d'un peu d'humeur.

Soit fenfibilité , foit dédain , foit pitié pour mes fouffrances , vous en êtes affectée , jè le vois ; je crains de contribuer aux vôtres , & cette crainte m'afflige beaucoup plus que l'efpoir qui devroit en naître ne peut me flatter ; car ou je me trompe moi-même , ou votre bonheur m'eſt plus cher que le mien.

Cependant en revenant à mon tour fur moi , je commence à connoître combien j'avois mal jugé de moo propre cœur , &

*4 Là Nouvelle je vois trop tard que ce que j'avois d'abord pris pour un délire paſſager , fera le deſſin de ma vie. C'eſt le progrès de votre trifteſſe qui m'a fait ſentir celui de mon mal. Jamais , non , jamais le feu de vos yeux , l'éclat de votre teint , les charmes de votre eſprit , toutes les grâces de votre ancienne gaieté, n'euffent produit un effet ſemblable à celui de votre abattement. N'en doutez pas , divine Julie , ſi vous pouviez voir quel embrasement ces huit jours de langueur ont allumé dans mon ame , vous gémiriez vous-même des maux que vous me caufez. Ils font déformais ſans remède , & je ſens avec défefpoir que le feu qui me confume ne s'éteindra qu'au tombeau.

N'importe ; qui ne peut ſe rendre heureux peut au moins mériter de l'être , & je faurai vous forcer d'eſtimer un homme à qui vous n'avez pas daigné faire la moindre réponſe. Je ſuis jeune & peux mériter un jour la conſidération dont je ne ſuis pas maintenant digne. En attendant , il faut vous rendre le repos que j'ai perdu pour toujours , & que je vous ôte ici malgré moi. Il eſt juſte que je porte ſeulement la peine

Héloïſe. I.Part. 15

<Lu crime dont je ſuis ſeulement coupable. Adieu, trop belle Julie , vivez tranquille & reprenez votre enjouement ; dès demain vous

ne me verrez plus. Mais foyez fiire que l'amour ardent & pur dont j'ai brûlé pour vous ne s'éteindra de ma vie , que mon cœur plein d'un fi digne objet ne fauroit plus s'avilir , qu'il partagera déformais fes uniques hommages entre vous & la vertu , & qu'on ne verra jamais profaner par d'autres feux l'autel où Julie fut adorée.

BILLET de Julie.

N 'Emportez pas l'opinion d'avoir rendu votre éloignement néceflaire. Un cœur vertueux fauroit fe vaincre ou fe taire , & deviendrait peut-être à craindre. Mais vous vous pouvez relier.

III. BILLET

de Julie.

Insensé! fi mes jours te font chers , crains d'attenter aux tiens. Je fuis oBfédée , & ne puis ni vous parler ni vous écrire jufqu'à demain. Attendez.

LETTRE

Héloïse. I. Part. 17 • H- ■ ■ ■ ■ — g=r=a»,

LETTRE IV

DE J ü L I E

Ï L faut donc l'avouer enfin , ce fatal fe-* cret trop mal déguifé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne fortiroit de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe , & l'hon-

neur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole , efl-> il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire , comment rompre un fi pé»

nible filence ? Ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit , & ne m'as-tu pas trop entendue ?

Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil fédu&eur , je vois , fans pouvoir m'arrêter , l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarément de mon cœur* tu t'en prévaux pour me perdre , & quand tu me rends méprisable , le pire de mes niaux efl: d'être forcée à te mépriser. Ah!

Nouy, Hélo'ife. Tome % B

*8 La Nouvelle

malheureux ! je t'estimois , & tu me déshonores ! crois - moi , fi ton cœur étoit fait pour jouir en paix de ce triomphe > il ne l'eut jamais obtenu.

Tu le fais , tes remords en augmenteront ; je n'avois point dans l'ame des inclinations vicieuses. La modestie & l'honnêteté m'étoient chères ; j'aimois à les nourrir dans une vie simple & laborieuse.

Que m'ont servi des foins que le Ciel a rejetés ? Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir , je fentis le poison qui corrompt mes sens & ma raison ; je le fentis du premier instant , & tes yeux , tes sentimens , tes discours , ta plume criminelle le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable : ils ne peuvent connaître ce qui s'y passe ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal défectueux y ma mere est faible ôc sans autorité

>

Héloïse. I. Part. 19 je connois l'inflexible sévérité de mon pere, & je ne ferai que perdre & déshonorer moi, ma famille & toi-même. Mon amie est absente, mon frere n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le Ciel, le Ciel est sourd aux prières des faibles. Tout foment l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderoit-il maintenant à demi?

Comment ce cœur, qui ne fait rien dissimuler, te cacheroit-il le reste de sa faiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus, étoit celui qu'il ne falloit pas faire ; comment m'arrêteroies-tu aux autres ? Non, de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abyme, & tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, & que pour me garantir de ma perte, tu dois être mon \ B 1

io La Nouvelle unique défenseur contre toi. Je pouvois, je le fais, différer cet aveu de mon défaut* poir ; je pouvois quelques

tems déguifer ma honte , & céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvoit flatter mon amour-propre , & non pas favtir ma vertu. Va , je vois trop , je fens trop où mène la première faute , & je ne cherchois pas à préparer ma ruine , mais à l'éviter.

Toutefois si tu n'es pas le dernier des hommes , si quelque étincelle de vertu brilla dans ton ame ; s'il y reste encore quelque trace des sentimens d'honneur dont tu m'as paru pénétré , puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non , je te connois bien ; tu foudras ma foiblesse , tu deviendras ma sauvegarde , tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus font le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien , tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; ame généreuse , ah ! conserve-les tous deux , & du moins pour l'amour de toi-même , daigne prendre pitié de moi.

H é l o i s e. I. Part. 2 1 D Dieu ! fuis-je assez humiliée ? Je t'écris à genoux ; je baigne mon papier de mes larmes ; j'élève à toi mes timides supplications. Et ne pense pas , cependant , que j'ignore que c'étoit à moi d'en recevoir , & que pour me faire obéir je n'avois qu'à me rendre avec art méprisable. Ami , prends ce vain empire , & laisse-moi l'honnêteté :

j'aime mieux être ton esclave & vivre innocente , que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter , que d'amour , que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ? Quels charmes dans la douce union de deux âmes pures ! Tes desirs vaincus feront la source de ton bonheur , & les plaisirs dont tu jouiras feront dignes du Ciel même.

Je crois, j'espère , qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui. J'espère encore que s'il étoit assez lâche pour abuser de mon égarement & des aveux qu'il m'arrache , le mépris , l'indignation me rendroient la raison que j'ai perdue , & que je ne ferois pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont

La Nouvelle j'aurois à rougir. Tu feras vertueux ou nié* préféré ; je ferai respectée ou guérie ; voilà < l'unique espoir qui me relie avant celui de mourir.

. = é^ j = ~ - Ji - _ g r = - -

LETTRE V

A Julie.

VisSANCES du Ciel ! j'avois une âme pour la douleur , donnez-m'en une pour la félicité. Amour , vie de l'âme r viens soutenir la mienne prête à défaillir.

Charme inexprimable de la vertu ! Force invincible de la voix de ce qu'on aime !

bonheur , plaisirs , transports , que vos traits font poignans ! qui peut en soutenir l'atteinte ? O comment suffire au torrent de délices qui vient inonder mon cœur !

comment expier les allarmes d'une craintive amante ? Julie non ! ma Julie à genoux ! ma Julie verser des pleurs ! celle à qui l'univers devoit des hommages supplier un homme qui l'adore de ne pas l'outrager » de ne pas se déshonorer lui-même ! si je pouvois m'indigner contre toi je le ferois , pour tes frayeurs qui

H i l o i s e. I. Part. ij nous aviliflent ! Juge mieux , beauté pure & céleste , de la nature de ton empire ! Eh ! fx j'adore les charmes de ta perfonne , n'elt-ce pas fur-tout pour l'empreinte de cette aine fans tache qui l'anime , & dont tous tes traits portent la divine enfeigne ?

Tu crains de céder à mes pourfuites ? mais quelles pourfuites peut redouter celle qui couvre de refpect & d'honnêteté tous les fentimens qu'elle infpire ? Eft-il un homme a fiez vil fur la terre pour ofer être téméraire avec toi ?

Permits , permits que je favoure le bonheur inattendu d'être aimé aimé de celle. . . . trône du monde , combien je te vois au-deffous de moi ! Que je la relife mille fois cette lettre adorable , où ton amour & tes fentimens font écrits en caraftères de feu ; où , malgré tout l'emportement d'un cœur agité , je vois avec tranf port combien , dans une ame honnête , les pallions les plus vives gardent encore le iàint caraftère de la vertu. Quel monftre , après l'avoir lu cette touchante lettre , pourroit abufer de ton état , & témoigner par l'afté le plus marqué fon profond mépris pour lui-même ? Non, chère amante,

î4 La Nouvelle prends confiance en un ami fidele qui n'eft point fait pour te tromper. Bien que ma raifon foit à jamais perdue , bien que le trouble de mes fens s'accroide à chaque infant , ta perfonne eft déformais pour moi le plus charmant , mais le plus facré dépôt dont jamais mortel fut honoré. Ma flamme & fon objet conferveront enfemble une inaltérable pureté. Je frémirois de porter la main fur tes chattes attraits , plus que du plus vil in-cette ; & tu n'es pas dans une fureté plus inviolable avec ton pere qu'avec ton amant. O fi jamais cet amant heureux s'oublie un moment devant toi l'amant de Julie auroit

une ame abjette ! Non , quand je céderai d'aimer la vertu je ne t'aimerai plus ; à ma première lâcheté , je ne veux plus que tu m'aimes.

Radure-toi donc , je t'en conjure au jiom du tendre & pur amour qui nous unit ; c'est à lui de t'être garant de ma retenue & de mon refpeft : c'est à lui de te répondre de lui-même. Et pourquoi tes craintes iroient - elles plus loin que mes defirs ? A quel autre bonheur voudroisje afpirer y fi tout mon coeur fuffit à peine

Héloïse.!. Part.

à celui qu'il goûte ? Nous fommes jeunes tous deux , il eft vrai ; nous aimons pour la première & l'unique fois de la vie , & n'avons nulle expérience des pallions :

mais l'honneur qui nous conduit eft-il un guide trompeur ? a-t-il befoin d'une expérience fufpe&e qu'on n'acquiert qu'à force de vices ? J'ignore fi je m'abufe ; mais il me femhle que les fentimens droits font tous au fond de mon cœur. Je ne fuis point un vil fédu&eur comme tu m'appelles dans ton défefpoir ; mais un homme fimple & fenfxble , qui montre aifément ce qu'il fent , & ne fent rien dont il doive rougir. Pour dire tout en un feul mot , j'abhorre encore plus le crime que je n'aime Julie. Je ne fais, non, je ne fais pas même fi l'amour que tu fais naître eft compatible avec l'oubli de la vertu ; & fi tout autre qu'une ame honnête peut fentir aflez tous tes charmes.

Pour moi , plus j'en fuis pénétré , plus mes fentimens s'élèvent. Quel bien , que je n'au*ois pas fait pour lui- même , ne ferois-je pas maintenant pour me rendre digne de toi ? Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'infpires , & que tu fais

La Nouvelle fi bien purifier ; croi qu'il fuffit que Jt t'adore pour
refpeâer à jamais le précieux dépôt dont tu m'as chargé. O quel
cœur je vais pofféder ! vrai bonheur , - gloire de ce qu'on aime ,
triomphe d'un amour qui s'honore , combien tu vaux mieux que
tous fes plaifirs !

LETTRE VI

de Julie a Claire.

E u x - t u , ma Coufme pafler ta vie à pleurer cette pauvre
Chaillot , & faut-il que les morts te faffent oublier les vivans ? tes
regrets font juftes , & je les partage ; mais doivent-ils être éter-
nels ?

Depuis la perte de ta mere , elle t'avoit élevée avec le plus
grand foin ; elle étoit plutôt ton amie que ta gouvernante.

Elle t'aimoit tendrement , & m'aimoit parce que tu m'aimes ;
elle ne nous infpira jamais que des principes de fageffe & d'hon-
neur. Je fais tout cela , ma chère , & j'en conviens avec plaifir.
Mais conviens auffi que la bonne femme étoit peu

Héloïse. i. Part. 17 prudente avec nous; qu'elle nous faifoit,
fans néceffité , les confidences les plus indifcrettes ; qu'elle nous
entretenoit fans cefle des maximes de la galanterie , des aven-
tures de fa jeunefle , du manège des amans; & que pour nous ga-
rantir des pièges des hommes , fi elle ne nous apprenoit pas à
leur en tendre , elle nous influifoit, au moins, de mille chofes
que de jeunes filles fe pafferoient bien de favoir. Confole-toi donc
de fa perte, comme d'un mal qui n'ell pas fans quelque dédom-
magement. A l'âge où nous fommes , fes leçons commençoient à
devenir dangereufes ; &c le Ciel nous l'a peut - être ôtée au mo-

ment où il n'étoit pas bon qu'elle nous refiât plus long-tems. Souviens -toi de tout ce que tu me difois quand je perdis le meilleur des freres. La Chaillot t'eût-elle plus chère ? As-tu plus de raifon de la regretter ?

Reviens, ma chère, elle n'a plus befoin de toi. Hélas ! tandis que tu perds ton tems en regrets fuperflus , comment ne crains -tu point de t'en attirer d'autres ?

comment ne crais-tu point , toi qui conçois l'état de mon cœur , d'abandonner

ï8 La Nouvelle

ton amie à des périls que ta préférence au-> roit prévenus ? O qu'il s'eût paffé de chofes depuis ton départ! Tu frémiras en apprenant quels dangers j'ai courus par mon imprudence. J'efpere en être délivrée mais je me vois , pour ainfi dire , à la discrétion d'autrui : c'eût à toi de me rendre à moi-même. Hâte -toi donc de revenir.

Je n'ai rien dit tant que tes foins étoient utiles à ta pauvre Bonne ; j'euffe été la première à t'exhorter à les lui rendre.

Depuis qu'elle n'eût plus , c'eût à fa famille que tu les dois : nous les remplirons mieux ici de concert que tu ne ferois feule à la campagne , & tu t'acquitteras des devoirs de la reconnoiffance , fans rien ôter à ceux de l'amitié.

Depuis le départ de mon Pere nous avons repris notre ancienne maniéré de vivre , & ma mere me quitte moins ; mais c'eût par habitude plus que par défiance. Ses fociétés lui prennent encore bien des momens qu'elle ne veut pas dérober à mes petites études , & Babi remplit alors fa place allez négligemment.

Quoique je trouve à cette bonne mere beaucoup trop de fécurité , je ne puis me

' H k l o i s e . I. Part;

réfoudre à l'en avertir ; je voudrois bien pourvoir à ma fureté fans perdre fon eftime , & c'eft toi feule qui peut concilier tout cela. Reviens , ma Claire , reviens fans tarder. J'ai regret aux leçons que je prends fans toi , & j'ai peur de devenir trop favante. Notre maître n'eft pas feulement un homme de mérite ; il eft vertueux , & n'en eft que plus à craindre. Je fuis trop contente de lui pour l'être de moi. A fon âge & au nôtre , avec •l'homme le plus vertueux , quand il eft aimable , il vaut mieux être deux filles qu'une.

LETTRE VII

Réponse.

J E t'entends , & tu me fais trembler ; non que je croie le danger aufii preflant que tu l'imagines. Ta crainte modéré la mienne fur le préfent , mais l'avenir m'épouvante ; & fi tu ne peux te vaincre , je ne vois plus que des malheurs. Hélas !

{combien de fois la pauvre Chaillot m'a-

30 La Nouvelle t-elle prédit que le premier foupir de ton coeur feroit le deftin de ta vie ! Ah ! Coufine ! fi jeune encore , faut-il voir déjà ton fort s'accomplir ! Qu'elle va nous manquer , cette femme habile que tu nous crois avantageux de perdre ! Il l'eut été

, peut-être , de tomber d'abord en de plus lures mains ; mais nous fommes trop inf.

truites en fortant des fiennes pour nous laiffer gouverner par d'autres , & pas allez pour nous gouverner nous-mêmes :

elle feule pouvoit nous garantir des dangers auxquels elle nous avoit expofées.

Elle nous a beaucoup appris ; & nous avons , ce me femble , beaucoup penfé pour notre âge. La vive & tendre amitié qui nous unit prefque dès le berceau , nous a , pour ainfi dire , éclairé le cœur de bonne heure fur toutes les pallions.

Nous connoiffions allez bien leurs fignes & leurs effets ; il n'y a que l'art de les réprimer qui nous manque. Dieu veuille que ton jeune philofophe connoiffe mieux que nous cet art-là.

- Quand je dis nous , tu m'entends ; c'eft fur-tout de toi que je parle : car pour moi , la Bonne m'a toujours dit que mon étour-

H É l o i s e. I. Part. 5 s derie me tiendrait lieu de raifon , que je n'aurois jamais l'efprit de l'avoir aimer , & que j'étois trop folle pour faire un jour des folies. Ma Julie , prends garde à toi ; mieux elle auguroit de ta raifon , plus elle craignoit pour ton cœur. Ais bon courage , cependant ; tout ce que la fâgelTe & l'honneur pourront faire , je fais que toname le fera ; & la mienne fera, n'en doute pas , tout ce que l'amitié peut faire à fon tour. Si nous en lavons trop pour notre âge , au moins cette étude n'a rien coûté à nos mœurs. Crois , ma chère ; qu'il y a bien des filles plus fimples , 'qui font moins honnêtes que nous :

nous le fommes parce que nous voulons l'être : & quoi qu'on en puiffe dire , c'eft le moyen de l'être plus furement.

Cependant fur ce que tu me marques je n'aurai pas un moment de repos que je ne fois auprès de toi ; car fi tu crains le danger , il n'est pas tout-à-fait chimérique. H est vrai que le préfervatif elb facile ; deux mots à ta mere , & tout est fini : mais je te comprends , tu ne veux point d'un expédient qui finit tout : tu veux bien t'ôter le pouvoir de fuccomber , mais non

pas l'honneur de combattre. O pauvre Coufine !... encore fi la moindre lueur. . * le Baron d'Étange consentir à donner fa fille , fon enfant unique , à un petit bourgeois fans fortune ! L'efperes-tu ? . ..qu'efperes-tu donc ? que veux-tu ? pauvre , pauvre Coufine ! Ne crains rien toutefois de ma part. Ton fecret fera gardé par ton amie. Bien des gens trouveroient plus honnête de le révéler; peut-être auroientils raifon. Pour moi , qui ne fuis pas une grande raifonneufe , je ne veux point d'une honnêteté qui trahit l'amitié, la foi , la confiance ; j'imagine que chaque relation, chaque âge a fes maximes , fes devoir^ , fes vertus ; que ce qui feroit prudence à d'au- _tres , à moi feroit perfidie , &: qu'au lieu de nous rendre fages , on nous rend méchans en confondant tout cela. Si ton amour est foible, nous le vaincrons ; s'il est extrême , c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violens; & il ne convient à l'amitié de tenter que ceux dont elle peut répondre.

Mais en revanche , tu n'as qu'à marcher droit quand tu feras fous ma garde. Tu verras , tu verras ce que c'est qu'une Duégfie de dix-huit ans ! Je

Héloïse. I. Part. 33

Je ne fuis pas , comme tu fais , loin de toi pour mon plaifir , & le printems n'est pas fi agréable en campagne que tu penfes ; on y

fouffre à la fois le froid & le chaud ; on n'a point d'ombre à la promenade , & il faut se chauffer dans la maison.

Mon Pere , de son côté , ne laisse pas , au milieu de ses bâtiments , de s'apercevoir qu'on a la gazette ici plus tard qu'à la ville. Ainsi tout le monde ne demande pas mieux que d'y retourner , & tu m'embrasseras 9 j'espère , dans quatre ou cinq jours. Mais ce qui m'inquiète est , que quatre ou cinq jours font je ne fais combien d'heures , dont plusieurs sont destinées au philosophe. Au philosophe , entends-tu, coufije ? Pense que toutes ces heures - là ne doivent sonner que pour lui.

Ne va pas ici rougir & baisser les yeux.

Prendre un air grave , il le faut ; cela ne peut aller à tes traits. Tu fais bien que je ne faurois pleurer sans rire , & que je n'en fuis pas pour cela moins sensible; je n'en ai pas moins de chagrin d'être loin de toi ; je n'en regrette pas moins la bonne Chaillot. Je te fais un gré infini de Vouloir partager avec moi le soin de se faire ;

Nouy, Héloïse, Tome I. C

34 La Nouvelle mille , je ne l'abandonnerai de mes jours & mais tu ne ferois plus toi-même si tu perdois quelque occasion de faire du bien.

Je conviens que la pauvre Mie étoit babillarde , assez libre dans ses propos familiers , peu discrète avec de jeunes filles», & qu'elle aimoit à parler de son vieux temps. Aussi ne font-ce pas tant les qualités de son esprit que je regrette , bien qu'elle en eût d'excellentes parmi de mauvaises. La perte que je pleure en elle , c'est son bon cœur , son parfait attachement , qui lui donnoit à la fois

pour moi la tei> dreffe d'une mere & la confiance d'une fceur. Elle me tenoit lieu de toute ma famille : à peine ai-je connu ma mere; mon pere m'aime autant qu'il peut aimer : nous avons perdu ton aimable frere , je ne vois prefque jamais les miens. Me voilà comme une orpheline délaiffée. Mon enfant , tu me reftes feule ; car ta bonne mere , c'eft toi. Tu as raifon pourtant. Tu me reftes : je pleurois 1 j'étois donc folle :

qu'avois - je à pleurer }

P. S. De peur d'accident, j'adreffe cette lettre à notre maître , afin qu'elle te parvienne plus furement*

H é t ô l s e. i. Part.

LETTRE VIII. (r)

A Julie.

Ü e l s font , belle Julie , les bizarres caprices de l'amour) Mon cœur, a plus qu'il n'efpéroit , & n'efl pas content.

Vous m'aimez , vous me le dites, & je foupire. Ce cœur injufte ofe defirer encore , quand il n'a plus rien à defirer ; il me punit de fes fantaifies , &c me rend inquiet au fein du bonheur. Ne croyez pas que j'aye oublié les loix qui me font impofées , ni perdu la volonté de les obferver ; non , mais un fecret dépit m'agite en voyant que ces loix ne coûtent qu'à moi , que vous qui vous prétendiez fi foible êtes li forte à préfent , & que j'ai fi peu de combats à rendre contre moi-même , tant je vous trouve attentive à les prévenir.

(i) On fent qu'il y a ici une lacune , & l'on en trouvera fouvent dans la fuite de cette correffondance. Flufieurs lettres fe font

perdues . d'autres ont été (opprimées , d'autres ont souffert des retranchemens ; mais il ne manque rien d'essentiel qu'on «8 punie allument compléter à l'aide de ce qui relie.

%6- La Nouvelle

Que vous êtes changée depuis deira mois , fans que rien ait changé que vous f Vos langueurs ont disparu ; il n'est plus que-
flion de dégoût ni d'abattement ; toutes les grâces font venues re-
prendre leurs polies ; tous vos charmes se font ranimés j la rose
qui vient d'éclore n'est pas plus fraîche que vous ; les faillies ont
recommencé ; vous avez de l'esprit avec tout le monde ; vous folâ-
trez , même avec moi , comme auparavant ; & ce qui m'irrite plus
que tout le reste , vous me jurez un amour éternel d'im air auili
gai , que (I vous diliez la chose du monde la plus plaidante.

Dites, dites, volage? Eli -ce là le caractère d'une passion vio-
lente réduite à se combattre elle-même ; & fx vous aviez le
moindre desir à vaincre , la contrainte n'é* toufferoit-elle pas au
moins l'enjouement?

Oh que vous étiez bien plus aimable quand vous étiez moins
belle 1 Que je regrette cette pâleur touchante , précieux gage du
bonheur d'un amant , & que je hais Fin— discrète fanté que vous
avez recouvrée aux dépens de mon repos ! Oui , j'aimerois mieux
vous voir malade encore , que

B É i o i s t. I. Part. 37 *cet air content, ces yeux brillans , ce
teint fleuri qui m'outragent. Avez-vous oublié fi-tôt que vous
n'étiez pas ainli quand vous imploriez ma clémence ? Julie , Julie
! que cet amour si vif est devenu tranquille en peu de tems !

Mais ce qui m'offense plus encore , c'eût ■ qu'après vous être remise à ma discrétion, vous paroissiez vous en défier , que vous fuyez les dangers comme s'il votis en reftoit à craindre. Eft-ce ainfi que vous honorez ma retenue , Sc mon inviolable refpect méritoit-il cet affront de votre part?

Bien loin que le départ de votre pere nous ait laiffé plus de liberté , à peine peut-on vous voir feule. Votre inféparable Coufine ne vous quitte plus. Infenfiblement nous allons reprendre nos premières manières de vivre & notre ancienne circonfection , avec cette unique différence qu'alors elle vous étoit à charge , & qu'elle vous plait maintenant.

Quel fera donc le prix d'un fi pur hom* mage fi votre eilime ne l'eft pas ; & de quoi me fert l'abftinence éternelle & volontaire de ce qu'il y a de plus doux au monde , fi celle qui l'exige ne m'en fait

38 La Nouvelle aucun gré ? Certes , je fuis las de fouffrir inutilement , & de me condamner aux plus dures privations fans en avoir même le mérite. Quoi ! faut-il que vous embellifliez impunément tandis que vous me méprifez ! Faut -il qu'inceffamment mes yeux dévorent des charmes dont jamais ma bouche n'ofe approcher ? Faut -il enfin que je m'ôte à moi-même toute efpérance , fans pouvoir au moins m'honorer d'un facrifice aufii rigoureux ? Non , puifque vous ne vous fiez pas à ma foi , je ne veux plus la laiffier vainement engagée ; c'eft une fureté injufte que celle que vous tirez à la fois de ma parole & de vos précautions ; vous êtes trop ingrate , ou je fuis trop fcrupuleux , & je ne veux plus refluer de la fortune les occafions que vous n'aurez pu lui ôter. Enfin , quoi qu'il en foit de mon fort , je fens que j'ai pris une charge au deflus de mes forces. Julie , reprenez la garde de vous-même , je vous rends un dépôt trop dangereux pour la fidé-

lité du dépositaire , & dont la défense coûtera moins à votre cœur que vous n'avez feint de le craindre.

Je vous le dis sérieusement j comptez *

H É l o i s e. L Part.' 39 for vous , ou chaffez- moi , c'est-à-dire , otez-moi la vie. Fai pris un engagement téméraire. J'admire comment je l'ai pu tenir si long-tems; je fais que je le dois toujours ; mais je sens qu'il m'est impossible. On mérite de succomber quand on s'impose de si périlleux devoirs. Croyez-moi , chère & tendre Julie , croyez-en ce cœur sensible qui ne vit que pour vous ; vous ferez toujours respectée ; mais je puis uo, instant manquer de raison , & l'ivresse des sens peut diffuser un crime dont on auroit horreur de sang froid. Heureux de n'avoir point trompé votre espoir ; j'ai vaincu deux mois , & vous me devez le prix de deux siècles de souffrances,

LETTRE IX

de Julie.

J'Entends ; les plaisirs du vice & l'honneur de la vertu vous ferroient si fort

agréable ? Est-ce là votre morale ?

Eh ! mon bon ami , vous vous laissez bien vite d'être généreux ! Ne l'étiez - vous ' C 4

40 La Nouvelle donc que par artifice ? La fingulière marque d'attachement , que de vous plaindre de ma santé ! Seroit - ce que vous espériez voir mon fol amour achever de la détruire , & que vous m'attendiez au moment de vous demander la vie ? Ou bien, comp* liez-vous de me respecter aussi long-tems que je ferois

peur , & de vous rétrafter quand je deviendrois fupportable ? Je ne vois pas dans de pareils facrifices un mérite à tant faire valoir.

Vous me reprochez avec la même équité le foin que je prends de vous fauver des combats pénibles avec vous - même , comme fi vous ne deviez pas plutôt m'en remercier. Puis , vous vous rétraâez de l'engagement que vous avez pris , comme d'un devoir trop à charge ; en forte que dans la même lettre vous vous plaignez de ce que vous avez trop de peine , & de ce que vous n'en avez pas affez. Penfez-y mieux , & tâchez d'être d'accord avec vous , pour donner à vos prétendus griefs une couleur moins frivole. Ou plutôt , quittez toute cette diflimulation qui n'eûr pas dans votre caraftère. Quoi que vous puifficz dire , votre cœur eû plus content

H É L O I S E. I. Part. 4, du mien qu'il ne feint de l'être : ingrat , vous favez trop qu'il n'aura jamais tort avec vous ! Votre lettre même vous dément par fon flyle enjoué ; & vous n'auriez pas tant d'efprit fi vous étiez moins tranquille. En voilà trop fur les vains reproches qui vous regardent ; paffons à ceux qui me regardent moi-même , &C qui femblent d'abord mieux fondés.

- Je le fens bien ; la vie égale & douce que nous menons depuis deux mois ne s'accorde pas avec ma déclaration précédente ; & j'avoue que ce n'eû pas fans raifon que vous êtes furpris de ce contrafte.

Vous m'avez d'abord vue au défefpoir, vous me trouvez à préfent trop paifible ; de là , vous accufez mes fentimens d'inconfiance , & mon cœur de caprice. Ah !

mon ami ! ne le jugez-vous point trop févérement ? Il faut plus d'un jour pour le connoître. Attendez , & vous trouverez , peut-

être , que ce cœur qui vous aime n'efi pas indigne du vôtre.

Si vous pouviez comprendre avec quel effroi j'éprouvai les premières atteintes du fentiment qui m'unit à vous , vous jugeriez du trouble qu'il dut me causer. J'ai

4i La Nouvelle

été élevée dans des maximes fi féveres , que l'amour le plus pur me paroiffoit le comble du déshonneur. Tout m'apprenoit , ou me faïfoit croire , qu'une fille fenfible étoit perdue au premier mot tendre échappé de û bouche ; mon imagination troublée confondoit le crime avec l'aveu de la paflion ; & j'avois une fi affreufe idée de ce premier pas , qu'à peine voyois-je au-delà nul intervalle jufqu'au dernier. L'exceffive défiance de moi-même augmenta mes allarmes ; les combats de la modeftie me parurent ceux de la chafteté ; je pris le tourment du filence pour l'emportement des defirs. Je me crus perdue aufli-tôt que j'aurois parlé , & cependant il faloit parler ou vous perdre. Ainfi , ne pouvant plus déguifer mes fentimens , je tâchai d'exciter la générofité des vôtres , & me fiant plus à vous qu'à moi , je voulus , en intéreffant votre honneur à ma détente , me ménager des refl'ources dont je me croyois dépourvue.

fai reconnu que je me trompois ; je n'eus pas parlé que je me trouvai foulagée ; vous n'eutes pas répondu que je me fentis tout-à-tait calme ; & deux mois d'ex»

Héloïse. I. Part.' 43 périence m'ont appris que mon cœur trop tendre a befoin d'amour , mais que mes fens n'ont aucun befoin d'amant. Jugez , vous qui aimez la vertu , avec quelle joie je fis cette heureufe découverte. Sortie de cette profonde ignominie où mes terreurs m'avoient plongée , je goûte le plaifir délicieux d'ai-

mer purement. Cet état fait le bonheur de ma vie ; mon humeur & ma fanté s'en reffentent ; à peine puis-je en concevoir un plus doux , Sc l'accord de l'amour & de l'innocence me femble être le paradis fur la terre.

Dès -lors je ne vous craignis plus ; & quand je pris foin d'éviter la folitude avec vous , ce fut autant pour vous que pour moi ; car vos yeux & vos foupirs annonçoient plus de tranfports que de fageffe ; & fi vous eufriez oublié l'arrêt que vous avez prononcé vous-même, je ne l'aurois pas oublié.

Ah ! mon ami ! que ne puis-je fairtpafi fer dans votre ame le fentiment de bonheur & de paix qui régne au fond de \i mienne ! Que ne puis -je vous apprendre à jouir tranquillement du plus délicieux état de la yie ! Les charmes de l'union des

44 La Nouvelle

cœurs fe joignent pour nous à ceux de l'innocence : nulle crainte , nulle honte ne trouble notre félicité ; au fein des vrais plaifirs de l'amour , nous pouvons parler de la vertu fans rougir.

E v' è il placer con Ü onejlade accanto. (a)

Je ne fais quel trille preflentiment s'élève dans mon fein , & me crie que nous jouillions du feul tems heureux que le ciel nous ait deftiné. Je n'entrevois dans l'avenir qu'abfence , orages , troubles , contradictions. La moindre altération à notre fituation préfente me paroît ne pouvoir être qu'un mal. Non , quand un lien plus doux nous uniroit à jamais , je ne fais fi l'excès du bonheur n'en deviendrait pas bientôt la raine. Le moment de la poflef* fion eft une crife de l'amour , & tout changement eft dange-reux au nôtre ; nous ne pouvons plus qu'y perdre.

Je t'en conjure , mon tendre & unique am : f tâche de calmer l'ivrelTe des vains drfirs que fuivent toujours les regrets , le

(4) Et le staifir s'unit à l'honnêteté.

H É l o i s i. I. Part. 4 \$ repentir , la triftefle. Goûtons en paix notre fituation préfente. Tu te plais [à m'inftmire , & tu fais trop fi je me plais à recevoir tes leçons. Rendons-les encore plus fréquentes ; ne nous quittons qu'autant qu'il faut pour la bienféance ; employons à nous écrire les momens que nous ne pouvons paffer à nous voir , & profitons d'un tems précieux , après lequel , peutêtre , nous foupirerons un jour. Ah ! puiffe notre fort , tel qu'il eft , durer autant que notre vie ! L'efprit s'orne , la raifon s'éclaire , l'ame fe fortifie , le cœur jouit ; que manque-t-il à notre bonheur }

LETTRE X

A Julie.

Q Ue vous avez raifon , ma Julie, de dire que je ne vous connois pas encore !

Toujours je crois connoître tous les trésors de votre belle ame , & toujours j'en découvre de nouveaux. Quelle femme jamais affocia comme vous la tendrefle à la vertu j & tempérant l'une par l'autre , les

46 La Nouvelle

rendit toutes deux plus charmantes ? Je trouve je ne fais quoi d'aimable & d'attrayant dans cette fagefle qui me défoie ; & vous ornez avec tant de grâce les privations que vous m'imposez , qu'il s'en faut peu que vous ne me les rendiez chères.

Je le fens chaque jour davantage , le plus grand des biens eft d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égale , & s'il fàloit choifir entre votre cœur & votre poffeffion même , non , charmante Julie , je ne balancerois pas un infant. Mais d'oh viendrait cette amere alternative , & pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? Le tems eft précieux , dites-vous , fachons-en jouir tel qu'il eft, &: gardons-nous par notre impatience d'en troubler le paifible cours. Eh ! qu'il paffe & qu'il foit heureux ! Pour profiter d'un état aimable fàut-il en négliger un meilleur , & préférer le repos à la félicité fuprême ? Ne perd-on pas tout le tems qu'on peut mieux employer ? Ah !

Ji l'on peut vivre mille ans en un quard'heure , à quoi bon compter triftement les jours qu'on aura vécus }

Tout ce que vous dites du bonheur de

Héloïse. I. Part. 47 notre fituation préfente eft incontestable ; je fens que nous devons être heureux , & pourtant je ne le fuis pas. La fageffe a beau parler par votre bouche , la voix de la nature eft la plus forte. Le moyen de lui rélifter quand elle s'accorde à la voix du cœur I Hors vous feule , je ne vois rien dans ce féjour terreftre qui foit digne d'occuper mon ame & mes fens : non , fans vous la nature n'eft plus rien pour moi ; mais fon empire eft dans vos yeux , & c'est-là qu'elle eft invincible.

Il n'en eft pas ainfi de vous , céleste Julie ; vous vous contentez de charmer nos fens , & n'êtes point en guerre avec les vôtres. Il femble que des paffions humaines foient au-deflous d'une ame fi fublime ; & comme vous avez la beauté des Anges , vous en avez la pureté. O pureté que je refpèe en murmurant , que ne puis-je ou vous rabaifler ou m'élever jufqu'à vous ! Mais non , je rampe-

rai toujours fur la terre , & vous verrai toujours briller dans les Cieux. Ah ! foyez heureufe aux dépens de mon repos ; jouiflez de toutes vos vertus ; périffe le vil mortel qui tentera jamais d'en fouiller une. Soyeiç

48 La Nouvelle

heureufe , je tâcherai d'oublier combien je fuis*à plaindre , & je tirerai de votre bonheur même la confolation de me»

maux. Oui , chère Amante , il me femble que mon amour eft au fit parfait que fon adorable objet ; tous les defirs enflammés par vos charmes s'éteignent dans les perfections de votre ame , je la vois fi paifible que je n'ofe en troubler la tranquillité. Chaque fois que je fuis tenté de vous dérober la moindre careffe , fi le danger de vous offenser me retient , mon cœur me retient encore plus pur la crainte d'altérer une félicité fi pure ; dans le prix des biens où j'afpire , je ne vois plus que ce qu'ils vous peuvent coûter ; &: ne pouvant accorder mon bonheur avec le vôtre , jugez comment j'aime : c'eft au mien que j'ai renoncé.

Que d'inexplicables contradictions dans les fentimens que vous m'infpirez!

Je fuis à la fois fournis & téméraire , impétueux & retenu , je ne faurois lever les yeux fur vous fans éprouver des combats en moi- même. Vos regards, votre voix portent au cœur , avec l'amour , l'attrait touchant de l'innocence ; c'eft un charme

divin

H É L O i 8 Ê. I. PART} 40 divin qu'on auroit regret d'effacer. Si j'ofe former des vœux extrêmes , ce n'eft plus qu'en votre abfence ; mes defirs n'ofant aller jufqu'à vous s'adreflent à votre

image , & c'est fur elle que je me venge dit respect que je fuis contraint de vous porter.

Cependant je languis & me consume ; le feu coule dans mes veines, rien ne fauroit l'éteindre ni le calmer ; & je l'irrite en voulant le contraindre. Je dois être heureux , je le fuis , j'en conviens ; je ne me plains point de mon sort ; tel qu'il est je n'en changerois pas avec les Rois de la terre. Cependant un mal réel me tourmente je cherche vainement à le fuir ; je ne voudrois point mourir , & toutefois je me meurs ; je voudrois vivre pour vous 9 & c'est vous qui m'ôtez la vie.

%pÉf

Nouv. lilloift. Tom. f.

\$o La Nouvelle

tes .' -g - 1 - - "" " ' ' — ■ ■ -» •

LETTRE XI

de Julie.

M O N ami , je fens que je m'attache à vous chaque jour davantage; je ne puis plus me féparer de vous , la moindre absence m'est insupportable ; & il faut que je vous voye ou que je vous écrive , afin de m'occuper de vous sans cesse.

Ainsi mon amour s'augmente avec le vôtre; car je connois à présent combien vous m'aimez par la crainte réelle que vous avez de me déplaire , au lieu que vous n'en aviez d'abord qu'une apparente pour mieux venir vos fins. Je fais fort bien distinguer en vous l'empire que le cœur a fçu prendre , du délire d'une imagi-

nation échauffée ; & je vois cent fois plus de passion dans la contrainte où vous êtes, que dans vos premiers emportemens. Je fais bien aussi que votre état , tout gênant qu'il est , n'est pas sans plaisirs. Il est doux pour un véritable amant de faire des sacrifices qui lui font tous comptés ? & dont

Héloïse. I. Part. f# aucun n'est perdu dans le cœur de ce qu'il aime. Qui fait même fi , connaissant ma sensibilité , - vous n'employer pas pour me séduire une adresse mieux entendue ? Mais non , je suis injuste , & vous n'êtes pas capable d'user d'artifice avec moi. Cependant si je suis sage, je me défierai plus encore de la pitié que de l'amour. Je me' sens mille fois plus attendrie par vos refi* plets que par vos transports ; & je crains bien qu'en prenant le parti le plus honnête" vous n'ayez pris enfin le plus dangereux^ Il faut que je vous dise , dans l'épanchement de mon cœur, une vérité qu'il sent fortement, & dont le vôtre doit vous convaincre ; c'est qu'en dépit de la fortune , des parens & de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies , & que nous ne' pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. Nos âmes se font, pour ainsi dire , touchées par tous les points , & nous avons par-tout senti la ' même cohérence.

(Corrigez - moi , mon ami , si j'applique mal vos leçons de physique.) Le fort pourra bien nous séparer , mais non pas nous séparer. Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs & les mêmes peines; ôfi

La Nouvelle comme ces aimans dont vous me parliez, c[ui ont, dit-on, les mêmes mouvement en différens lieux , nous sentirions les mêmes choses aux deux extrémités du monde»

Défaites-vous donc de l'efpoir, fi vous l'eûtes jamais , de vous faire un bonheur excîusif, & de l'acheter aux dépens du mien. N'efpérez pas pouvoir être heureux fi j'étois déshonorée , ni pouvoir d'un œil fatifait contempler mon ignominie & mes . larmes. Croyez -moi , mon ami , je connois votre cœur mieux que vous ne le connoifTez. Un amour fi tendre & fi vrai doit lavoïr commander aux defirs ; vous en avez trop fait pour achever fans vous perdre , & ne pouvez plus combler mon malheur fans faire le vôtre.

Je voudrois que vous puffiez fentir combien il eft important pour tous deux que vous vous en remettiez à moi du foin' de notre deflin commun. Doutez - vous que vous ne me foyez fuffi cher que moi-même ; & penfez-vous qu'il put exifler pour moi quelque félicité que vous ne partageriez pas ? Non , mon ami, j'ai les mêmes intérêts que vous , & un peu plus de railbn pour les conduire. J'avoue que

Héloïse. I. Part. 53 je fuis la plus jeune ; mais n'avez - vous , jamais remarqué que fi la raifon d'ordinaire eft plus foible & s'éteint plutôt chez les femmes , elle eft aufli plutôt formée , comme un frêle tournefol croît & meurt avant un chêne. Nous nous trouvons dès le premier âge chargées d'un fi dangereux dépôt, que le foin de le conferver nous éveille bientôt le jugement, & c'eft un excellent moyen de bien voir les conféquences des chofes , que de fentir vivement tous les rifques qu'elle nous font courir. Pour moi, plus je m'occupe de notre fituation , plus je trouve que la raifon vous demande ce que je vous demande au nom de l'amour. Soyez donc docile à fa douce voix , & laiffèz-vous conduire , hélas ! par un autre aveugle, mais qui tient au moins un appui.

Je ne fais , mon ami , fi nos cœurs auront le bonheur de s'entendre , & fi vous partagerez , en lifant cette Lettre , la tendre émotion qui l'a diüée. Je ne fais fi nous pourrons jamais nous accorder fur la maniéré de voir comme fur celle de fentir ; mais je fais bien que l'avis de celui des deux qui fépare le moins fon bonhe .tr

34 L'À Nouvelle

du bonheur de l'autre , eft l'avis qu'il faut

SSSi SSL-J . -Lj gia g>-

LETTRE XII

A Julie.

Ma Julie , que la iimplicité de votre lettre eft touchante ! Que j'y vois bien la férénité d'une ame innocente , & la tenr dre follicitude de l'amour ! Vos penfées s'exhalent fans art & fans peine ; clics portent au cœur une impreffion délicate que ne produit point un ftyle apprêté.

Vous donnez des raifons invincibles d'un air fi fimple , qu'il y faut réfléchir pour çn fentir la force ; & les fentimens élevés vous coûtent fi peu , qu'on eft tenté de les prendre pour des manières de penfer communes. Ah ! oui fans doute , c'eft à vous de régler nos deftins ; ce n'eft pas un droit que je vous laiffe , c'eft un devoir que j'exige de vous , c'eft une juftice que je vous demande , & votre raifon me doit dédommager du mal que vous avez fait à la mienne. Dès cet inflant je vous re-

H É i o i s e . I . Part. 5?

mets pour ma vie l'empire de mes volontés : difpofez de moi comme d'un homme qui n'eft plus rien pour lui - même * & dont tout l'être n'a de rapport qu'à vous. Je tiendrai , n'en doutez pas , l'engagement que je prends , quoi que vous puiffiez me prefcrire. Ou j'en vaudrai mieux , ou vous en ferez plus heureufe , & je vois par-tout le prix affuré de mon obéif- {ance. Je vous remets donc fans réferve le foin de notre bonheur commun ; faites le vôtre , & tout eft fait. Pour moi , qui ne puis ni vous oublier un instant , ni penfer à vous fans des tranfports qu'il faut vaincre , je vais m'occuper uniquement des foins que vous m'avez impofés.

Depuis un an que nous étudions enfemble , nous n'avons gueres fait que des lectures fans ordre & prefque au hafard , plus pour confulter votre goût que pour l'éclairer. D'ailleurs tant de trouble dans l'ame ne nous laiffoit gueres de liberté d'efprit. Les yeux étoient mal fixés fur le livre , la bouche en prononçoit les mots , l'attention manquoit toujours. Votre petite coufine , qui n'étoit pas fi préoccupée , nous reprochoit notre peu de con-

La Nouvelle, ception , & fe faifoit un honneur facile de nous devancer. Infenfibiement elle eft devenue le maître du maître ; & quoique nous ayons quelquefois ri de fes prétentions , elle eft , au fond , la feule des trois qui fait quelque chofe de tout ce que nous avons appris.

Pour regagner donc le tems perdu , (Ah , Julie , en fût-il jamais de mieux employé !) j'ai imaginé une efpece de plan qui puiffe réparer par la méthode le tort que les diffractions ont fait au favior. Je vous l'envoie; nous le lirons tantôt enfemble, &ç je me contente d'y faire ici quelques légères obfervations.

Si nous voulions , ma charmante amie , nous charger d'un étalage d'érudition, & favoir pour les autres pl\is que pour nous , mon fyflême ne vaudroit rien; car il tend toujours à tirer peu de beaucoup de çhofes, & à faire un petit recueil d'une grande bibliothèque. La fcience cfl dans la plupart de ceux qui la cultivent une mon-r noie dont on fait grand cas , qui cepen* dant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique , &; n'efl bonne que dans le çopimerçe. Otez à nos Savans le plav?

Héloïse. I. Part. 57 fir de fe faire écouter , le favoir ne fera rien pour eux. Ils n'amaffent dans le cabinet que pour répandre dans le public , ils ne veulent être fages qu'aux yeux d'autrui , & ils ne fe foudroient plus de l'étude s'ils n'avoient plus d'admirateurs. (1) Pour nous qui voulons profiter de nos connoiffances , nous ne les amaffons point pour les revendre, mais pour les convertir à notre ufage : ni pour nous en charger , mais pour nous en nourrir. Peu lire , & penfer beaucoup à nos le&ures , ou , ce qui eft la même chofe , en causer beaucoup entre nous , efl le moyen de les bien digérer. Je penfe que quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir , il vaut toujours mieux trouver de foi-même les chofes qu'on trouveroit dans les livres c'eft le vrai fecret de les bien mouler à fa tête , & de fe les approprier. Au lieu qu'en les recevant telles qu'on nous les donne , c'eft prefque toujours fous une forme qui n'eft pas la nôtre.

(1) C'eft ainfi que penfait Sênèque lui-même. Si l'on ipe donnait , dit-il , la fcience , a condition de ne ta pat mon? trer , je n'en voudrais point. SuLü.ue philol'opiie , viii4 lionq 1 yfageii

5? La Nouvelle Nous fommes plus riches que nous ne pen* fons ; mais , dit Montaigne , on nous dreffe à l'emprunt & à la quête ; on nous apprend à nous fervir du bien d'autrui plutôt que

du nôtre ; ou plutôt , accumulant fans ceſſe , nous n'oſons toucher à rien :

nous ſommes com'me ces avarés qui ne *

ſongent qu'à remplir leurs greniers , & dans le fein de l'abondance ſe laiffent mourir de faim.

Il y a , je l'avoue , bien des gens à qui cette méthode feroit fort nuifible & qui ont beſoin de beaucoup lire & peu méditer , parce qu'ayant la tête mal faite * ils ne rafiêmblent rien de fi mauvais que ce qu'ils produiſent d'eux-mêmes. Je vous recommande tout le contraire , à vous qui mettez dans vos le&ures mieux que ce que vous y trouvez , & dont l'eſprit actif fait ſur le livre un autre livre , quelquefois meilleur que le premier. Nous nous communiquerons donc nos idées ; je vous dirai ce que les autres auront penſé , vous me direz ſur le même ſujet ce que vous penſez vous-même ; & ſouvent après la leçon j'en fortirai plus inftruit que vous.

H É l o i s e. I. Part. 59 Moins vous aurez de le&hire à faire », mieux il faudra la choiſir , & voici les raifons de mon choix. La grande erreur de ceux qui étudient eſt , comme je viens de vous dire , de ſe fier trop à leurs livres & de ne pas tirer aſſez de leur fonds , fans ſonger que de tous les Sophiſtes , notre propre raifon eſt prefque toujours celui qui nous abuſe le moins. Sitôt qu'on veut rentrer en foi-même , chacun ſent ce qui eſt bien, chacun diſcerne ce qui eſt beau; nous n'avons pas beſoin qu'on nous apprenne à connoître ni l'un ni l'autre , & l'on ne s'en impoſe là - deſſus qu'autant qu'on s'en veut impoſer. Mais les exemples du très-bon & du très-beau ſont plus rares & moins connus, il les faut aller chercher loin de nous. La vanité , meſurant les forces de

la nature par notre foiblesse , nous fait regarder comme chimériques les qualités que nous ne faisons pas en nous-mêmes ; la paresse & le vice s'appuyent sur cette prétendue impossibilité , & ce qu'on ne voit pas tous les jours , l'homme faible prétend qu'on ne le voit jamais. C'est cette erreur qu'il faut détruire. Ce sont ces grands objets qu'il faut

60 La Nouvelle s'accoutumer à sentir & à voir , afin de s'ôter tout prétexte de ne pas les imiter.

L'âme s'élève , le cœur s'enflamme à la contemplation de ces divins modèles ; à force de les considérer on cherche à leur devenir semblable , & c l'on ne souffre plus rien de médiocre sans un dégoût mortel.

N'allons donc pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouvons plus sûrement au-dedans de nous.

Laiftons-là toutes ces vaines disputes des philosophes sur le bonheur & sur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être , & proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systèmes à fuir.

j'ai toujours cru que le bon n'étoit que le beau mis en action , que l'un tenoit intimement à l'autre , & qu'ils avoient tous deux une source commune dans la nature bien ordonnée. Il suit de cette idée que le goût se perfectionne par les mêmes moyens que la raison , & qu'une âme bien touchée des charmes de la vertu doit à proportion être aussi sensible à tous les autres genres de beautés. On s'exerce à voir

Comme à fentir , ou plutôt une vue exquise n'est qu'un fentiment délicat & fin.

C'est ainsi qu'un peintre à l'aspect d'un beau paysage ou devant un beau tableau s'extasie à des objets qui ne sont pas même remarqués d'un spectateur vulgaire.

Combien de choses qu'on n'aperçoit que par fentiment & dont il est impossible de rendre raison ! Combien de ces je ne fais quoi qui reviennent si fréquemment & dont le goût seul décide ! Le goût est en quelque manière le microscope du jugement ; c'est lui qui met les petits objets à sa portée , & ses opérations commencent où s'arrêtent celles du dernier. Que faut-il donc pour le cultiver ? s'exercer à voir ainsi qu'à fentir, & à juger du beau par inspection comme du bon par fentiment.

Non , je soutiens qu'il n'appartient pas même à tous les cœurs d'être émus au premier regard de Julie.

Voilà , ma charmante écolière , pourquoi je borne toutes vos études à des livres de goût & de mœurs. Voilà pourquoi tournant toute ma méthode en exemples , je ne vous donne point d'autre définition des vertus qu'un tableau des gens

Cx La Nouvelle Vertueux , ni d'autres réglés pour bien écrire , que les livres qui sont bien écrits.

Ne voyez donc pas surpris des retranchemens que je fais à vos précédentes lectures ; je suis convaincu qu'il faut les reffermer pour les rendre utiles , & je vois tous les jours mieux , que tout ce qui ne dit rien à l'ame n'est pas digne de vous occuper. Nous allons supprimer les langues , hors l'Italienne que vous savez & que vous aimez. Nous bifferons - là nos élémens d'algèbre & de géo-

métrie. Nous quitterions même la physique , si les termes qu'elle vous fournit m'en laissoient le courage. Nous renoncerons pour jamais à l'histoire moderne , excepté celle de notre pays ; encore n'est-ce que parce que c'est un pays libre & simple , où l'on trouve des hommes antiques dans les tems modernes : car ne vous biffez pas éblouir par ceux qui disent que l'histoire est plus intéressante pour chacun est celle de son pays.

Cela n'est pas vrai. Il y a des pays dont* l'histoire ne peut pas même être lue , à moins qu'on ne soit imbécille ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples , d«

H É l o i s e. I. Part. 63

mœurs , de caractères de toute espèce ; en un mot , le plus d'instruction. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous que parmi les anciens. Cela n'est pas vrai.

Ouvrez leur histoire & faites les taire. Il y a des peuples sans physionomie auxquels il ne faut point de peintres , il y a des gouvernemens sans caractère auxquels il ne faut point d'historiens , & où , sitôt qu'on fait quelle place un homme occupe , on fait d'avance tout ce qu'il y fera. Ils diront que ce sont les bons historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi ? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires , & les bons historiens se trouveront. Enfin , ils diront que les hommes de tous les tems se ressemblent , qu'ils ont les mêmes vertus les mêmes vices, qu'on n'admire les anciens que parce qu'ils sont anciens. Cela n'est pas vrai , non plus ; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens , & l'on fait aujourd'hui tout le

contraire. Les anciens étoient contemporains de leurs hiftoriens , & nous ont pourtant appris à les admirer.

Aflùrement fi la poftérité jamais admire les nôtres } elle ne l'aura pas appris de nous.

64 La Nouvelle J'ai laiffé par égard pour votre infépara-»

ble coufine quelques livres de petite littéra-» ture que je n'aurois pas laiffés pour vous* Hors le Pétrarque , le Tafle , le Metaftate t & les maîtres du théâtre françois , je n'y mêle ni poètes , ni livres d'amour , contre l'ordinaire des lectures confacrées à votre fexe. Qu'apprendrions -nous de l'amour dans ces livres ? Ah ! Julie notre cœur nous en dit plus qu'eux , & le langage imité des livres eft bien froid pour <juiconque eft paffionné lui-même ! D'ailleurs ces études énervent l'ame , la jettent dans la mollefie , & lui ôtent tout fon reffort. Au contraire , l'amour véritable eft un feu dévorant qui porte fon ardeur dans les autres fentimens , & les anime d'une vigueur nouvelle. C'eft pour cela qu'on a dit que l'amour faifoit des Héros.

Heureux celui que le fort eut placé pour le devenir , & qui auroit Julie pour amante !

LETTRE

Héloïse. I. Part. 6 5

LETTRE XIII

de Julie.

J E vous le difois bien , que nous étions heureux ; rien ne me l'apprend mieux que l'ennui que j'éprouve au moindre changement d'état. Si nous avions des peines bien vives , une abfence de <Jeux jours nous en feroit-elle tant ? Je dis , nous , car je fais que mon ami partage mon impatience ; il la partage parce que je la fens , & il la lent encore pour'lui-même ; je n'ai plus beforn qu'il me dife ces chofes-là.

Nous ne foromes à la campagne que d'hier au foir ; il n'elt pas encore l'heure oii je vous verrois à la ville , & cependant mon déplacement •pe fait déjà trouver votre abfence plus infupportable. Si vous ne m'aviez pas défendu la géométrie , je vous dirois que mon inquiétude eft en raifon compolée des intervalles du tems & du lieu ; tant je trouve que l'éloignement ajoute au chagrin de l'abfence.

Nouv. Hêlcïfc. Tom. I.

Ç 6 La Nouvelle J'ai apporté votre lettre & votre plarî d'études , pour méditer l'une & l'autre, & j'ai déjà relu deux fois la première : la fin m'en touche extrêmement. Je vois , mon ami , que vous fentez le véritable amour , puifqu'il ne vous a point ôté le goût êtes chofes honnêtes , & que vous favez encore dans la partie la plus fenfible de votre cœur faire des facrifices à la vertu.

En effet , employer la voie de l'inflruccion pour- corrompre une femme eft de toutes les fédu&ions la plus condamnable, & vouloir attendrir fa maîtreffe à l'aide des Romans eft avoir bien peu de reflour-' ce en foi-même. Si vous eufliez plié dans vos leçons la philofophie à vos vues , ft vous eufliez tâché d'établir des maximes favorables à votre intérêt , en voulant me tromper , vous m'eufliez bientôt détrompée ; mais la plus dangereufe de

vos féductions eft de n'en point employer. Du moment que la foif d'aimer s'empara de mon cœur & que j'y fentis naître le befoin d'un éternel attachement , je ne demandai point au Ciel de m'unir à un homme aimable , mais à un homme qui eût l'ame belle i car je fentois bien que c'eft de tous

h É L O I S E. I. PâRTj 6j les agrémens qu'on peut avoir , le moins fujet au dégoût , & que la droiture & l'honneur ornent tous les fentimens qu'ils accompagnent. Pour avoir bien placé ma préférence , j'ai eu comme Salomon , avec ce que j'avois demandé , encore ce que je ne demandois pas. Je tire un bon augure, pour mes autres vœux de l'accompliffement de celui-là , & je ne défefpère pas , mon ami , de pouvoir vous rendre aufli heureux un jour que vous méritez de l'être. Les moyens en font lents , difficiles , douteux ; les obftacles terribles. Je n'ofe rien me promettre ; mais croyez que tout ce que la patience & l'amour pourront faire ne fera pas oublié. Continuez , cependant , à complaire en tout à ma mere * & préparez-vous au retour de mon pere , qui fe retire enfin tout-à-fait après trente ans de fervice , à fupporter les hauteurs d'un vieux Gentilhomme brufque , mais plein d'honneur , qui vous aimera fans vous careffer & vous eftimera fans le dire.

J'ai interrompu ma lettre pour m'aller' promener dans des bocages qui font près de notre maifon, O mon doux ami 1 je

ég. La Nouvelle t'y conduifois avec moi , ou plutôt je t'y portois dans mon fein. Je choififfois les lieux que nous devions parcourir enfemble ; j'y marquois des afyles dignes de nous retenir ; nos cœurs s'épanchoient d'avance dans ces retraites delicieufes , elles ajoutaient au plailir que nous goûtions d'être enfemble , elles recevoient à leur tour un nouveau prix du féjour de' deux vrais

amans , & je în'étonnois de n'y avoir point remarqué feule les beautésque j'y trouvois avec toi. ,

' * Parmi les bofquets naturels que forme ce lieu charmant , il en eft un plus charmant que les autres , dans lequel je me plais davantage , & où , par cette raifon , je deftine une petite furprife à mon ami.

Il ne fera pas dit qu'il aura toujours de la déférence 8c moi jamais de générofité.

C'eft-là que je veux lui faire fentir , malgré les préjugés vulgaires, combien ce que le cœur donne vaut mieux que ce qu'arrache l'importunité. Au refte , de peur que votre imagination vive ne fe mette un peu trop en frais , je dois vous prévenir que nous n'irons point enfemble dans le bofquet fans P inféparable coufim .

H È l o i s e , I. Part. 69

A propos d'elle , il efl décidé , fi cela ne vous fâche pas trop , que vous viendrez nous voir lundi. Ma mere enverra fa calèche à ma coufine ; vous vous rendrez chez elle à dix heures ; elle vous amènera ; vous paflerez la journée avec nous , & nous n<?us en retournerons^ tous enfemble le lendemain après le dîné.

J'en étois ici de ma lettre quand j'ai réficchi que je n'avois pas pour vous la remettre les mêmes commodités qu'à la ville. J'avois d'abord penfé de vous renvoyer un de vos livres par Guftin le fils du Jardinier , & de mettre à ce livre une couverture de papier , dans laquelle j'aurois inféré ma lettre. Mais outre qu'il n'efl: pas fur que vous vous avifafliez de la chercher ce feroit une imprudence impardonnable d'expofer à de pareils hazards le deftin de

notre vie. Je vais donc me contenter de vous marquer fimplement par un billet le rendez-vous de lundi , & je garderai la lettre pour vous la donner à vous-même. Auffi bien j'aurois un peu de fouci qu'il n'y eût trop de commentaires fur le myftere du bofquet.

70 La Nouvelle

LETTRE XIV

A Julie/*

U'as-tu fait , ah ! qu'as-tu fait , ma Julie ? tu voulois me récompenfer & tu m'as perdu. Je fuis ivre , ou plutôt infenfé. Mes fens font altérés , toutes mes facultés font troublées par ce baifer mortel. Tu voulois foulager mes maux ?

Cruelle , tu les aigris. C'eft du poifon que j'ai cueilli fur tes lèvres ; il fermente , il embrafe mon fang , il me tue , & ta pitié me fait mourir.

O fouverin immortel de cet inflant d'il* lufion , de délire & d'enchantement , jamais , jamais tu ne t'effaceras de mon ame , & tant que les charmes de Julie y feront gravés , tant que ce cœur agité me fournira des fentimens & des foupirs , tu feras le fupplice & le bonheur de ma vie !

Hélas ! je jouiffois d'une apparente tranquillité ; fournis à tes volontés fuprêmes, je ne murmurois plus d'un fort auquel tu • tlpignoïs préfider. J'ûyoïs dompté les* fou-»

H é l o i s e. I. Part.' jt

gueufes faillies d'une imagination téméraire ; j'avois couvert mes regards d'un voile & mis une entrave à mon cœur ; mes desirs n'osoient plus s'échapper qu'à demi , j'étois auflî content que je pouvois l'être.

Je reçois ton billet , je vole chez ta coufine ; nous nous rendons à Clarens , je t'apperçois , & mon fein palpité ; le doux son de ta voix y porte une agitation nouvelle ; je t'aborde comme tranfporté , & j'avois grand befoin de la diverfion de ta coufine pour cacher mon trouble à ta mere. On parcourt le jardin , l'on dîne tranquillement ¹ , tu me rends en fecret ta lettre que je n'ose lire devant ce redoutable témoin ; le Ibleil commence à baifier , nous fuyons tous trois dans le bois le refte de fes rayons , & ma paiffible fimplicité n'imaginoit pas même un état plus doux que le mien.

En approchant du bofquet j'apperçus , non fans une émotion fecrette , vos lignes d'intelligence , vos fourires mutuels , & le coloris de tes joues prendre un nouvel éclat. En y entrant , je vis avec furprife ta coufine s'approcher de moi & d'un air plaifamment fuppliant me demander un

baifer. Sans rien comprendre à ce myftere j'embraflai cette charmante amie , & toute aimable , toute piquante qu'elle eft , je ne connus jamais mieux , que les fenfations ne font rien que ce que le cœur les fait être. Mais que devins-je un moment après , quand je fentis la

main me tremble un doux fr-

miffement ta bouche de rofes

la bouche de Julie fe pofer, fe pref-

fer fur la mienne , & mon corps ferré dans tes bras ? Non , le feu du ciel n'est pas plus vif ni plus prompt que celui qui vint à l'instant m'embrafer. Toutes les parties de moi-même fe raffemblèrent fous ce toucher délicieux. Le feu s'exhaloit avec nos foupirs de nos lèvres brûlantes , & mon cœur fe mouroit fous le poids de la volupté quand tout à coup je te vis pâlir , fermer tes beaux yeux , t'appuyer fur ta coufine , &c tomber en défaillance.

Ainfi la frayeur éteignit le plaifir , & mon bonheur ne fut qu'un éclair.

A peine fais-je ce qui m'est arrivé depuis ce fatal moment. L'imprefſion profonde que j'ai reçue ne peut plus s'effacer. Une faveur ! c'est un tourment horrible

Héloïſe I. Part. 73 Non , garde tes baifers , je ne les faurois

fupporter ils font trop âcres , trop

pénétrans , ils percent , ils brûlent juſqu'à la moelle ils me rendroient furieux.

Un feul , un feul m'a jette dans un égarement dont je ne puis plus revenir. Je ne ſuis plus le même , & ne te vois plus I3 même. Je ne te vois plus comme autrefois réprimante & févere ; mais je te ſens &c te touche ſans ceſſe unie à mon ſein comme tu .fus un infant. O Julie ! quelque fort que m'annonce un tranſport dont je ne ſuis plus maître , quelque traitement que ta rigueur me deſſine , je ne puis plus vivre dans l'état oii je ſuis , & je ſens qu'il faut enfin que j'expire à tes pieds ou dans tes bras.

LETTRE XV

de Julie.

Il est important , mon ami , que nous nous féparions pour quelque tems , & c'est ici la première épreuve de l'obéissance - J'espère que vous m'avez promis. Si je

74 La Nouvelle l'exige en cette occasion , croyez que j'en ai des raisons très-fortes : il faut bien , & vous le savez trop , que j'en aye pour m'y refondre ; quant à vous , vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.

Il y a long-tems que vous avez un voyage à faire en Valais. Je voudrais que vous puissiez l'entreprendre à présent qu'il ne fait pas encore froid. Quoique l'automne soit encore agréable ici , vous voyez déjà blanchir la pointe de la Dent- de- Jamant (1) , & dans quelques semaines je ne vous laisserais pas faire ce voyage dans un pays si rude. Tâchez donc de partir dès demain :

vous m'écrirez à l'adresse que je vous envoie , & vous m'enverrez la vôtre quand vous serez arrivé à Sion.

Vous n'avez jamais voulu me parler de l'état de vos affaires ; mais vous n'êtes pas dans votre patrie ; je fais que vous y avez peu de fortune & que vous ne faites que la déranger ici où vous ne reliriez pas sans moi. Je puis donc supposer qu'une partie de votre bourse est dans la mienne , & je vous envoie un léger acompte dans celle

(i 2 li*ys montagne du pays de Yaud.

H É l o i s e. I. Part. 75 que renferme cette boîte , qu'il ne faut pas ouvrir devant le porteur. Je n'ai garde d'aller au devant des difficultés , je vous estime trop pour vous croire capable d'en faire.

Je vous défends , non-feulement -de retourner fans mon ordre , mais de venir nous dire adieu. Vous pouvez écrire à ma mere ou à moi , fimplement pour nous avertir que vous êtes forcé de partir fur le champ pour une affaire imprévue , & me* donner, fi vous voulez, quelques avis fur mes leftures , jufqu'à votre retour. Tout cela doit être fait naturellement & fans aucune apparence de myftere. Adieu , mon ami , n'oubliez pas que vous emportez le cœur ôf le repos de Julie.

» g~ .. »j ^ag= „.—

LETTRE XVI

Réponse.

J E relis votre terrible lettre , & je friffonne à chaque ligne. J'obéirai , pourtant, je l'ai promis , je le dois ; j'obéirai. Mais vous ne favez pas, non barbare , vous ne

76 - La Nouvelle* faurez jamais ce qu'un tel facrifice coûte à mon cœur. Ah !. vous n'aviez pas befoin de l'épreuve du bofquet pour me le rendre fenfible ! C'ell: un raffinement de cruauté perdu pour votre ame impitoyable', & je puis au moins vous déCer de me rendre plus malheureux.

Vous recevrez votre boëte dans le même état où vous l'avez envoyée. C'efl:

trop d'ajouter l'opprobre à la cruauté ; fi je vous ai laiflee maîtreffe de mon fort , je ne vous ai point laiflee l'arbitre de mon

honneur. C'est : un dépôt sacré , (l'unique , hélas ! qui me reste !)
dont jusqu'à la fin de ma vie nul ne fera chargé que moi seul.

LETTRE XVII

Répliqué.

Otre lettre me fait pitié ; c'est : la seule chose sans esprit que
vous ayez jamais écrite.

J'offense donc votre honneur, pour lequel je donnerois mille
fois ma vie ? J'offense

H- É t o i s e. I. Part. 77 donc ton honneur , ingrat ! qui m'as vu
prête à ' t'abandonner le mien ? Oii est-il donc , cet honneur que
j'offense ? Dis-le moi , coeur rampant , ame sans délicatesse ? Ah
! que tu es méprisable , fi tu n'as qu'un honneur que Julie ne
connoisse pas !

Quoi ! ceux qui veulent partager leur fort n'oseroient partager
leurs biens , & celui qui fait profession d'être à moi se tient outragé
de mes dons ! Et depuis quand est-il vil de recevoir de ce qu'on
aime ? Depuis quand ce que le tuteur donne déshonore -t- il le
cœur qui accepte ? Mais on méprise un homme qui reçoit d'un
autre : on méprise celui dont les besoins passent la fortune. Et qui
le méprise ? Des âmes abjectes qui mettent l'honneur dans la ri-
chesse , & pesent les " vertus au poids de l'or. Est-ce dans ces
basses maximes qu'un homme de bien met son honneur ; & le
préjugé même de la raison n'est-il pas en faveur du plus patible ?

• . Sans doute , il est des dons vils qu'un honnête homme ne peut accepter-; mais apprenez qu'ils ne déshonorent pas moins la main qui les offre, & qu'un don hon-

78 La Nouvelle nête à faire est toujours honnête à re-»

cevoir ; or , furement mon cœur ne me reproche pas celui-ci , il s'en glorifie (3). Je ne fâche rien de plus méprisable qu'un homme dont on acheté le cœur & les foin , fi ce n'est la femme qui les paye ; mais entre deux cœurs unis la communauté des biens est une justice & un devoir , & fi je me trouve encore en arrière de ce qui me reste de plus qu'à vous , j'accepte sans scrupule ce que je réserve , & je vous dois ce que je ne vous ai pas donné. Ah ! fi les dons de l'amour font à charge , quel cœur jamais peut être reconnoissant ?

Supposeriez-vous que je refuse à mes besoins ce que je destine à pourvoir aux vôtres ? je vais vous donner du contraire une preuve sans réplique. C'est que la bourse que je vous renvoyé contient le double de ce qu'elle contenoit la première fois , & qu'il ne tiendrait qu'à moi de la doubler encore. Mon Pere me donne

(3) Elle a raison. Sur le motif secret de ce voyage , ou Toit que jamais argent ne fut plus honnêtement employé» C'est grand dommage que cet emploi s'ait pas fait un meilleur profit.

Héloïse. I. Part.' 78 pour mon entretien une pension , modique à la vérité , mais à laquelle je n'ai jamais besoin de toucher , tant ma mere est attentive à pourvoir à tout , sans compter que ma broderie & ma dentelle fufent fissent pour m'entretenir de l'une & de l'autre. Il est vrai que je n'étois pas toujours aussi riche ; les fouds d'une passion fatale m'ont fait depuis long-temps négliger certains foin auxquels j'employois mon superflu ; c'est une raison

de plus d'en difpofer comme je fais ; il faut vous humilier pour le mal dont vous êtes caufe , & que l'amour expie les fautes qu'il fait commettre.

■ Venons à l'effentiel. Vous dites que l'honneur vous défend d'accepter mes dons. Si cela eft , je n'ai plus rien à dire , & je conviens avec vous qu'il ne vous eft pas permis d'aliéner un pareil foin. Si donc vous pouvez me prouver cela , faites-le clairement , incontestablement , &c fans vaine fubtilité ; car vous favez que je hais les fophifmes. Alors vous pouvez me rendre la'bourfe, je la reprens fans me plaindre , & il n'en fera plus parlé.

Mais comme je n'aime ni les gens poin-

\$o ■ L A K O* ü V E t L £ tilleux ni le faux point - d'honneur ; fñ * vous me renvoyez encore une fois la boete fans juftificatiou , ou que votre juftification foit mauvaife , il faudra ne nous plus voir. Adieu ; penfez-y.

LETTRE XVIII

A J U J L I E. I

J'A I reçu vos dons , je fuis parti fans vous voir , me voici bien loin de vous.

Etes-vous contente de vos tyrannies , & vous ai-je affez obéi ?

Je ne puis vous parler de mon voyage ; à peine fais-je comment il s'eft fait. J'ai mis trois jours à faire vingt lieues ; chaque pas qui m'éloignoit de vous féparoit mon corps de mon ame , & me donnoit %

lin fentiment anticipé de la mort. Je voulois vous décrire ce que je verrois. Vain projet î Je n'ai rien vu que vous , & ne puis vous peindre que Julie. Les puiffantes émotions que je viens d'éprouver coup fur coup m'ont jetté dans des diftra&ions continues ; je me fentois toujours

H e L o t s e. î. Part. 8 t jours où je n'étois point ; à peine avois-je aflez de préférence d'efprit pour fuivre 8c demander mon chemin , & je fuis arrivé à Sion fans être parti de Vevai.

C'eft ainfi que j'ai trouvé le fecret d'éluder votre rigueur & de vous voir fans vous dcfober. Oui , cruelle , quoi que vous 'ayez fu faire, vous n'avez pu me féparer de vous tout entier. Je n'ai traîné dans mon exil que la moindre partie de jnoi-même : tout ce qu'il y a de vivant en moi demeure auprès de vous fans ceffe. Il erre impunément fur vos yeux, fur vos lèvres , fur votre fein , fur tous vos charmes ; il pénétré paf-tout comme une vapeur fubtile , & je fuis plus heureux en dépit de vous , que je ne fus jamais de votre gré.

J'ai ici quelques perfonnes à voir , quelques affaires à traiter ; voilà ce qui me défoie. Je ne fuis point à plaindre dans la folitude , où je puis m'occuper de vous & me tranfporter aux lieux où vous êtes. La vie aôive qui me rappelle à moi tout entier m'eft feule infupportable. Je vais faire mal & vite , pour être promptement libre , & pouvoir m'égarer à mon

Nouy. Héloïfe. Tom. I, F.

Sx La Nouvelle

aife dans les lieux fauvages qui forment à mes yeux les charmes de ce pays. Il faut tout fuir & vivre feul au monde ,

quand on n'y peut vivre avec vous.

LETTRE XI²C

A Julie.

I e n ne m'arrête plus ici que vos ordres ; cinq jours que j'y ai paffé ont fuffi & au-delà pour mes affaires ; fi toutefois on peut appeller des affaires celles oii le cœur n'a point de part. Enfin vous n'avez plus de prétexte , & ne pouvez me retenir loin de vous qu'afin de me tourmenter.

Je commence à être fort inquiet du fort de ma première lettre ; elle fut écrite & mife à la poſte en arrivant ; l'adreſſe en eſt fidèlement copiée fur celle que vous m'envoyâtes ; je vous ai envoyé la mienne avec le même foin , & fi vous aviez fait exaûement réponſe , elle auroit déjà dû me parvenir. Cette réponſe pourtant ne vient point , & il n'y a nulle cauſe poſſi-

H É l o i s e. I. Part. 83 "ble & funeſte de Ton retard que mon eſprit troublé ne ſe figure. O ma Julie ! que d'imprévues catastrophes peuvent en huit jours rompre à jamais les plus doux liens du monde ! Je frémis de fonger qu'il n'y a pour moi qu'un feul moyen d'être heuſeux , & des millions d'être miſérable (1). Julie ! m'auriez-vous oublié ?

Ah ! c'eſt la plus affreufe de mes craintes ! Je puis préparer ma confiance aux autres malheurs , mais toutes les forces de mon ame défailent au feul ſoupçon de celui-là.

Je vois le peu de fondement de mes allarmes & ne faurois les calmer. Le fentiment de mes maux s'aigrit fans celle loin de vous , & comme fi je n'en avois pas aflez pour m'abattre , je m'en forge encore d'incertains pour irriter tous les autres. D'abord mes inquiétudes étoient moins vives. Le trouble d'un départ fubit , l'agitation du voyage , donnoient le

(1) On me dira que c'eft le devoir d'un Ediceur de corriger les fautes de langue. Oui bien pour les Editeurs qui font cas de cette correélion ; oui bien pour les livres dont on peut corriger le ftyle fans le refondre & le gâter; oui bien quand on eft aifez fur de fa plume pour ne pat fubftituer fes propres fautes à celles de l'Auteur. Et avec tout cela : qu'aura- 1 -on gagné à faire parler un Suille comme un Académicien?

?4 La Nouvelle

change à mes ennuis ; ils fe raniment dan»

la tranquille folitude. Hélas ! je combattois ; un fer mortel a percé mon fein ,

& la douleur ne s' eft fait fentir que longtems après la bleffure.

Cent fois , en lifant des Romans , j'ai ri des froides plairftes des Amans fur l'abfence. Ah ! je ne favois pas alors à quel (

point la vôtre un jour me feroit infupportable ! Je fens aujourd'hui combien une ame paifible eft peu propre à juger des pallions , combien il eft infenfé de rire des fentimens qu'on n'a point éprouvés. Vous le dirai-je pourtant ; je ne fais quelle idée confolante & douce tempere en moi l'amertume de votre éloignement, en fongeant qu'il s'eft fait par votre ordre. Les maux qui

me viennent de vous me font moins cruels que s'ils m'étoient envoyés par la fortune ; s'ils fervent à v

vous contenter, je ne voudrois pas ne les point fentir ; ils font les garants de leur dédommagement , & je connois trop bien votre ame pour vous croire barbare à pure perte.

Si vous voulez m'éprouver je n'en murmure plus , il est juste que vous fa -

Héloïse. I. Part.

chiez fi je suis confiant , patient , docile > digne en un mot , des biens que vous me réservez. Dieux ! Si c'étoit-hà votre idée , je me plaindrois de trop peu souffrir. Ah !

non , pour nourrir dans mon cœur une si douce attente , inventez , s'il se peut , des maux mieux proportionnés à leur prix.

* g- ■ ■ ■ — — ^Çj l P 1 — »+

LETTRE XX

J E reçois à la fois vos deux lettres , & je vois , par l'inquiétude que vous marquez dans la fécondé sur le sort de l'autre , que quand l'imagination prend les devans , la raison ne se hâte pas comme elle , & fouvent la laisse aller seule. Penfates-vous en arrivant à Sion qu'un Courier tout prêt n'attendoit pour partir que votre lettre , que cette lettre me feroit remise en arrivant ici , & que les occasions ne favoriseroient pas moins ma réponse ? Il n'en va pas ainsi , mon bel ami.

Vos deux lettres me sont parvenues à la fois , parce que le Courier , qui ne passe

86 La Nouvelle qu'une fois la semaine (z) , n'est parti qu'avec la fécondé. Il faut un certain temps pour distribuer les lettres ; il en faut à mon commissionnaire pour me rendre la mienne en secret , & le Courrier ne retourne pas d'ici le lendemain du jour qu'il est arrivé. Ainsi , tout bien calculé , il nous faut huit jours , quand celui du Courrier est bien choisi , pour recevoir réponse l'un de l'autre ; ce que je vous explique, afin de calmer une fois pour toutes votre impatiente vivacité.

Tandis que vous déclamez contre la fortune & ma négligence , vous voyez que je m'informe adroitement de tout ce qui peut affluer notre correspondance , & prévenir vos perplexités. Je vous laisse à décider de quel côté sont les plus tendres soins.

Ne parlons plus de peines , mon bon ami; Ah ! refpéciez & partagez plutôt le plaisir que j'éprouve , après huit mois d'absence , de revoir le meilleur des Peres ! Il arriva jeudi au soir ; & je n'ai songé qu'à lui (3) depuis cet heureux

(a) Il passe à préfet» deux fois.

(3) L'article qui précède prouve qu'elle ment

H é l o i s £. I. Part. 87 moment. O toi ! que j'aime le mieux au monde , après les auteurs de mes jours , pourquoi tes lettres , tes querelles , viennent-elles contrister mon ame , & troubler les premiers plaisirs d'une famille réunie ? Tu voudrais que mon cœur s'occupât de toi sans cesse.; mais dis-moi , le tien pourroit-il aimer une fille dénaturée à qui les feux de l'amour feroient oublier les droits du sang , & que les plaintes d'un amant rendroient insensible aux caresses d'un pere ? Non , mon digne ami , n'empoisonne point par d'injustes reproches l'innocente joie que m'inspire un si doux sentiment. Toi dont l'ame est si tendre & si

fenfible , ne conçois-tu point quel charme c'est : de sentir dans ces purs & sacrés embrassemens le fein d'un pere palpiter d'aide contre celui de sa fille. Ah ! crois-tu qu'alors le cœur puiffent un moment se partager , & rien dérober à la nature }

Sol cke fon figlia io mi rammento adesso.

Ne pensez pas pourtant que je vous oublie. Oubliez-1- on jamais ce qu'on a une fois aimé ? Non , les impressions plus

88 La Nouvelle vives , qu'on fuit quelques instans , n'effacent pas pour cela les autres. Ce n'est point sans chagrin que je vous ai vu partir , ce n'est point sans plaisir que je

vous verrois de retour. Mais Prenez

patience ainsi que moi puisqu'il le faut , sans en demander davantage. Soyez sûr que je vous rappellerai le plutôt qu'il sera possible ; & pensez que souvent tel qui se plaint bien haut de l'absence, n'est pas celui qui en souffre le plus.

, LETTRE XXL

A Julie.

U e j'ai souffert en la recevant , cette lettre souhaitée avec tant d'ardeur ! J'attendois le Courier à la poste. A peine le paquet étoit-il ouvert que je me nomme , je me rends importun ; on me dit qu'il y a une lettre , je treffaille ; je la demande agité d'une mortelle impatience :

je la reçois enfin. Julie , j'apperçois les traits de ta main adorée ! La mienne tremble en s'avancant pour recevoir ce pré*.

Héloïse. 1 . Part. 89 cieux dépôt. Je voudrons baifer mille fois ces facrés carafteres. O circonſpection d'un amour craintif! Je n'oſe porter la lettre à ma bouche , ni l'ouvrir devant tant de témoins. Je me dérobe à la hâte. Mes genoux trembloient ſous moi ; mon émotion croiſante me laifſe à peine appercevoir mon chemin ; j'ouvre la lettre au premier détour ; je la parcours , je la devore ; & à peine ſuis -je à ces lignes où tu peins fi bien les plaifirs de ton cœur en embrailant ce reſpectable pere , que je fonde en larmes ; on me regarde , j'entre dans une allée pour échapper aux ſpectateurs ; là je partage ton attendriffement»

j'embraille avec tranſport cet heureux pere que je connois à peine , & la voix de la nature me rappelant au mien , je donne de nouveaux pleurs à ma mémoire honorée.

Et que vouliez - vous apprendre , incomparable fille , dans mon vain & trille favior ? Ah ! c'eſt de vous qu'il faut apprendre tout ce qui peut entrer de bon , d'honnête dans une ame humaine , & ſur -tout ce divin accord de la vertu, de l'amour & de la nature qui ne ſe trouva jamais qu'en vous ! Non , il n'y a

§© La Nouvelle

point d'affection fautive qui n'ait ſa place dans votre cœur, qui ne ſ'y diſtingue par la ſenſibilité qui vous eſt propre ; & , pour favior moi-même régler le mien , comme j'ai fournis toutes mes affections à vos volontés , je vois bien qu'il faut ſoumettre encore tous mes ſentimens aux vôtres.

Quelle différence pourtant de votre état au mien , daignez le remarquer ! Je ne parle point du rang & de la fortune , l'honneur & l'amour doivent en cela ſuppléer à tout. Mais vous êtes environnée de gens que vous chériffez & qui vous adorent ; les foins

d'une tendre mere , d'un pere dont vous êtes l'unique espoir ; l'amitié d'une coufine qui semble ne respirer que par vous ; toute une famille dont vous faites l'ornement ; une ville entière fiere de vous avoir vu naître , tout occupe & partage votre sensibilité , & ce qu'il en reste à l'amour n'est que la moindre partie de ce que lui ravissent les droits du sang & de l'amitié. Mais moi , Julie , hélas ! errant , sans famille , & presque sans patrie , je n'ai que vous sur la terre , & l'amour seul me tient lieu de

H É l o i s e. I. Part.' 91 tout. Ne soyez donc pas surpris si , bien que votre ame soit la plus sensible , la mienne fait le mieux aimer , & si , vous cédant en tant de choses , j'emporte au moins le prix de l'amour.

Ne craignez pourtant pas que je vous importune encore de mes indiscrètes plaintes. Non , je respecterai vos plaisirs , & pour eux-mêmes qui sont si purs , & pour vous qui les ressentez. Je m'en formerai dans l'esprit le touchant spectacle , je les partagerai de loin , & ne pouvant être heureux de ma propre félicité , je le ferai de la vôtre. Quelles que soient les raisons qui me tiennent éloigné de vous , je les respecte ; & que me feroit de les connaître , si quand je devrais les désapprouver , il n'en faudroit pas moins obéir à la volonté qu'elles vous inspirent ?

M'en coûtera -t- il plus de garder le silence qu'il ne m'en coûta de vous quitter ?

Souvenez - vous toujours , 6 Julie ! que votre ame a deux corps à gouverner , & que celui qu'elle anime par son choix lui fera toujours le plus fidèle.

nodo piu forte :

Fabricato da noi , non dalla forte .

cz La Nouvelle Je me tais donc , & , jufqu'à ce qu'il vous plaife de terminer mon exil , je vais tâcher d'en tempérer l'ennui en parcourant les montagnes du Valais » tandis qu'elles font encore praticables. Je m'apperçois que ce pays ignoré mérite les regards des hommes , & qu'il ne lui manque pour être admiré que des fpe&ateurs qui le fâchent voir. Je tâcherai d'en tirer quelques obfervations dignes de vous plaire. Pour amufer une jolie femme , il faudroit peindre un peuple aimable & galant. Mais toi , ma Julie , ah ! je le fais bien , le tableau d'un peuple heureux & fimple eft celui qu'il faut à ton cœur.

LETTRE XXII

de Julie.

F , Nfin le premier pas eft franchi, & il a été queftion de vous. Malgré le mépris que vous témoignez pour ma doctrine , mon pere en a été furpris : il n'a pas moins admiré mes progrès dans la

Héloïse. I.Part. 93 mufique & dans le deflein (4), & au grand étonnement de ma mere , prévenue par vos calomnies (5) , au blafon près qui lui a paru négligé : il a été fort content de tous mes talens. Mais ces talens ne s'acquierent pas fans maître ; il a fâlu nommer le mien , & je l'ai fait avec une énumération pompeufe de toutes les fciences qu'il vouloit bien m'enfeigner * hors une. Il s'eft rappelé de vous avoir vu plufieurs fois à fon précé-

dent voyage , & il n'a pas paru qu'il eût confervé de vous une impreffion défavantageufe.

Enfuite il s'est informé de votre fortune ; on lui a dit qu'elle étoit médiocre ; de votre naiffance ; on lui a dit qu'elle étoit honnête. Ce mot honnête eft fort équivoque à l'oreille d'un gentilhomme , & a excité des foupçons que l'éclairciffement a confirmés. Dès qu'il a fu que vous n'étiez pas noble , il a demandé ce qu'on vous donnoit par mois. Ma mere pre-

(4) Voilà, ce me femble , un Sage de vingt ans qui fait prodigieufement de chofes ! Il eft vrai que Julie le félicite à trente de n'être plus fi favant. .

(5) Cela fe rapporte à une lettre à la mere, écrite fur Un ton équivoque , & qui a été fupprimée.

94 La Nouvelle nant la parole a dit qu'un pareil arrangement n'étoit pas même propofable , & qu'au contraire , vous aviez rejette constamment tous les moindres préfens qu'elle avoit tâché de vous faire en chofes qui ne fe reflifent pas ; mais cet air de fierté n'a fait qu'exciter la Tienne , & le moyen de Supporter l'idée d'être redevable à un roturier ? Il a donc été décidé qu'on vous offriroit un payement , au défaut duquel , malgré tout votre mérite , dont on convient , vous feriez remercié de vos foins.

Voilà , mon ami , le réfumé d'une converfation , qui a été tenue fur le compte de mon très-honoré maître , & durant laquelle fon humble écoliere n'étoit pas fort tranquille. J'ai cru ne pouvoir trop me hâter de vous en donner avis , afin de vous laiffer le tems d'y réfléchir.

Auflitôt que vous aurez pris votre résolution , ne manquez pas de m'en' instruire ; car cet article est de votre compétence 9 & mes droits ne vont pas jusques-là.

.T'apprends avec peine vos courses dans les montagnes ; non que vous n'y trouviez , à mon avis , une agréable diversion , & que le détail de ce que vous au-

Héloïse. I.Part.' 95 rez vu ne me soit fort agréable à moi** même : mais je crains pour vous des fatigues que vous n'êtes gueres en état de supporter. D'ailleurs , la saison est fort avancée ; d'un jour à l'autre tout peut se couvrir de neige , & je prévois que vous aurez encore plus à souffrir du froid que de la fatigue. Si vous tombiez malade dans le pays où vous êtes je ne m'en consolerois jamais. Revenez donc , mon bon ami , dans mon voisinage. Il n'est pas tems encore de rentrer à Vevai , mais je veux que vous habitiez un séjour moins rude , & que nous soyons plus à portée d'avoir aisément des nouvelles l'un de l'autre. Je vous laisse le maître du choix de votre Ration. Tâchez seulement qu'on ne fâche point ici où vous êtes , & soyez discret sans être mystérieux. Je ne vous dis rien sur ce chapitre ; je me fie à l'intérêt que vous avez d'être prudent , & plus encore à celui que j'ai que vous le soyez.

Adieu , mon ami ; je ne puis m'entretenir plus long - tems avec vous. Vous savez de quelles précautions j'ai besoin pour vous écrire. Ce n'est pas tout : morç

La Noüveiiê

pere a amené un etranger respectable ;

Ton ancien ami , & qui lui a fauve autrefois la vie à la guerre. Jugez fi nous nous fommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain , & nous nous hâtons de lui procurer pour le jour qui nous refte , tous les amufemens qui peuvent marquer notre zele à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.

LETTRE XXIII

A Julie.

A Peine, ai-je employé huit jours à parcourir un pays qui demanderoit des années d'obfervation : mais outre que la neige me chaffe , j'ai voulu revenir audevant du Courier qui m'apporte , j'efpere une de vos lettres. En attendant qu'elle arrive : je commence par vous * écrire celle-ci , après laquelle j'en écrirai » s'il eft néceffaire , une fécondé pour répondre à la vôtre.

Je ne vous ferai point ici un détail de mon voyage & de mes remarques ; j'en

ai

H É l o i s e. I. Part. 57 ai fait une relation que je compte vous porter. Il faut référer notre correffondance pour les chofes qui nous touchent de plus près l'un & l'autre. Je me contenterai de vous parler de la fituation de mon ame : il efl jufle de vous rendre compte de l'ufage qu'on fait de votre bien.

J'ctois parti , trille de mes peines , & confolé de votre joie ; ce qui me tenoit dans un certain état de langueur , qui n'efl pas fans charme pour un cœur fenfible. Je graviffois lentement ôc à pied

des fentiers afiez rudes , conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide , & dans lequel , durant toute la route , j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire.

Je voulois rêver , & j'en étois toujours détourné par quelque fpeélacle inattendu.

Tantôt d'immenfes rochers pendoient en ruines au-deflus de ma tête. Tantôt de hautes & bruyantes cafcales m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt lin torrent éternel ouvroit à mes côtés un abyme dont les yeux n'ofioient fonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obfcurité d'un bois touffu. Quelquefois en fortant d'un gouffre une agréa- Nouv. Hélolji. Tom. I. G

La Nouvelle

ble prairie réjouiffoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature fauvage & de la nature cultivée , monroit par-tout la main des hommes , où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré :

à côté d'une caverne on trouvoit des maifons ; on voyoit des pampres fecs où l'on n'eut cherché que des ronces ; des vignes dans des terres éboulées , d'excellens fruits fur des rochers, & des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas feulement le travail des hommes qui rendoit ces pays étranges fr bizarrement contraires ; la nature fembloit encore prendre plaifir à s'y mettre en oppofition avec elle-même , tant on la trouvoit différente en un même lieu fous divers afpeéts. Au levant les fleurs du printems , au midi les fruits de l'automne , au nord les glaces de l'hiver : elle réuniffoit toutes les faifons dans le même infant, tous les climats dans le même lieu , des ter-

reins contraires fur le même fol , & formoit l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines & de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illufions de l'optique , les pointes des monts dif-

H é l o i s è . !. Part. 99 fèrement éclairées , le clair - obfcure du foleil & des ombres , & tous les accidens de lumière qui en réfultoient le matin & le foir ; vous aurez quelque idée des fcènes continuelles qui ne cefferent d'attirer mon admiration , & qui fembloient m'être offertes en un vrai théâtre ; car la perfpéctive des monts étant verticale frappe les yeux tout à la fois & bien plus puiffamment que celle des plaines qui ne fe voit qu'obliquement , en fuyant , & dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée , aux agrémens de cette variété , le calme que je fentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont fur nos pallions les plus vives les êtres les plus infenfibles , & je méprifois la philofophie de ne pouvoir pas même autant fur l'ame qu'une fuite d'objets inanimés. Mais cet état paiffible ayant duré la nuit & augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre caufe qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai Ce jôur-là fur des montagnes les moins élevées , & parcourant enfuite leurs inégalités , fur celles des plus hautes qui étoient à ma portée ,

100 La Nouvelle après m'être promené dans les nuages , j'atteignois un féjour plus ferein , d'où l'on voit dans la faifon le tonnerre & l'orage fe former au-deffous de foi ; image trop vaine de l'ame du fage , dont l'exerçiple n'exifla jamais , ou n'exifte qu'aux mêmes lieux d'où l'on en a tiré l'emblème.

Ce fut là que je démêlai fenfiblement dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable caufe du changement de mon humeur, & du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis fi longtems. En effet , c'est une imprelTion générale qu'éprouvent tous les hommes , quoiqu'ils ne l'obfervent pas tous , que fur les hautes montagnes où l'air elt pur & fubtil , on fe fent plus de facilité dans la refpiration, plus de légèreté dans le corps, plus de féréntité dans l'efprit , les plaifirs y vfont moins ardens, les pallions plus mo- - dérées. Les méditations y prennent je ne fais quel caraclere grand & fublime , proportionné aux objets qui nous frappent, je ne fais quelle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre Bc de fenfuel. Il femble qu'en s'élevant au - defius du féjour des hommes on y laiffe tous les fentimens bas

H é l o i s e. I. Part. rot & terreftres , & qu'à mefure qu'on approche des régions éthérées , l'ame contracte quelque chofe de leur inaltérable pureté.

On y eft grave fans mélancolie , paihble l'ans indolence , content d'être & de penfer : tous les defirs trop vifs s'émouflent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux , ils ne laiffent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce , & c'est ainfi qu'un heureux climat fait fervir à la félicité de l'homme les paillons qui font ailleurs fon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente , aucune maladie de vapeurs put tenir contre un pareil féjour prolongé , & je fuis furpris que des bains de l'air falutaire & bienfaifant des montagnes ne foient pas un des grands remedes de la médecine & de la morale.

non pala^gj , non teatro o loggia ,

Ma' n lor vece un abete , un faggio , un plno Trà l'erba verde tl
bd monte vicino Levan di terra al Ciel ncjlr intelletto. (i)

(I) Au lieu des palais, des pavillons, des théâtres ; les chênes ,
les noirs fapins , les hêtres s'élancent de l'herbe verte au Commet
des monts , & ftmbtent élever au Ciel avec leurs têtes , les yeuK &
l'elprit des mortels.

loi La Nouvelle

Supposez les impreffions réunies de ce que je viens de vous dé-
crire , & vous au*»

j-ez quelque idée de la fituation délicieufe où je me trouvois.
Imaginez la variété , la grandeur , la beauté de mille étonnans
fpeftacles ; le plaiiir de ne voir autour de foi que des objets tout
nouveaux, des oi-* féaux étrangers , des plantes bizarres & incon-
nues , d'obferver en quelque forte une autre nature , & de fe trou-
ver dans lin nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange
inexprimable dont le charme augmente encore par la fubtilité de
l'air qui rend les couleurs plus vives , les traits plus marqués ,
rapproche tous les points de vue ; les diftances paroiffant
moindres que dans les plaines , où l'épaif* feur de l'air couvre la
terre d'un voile , l'horifon préfente aux yeux plus d'objets qu'il
femble n'en pouvoir contenir : enfin , ce fpettacle a je ne fais quoi
de magique , de furnaturel qui ravit l'efprit & les fens; on oublie
tout , on s'oublie foi-même , on pe fait plus où l'on eft,

J'aurois paffé tout le tems de mon voyage dans le feul enchan-
tement du payfage j fi je n'en euffe éprouvé un plus doux

K è l o i s e . i . Part: ioj

Encore dans le commerce des habitans.

Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs , de leur (implicite , de leur égalité d'ame, 6c de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre & qu'on ne peut gueres imaginer, c'est leur humanité défintéressée, & leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante , moi qui n'étais connu de personne & qui ne marchais qu'à l'aide d'un conducteur. Quand j'arrivais le soir dans un hameau , chacun venait avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étais embarrassé du choix, & celui qui obtenait la préférence en paraissait si content que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité.

Mais je fus bien étonné quand , après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret , il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition, & il en a par-tout été de même.

Ainsi c'était le pur amour de l'hospitalité,

104 La Nouvelle communément assez tiède , qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain.

Leur défintéressement fut si complet , que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un patagon (i). En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs foin, & où Ton ne trouve aucun mendiant ? Cependant l'argent est fort rare dans le haut-Valais , mais c'est pour cela que les habitants font à leur aise : car les denrées y sont abondantes sans aucun débouché au-dehors , sans consommation de luxe au-dedans, & sans que le

cultivateur montagnard , dont les travaux font les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent , ils feront infailliblement plus pauvres. Ils ont la fageffe de le fentir , & il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'eft pas permis d'exploiter. '

J'étois d'abord fort furpris de l'opposition de ces deux ufages avec ceux du bas- Valais , où , fur la route d'Italie , on ran-

(I ; Ecu du pays.

H É l o i s e. I. Part. iof çonne affez durement les paffagers ; & j'avois peine à concilier dans un meme peuple des manières fi différentes. Un Valaifan m'en expliqua la ralfon. Dans la vallée , me dit-il , les étrangers qui paffent font des marchands , & d'autres gens uniquement occupés de leur négoce & de leur gain. Il eft juffe qu'ils nous laiffent une partie de leur profit , & nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici , où nulle affaire n'appelle les étrangers , nous fortunes fur s que leur voyage eft défintéreffé ; l'accueil qu'on leur fait l'eft aufli. Ce font des hôtes qui nous viennent voir parce qu'ils nous aiment , & nous les recevons avec amitié.

Au refte , ajouta-t-il en fouriant , cette hofpitalité n'eff pas coûteufe , & peu de gens s'avifent d'en profiter. Ah ! je le crois , lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre , non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux & dignes de l'être , j'aime à croire qu'il faut vous reffembler en quelque chofe pour fe plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroiffoit le plus agréable dans leur accueil , c'étoit de n'y pas trou-

ver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été , & il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers , comme pour les avertir de la présence d'un maître , dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien , ils supposoient que je voulois vivre à leur manière ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne , lâns éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent , après avoir sçu que j'étois Suisse , fut de me dire que nous étions frères , & que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi.

Puis ils ne s'embarrafferent plus de ce que je faisois , n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres , ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison font les égaux de leurs pères , les domestiques s'affeyent à table avec leurs maîtres } la même liberté ré-

H i l o t s i. T. Part; 107

gne dans les maisons & dans la république , & la famille est l'image de l'Etat.

La seule chose sur laquelle je ne jouis pas de la liberté étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois , il y falloit rester une partie de la journée , & boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme , & un Suisse , n'aimât pas à boire ? En effet , j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose , & que je ne hais point à m'en égayer , pourvu qu'on ne m'y force pas.

J'ai toujours remarqué que les gens faux font fobres , & la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes & des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babil affeélueux & ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse ; mais il faut favoir s'arrêter & prévenir l'excès. Voilà ce qu'il ne m'étoit gueres possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaifans , des vins aussi violens que ceux du pays , & sur des tables où l'on ne vit jamais d'eux. Comment se refoudre à jouer si fottement le lège & à fâcher de si bonnes gens ? Je

ioS La Nouvelle m'envirois donc par reconnoissance , &C ne pouvant payer mon écot de ma bourse , je le payois de ma raifon.

Un autre usage qui ne me gênoit gueres moins , c'étoit de voir , même chez des Magistrats , la femme & les filles de la maison , debout derrière ma chaise , servir à table comme des domestiques.

La galanterie françoise se feroit d'autant plus tourmentée à réparer cette incongruité , qu'avec la figure des Valaifanes , des fervantes mêmes rendroient leurs services embarrassans. Vous pouvez m'en croire , elles font jolies puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir font difficiles en beauté.

Pour moi , qui respède encore plus les usages des pays où je vis que ceux de la galanterie , je recevois leur service en faïence , avec autant de gravité que Don Quichotte chez la Duchesse. J'opposois quelquefois en fourrant les grandes barbes & l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides , qu'un mot faisoit rougir , & ne rendoit que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme ampleur de leur gorge qui

Héloïse. I. Part. 109 n'a , dans sa blancheur éblouissante , qu'un des avantages du modèle que j'osois lui comparer ; modèle unique & voilé , dont les contours furtivement observés me peignent ceux de cette coupe célébrée à qui le plus beau sein du monde fervit de moule. «

Ne soyez pas surpris de me trouver si avant sur des mythes que vous cachez si bien : je le suis en dépit de vous ; un sens en peut quelquefois insinuer un autre : malgré la plus jalouse vigilance , il s'échappe à l'ajustement le mieux concerté quelques légers interstices , par lesquels la vue opère l'effet du toucher. L'œil avide & téméraire s'insinue impunément sous les fleurs d'un bouquet ; il erre sous la chenille & la gaze , & fait sentir à la main la réflection élastique qu'elle n'offeroit éprouver.

Parte appar dette mamme acerbe e crude ,

Pane altrui ne ricopre invida veija ;

Invida , ma s'agli occhi il varco chiude ,

L'amoroso penjier già non arrejla. (a)

(a) Sun acerbe & dure mamelle se laisse entrevoir j un vêtement jaloux en cache en vain la plus grande partie : l'amoureux , desir plus rerquant que l'œil , pénétré à travers tous les obstacles. 7 >: *.

y tio La Nouvel, lë

Je remarquai aussi un grand défaut dans l'habillement des Valaisans : c'est d'avoir des corps - de - robe si élevés par derrière qu'elles en paroissent boflues ; cela fait un effet singulier avec leurs petites coiffures noires & le reste de leur ajustement, qui ne

manque au furplus ni de simplicité ni d'élégance. Je vous porte un habit complet à la Valaifane , & j'espère qu'il vous ira bien ; il a été pris sur la plus jolie taille du pays.

Tandis que je parcourois avec extase ces lieux si peu connus & si dignes d'être admirés , que faisiez-vous cependant, ma Julie ? étiez-vous oubliée de votre ami ?

Julie oubliée ! Ne m'oublierois-je pas plutôt moi - même , & que pourrais-je Être un moment seul , moi qui ne suis plus rien que par vous ? Je n'ai jamais mieux remarqué avec quel infiniel je place en divers lieux notre existence commune selon l'état de mon âme. Quand je suis triste , elle se réfugie auprès de la vôtre , & cherche des consolations aux lieux où vous êtes ; c'est ce que j'éprouvois en vous quittant. Quand j'ai du plaisir , je n'en ferois jouir seul } & pour le partager

Héloïse. II. Part. tu

Être avec vous , je vous appelle alors où je suis. Voilà ce qui m'est arrivé durant toute cette course où la diversité des objets me rappellent sans cesse en moi-même , je vous conduisois par-tout avec moi. Je ne faisois pas un pas que nous ne le fissions ensemble. Je n'admirois pas une vue sans me hâter de vous la montrer. Tous les arbres que je rencontrais vous prêtoient leur ombre , tous les gazons vous servoient de siège. Tantôt , assis à vos côtés , je vous aidais à parcourir des yeux :

les objets ; tantôt , à vos genoux , j'en contemplois un plus digne des regards d'un homme sensible. Rencontrais-je un pas difficile : je vous le voyois franchir avec la légèreté d'un fan qui bondit après sa mère. Falloit-il traverser un torrent ? j'osois presser dans mes bras une si douce charge ; je passois le torrent lente-

ment , avec délices , & voyois à regret le chemin que j'allois atteindre. Tout me rappelloit à vous dans ce féjour paifible ; &C les touchans attraits de la nature , & l'inaltérable pureté de l'air , & les mœurs 1 fimp'es des habitans , & leur fageffe égi la & lare , ôc l'aimable pudeur du fixe , &

iii La Nouvelle fes innocentes grâces , & tout ce qui frappoit agréablement mes yeux & mon cœur leur peigr.oit celle qu'ils cherchent.

O ma Julie ! difois-je avec attendriffement , que ne puis-je couler mes jours avec toi dans ces lieux ignorés , heureux de notre bonheur & non du regard des hommes ! Que ne puis-je ici raff'embler toute mon ame en toi feule , & devenir à mon tour l'univers pour toi ! Charmes adorés , vous jouiriez alors des hommages qui vous font dûs 1 Délices de l'aimour , c'est alors que nos cœurs vous favoureroient fans celle 1 Une longue & douce ivrelfe nous laifferoit ignorer le coufs des ans : & quand enfin l'âge auroit calmé nos premiers feux , l'habitude de penfer & fentir enfemble feroit fuccéder à leurs tranfports une amitié oon moins tendre.

Tous les fentimens honnêtes , nourris dans la jeunefse avec ceux de l'amour , en rempliroient un jour le vuide immense ; nous . pratiquerions au fein de cet heureux peuple , & à fon exemple , tous les devoirs . de l'humanité : fans celle nous nous unirions pour bien faire , & nous ne mourrions point fans avoir vécu. .

La

H è l o t s e . f . Part. i i \$

La porte arrive , il faut finir ma lettre 9 &c courir recevoir la vôtre. Que le cœur me bat jufqu'à ce moment ! Hélas ! j'étois heureux dans mes chimères : mon bonheur fiiit avec elles ; que vais-je être en réalité ?

LETTRE XXIV

A Julie.

J E réponds fur le champ à l'article de votre lettre qui regarde le payement , & n'ai , Dieu merci , nul befoin d'y réfléchir. Voici , ma Julie , quel eft mon fentiment fur ce point.

Je diftingue dans ce qu'on appelle honneur , celui qui fe tire de l'opinion publique , & celui qui dérive de l'eftime de foi-même. Le premier confirte en vains préjugés plus mobiles qu'une onde agitée ; le fécond a fa bafe dans les vérités éternelles de la morale. L'honneur du mondé peut être avantageux à la fortune ; maî il ne pénètre point dans l'ame & n'influe en rien fur le vrai bonheur. L'honneur; Nouv, Héloïfe. Tome I, H

ii4 La Nouvelle

véritable , au contraire , -en forme l'effence , parce qu'on ne trouve qu'en lui ce fentiment permanent de fatifâction intérieure , qui feul , peut rendre heureux un être penfant. Appliquons , ma Julie , ces principes à votre queftion ; elle fera bientôt réfolve.

Que je m'érige en maître de philofophie , & prenne , comme ce fou de la Fable , de l'argent pour enfeigner la fageffe ; cet emploi paroitra bas aux yeux du monde , & j'avoue qu'il a quelque chofe

de ridicule en foi : cependant comme aucun homme ne peut tirer de lui-même une suffisance absolument de lui-même , & qu'on ne fauroit l'en tirer de plus près que par son travail , nous mettrons ce mépris au rang des plus dangereux préjugés ; nous n'aurons point la sottise de sacrifier la félicité à cette opinion inférée ; vous ne m'en estimerez pas moins , & je n'en ferai pas plus à plaindre, quand je vivrai des talens que j'ai cultivés.

Mais ici , ma Julie , nous avons d'autres considérations à faire. Laissons la multitude , & regardons en nous mêmes. Que ferai-je réellement à votre père , en rece-

H É L O I S E. I. Paut. 115
vant de lui le faire des leçons que je vous aurai données , & lui vendant une partie de mon temps , c'est-à-dire de ma personne ? Un mercenaire , un homme à ses gages , une espèce de valet , & il aura de ma part , pour garant de sa confiance , & pour sûreté de ce qui lui appartient, ma foi tacite , comme celle du dernier de ses gens.

Or quel bien plus précieux peut avoir un père que sa fille unique , n'est-ce même une autre que Julie ? Que fera donc celui qui lui vend ses services ? fera-t-il taire ses sentimens pour elle ? Ah ! tu fais si cela se peut ! ou bien , se livrant sans scrupule au penchant de son cœur , offenserait-il dans la partie la plus sensible celui à qui il doit fidélité ? Alors , je ne vois plus dans un tel maître qu'un perfide qui foule aux pieds les droits les plus sacrés (i) , un traître , un séducteur domestique que les loix condamnent très-justement à la mort. J'espère que celle à qui je parle

(1) Malheureux jeune homme ! qui ne voit pas qu'en se laissant payer en reconnaissance ce qu'il refuse de recevoir en argent

, il viole des droits plus sacrés encore. Au lieu d'instruire* il corrompt i au lieu de nourrir il empoisonne > iJP

il 6 La Nouvelle fait m'entendre ; ce n'est pas la mort que je crains , mais la honte d'en être digne * tk le mépris de moi-même.

Quand les lettres d'Héloïse & d'Abélard tombèrent entre vos mains , vous savez ce que je vous dis de cette lecture & de la conduite du Théologien. J'ai toujours plaint Héloïse ; elle avoit un cœur fait pour aimer : mais Abélard ne m'a jamais paru qu'un misérable digne de fort , & connaissant au peu l'amour que la vertu. Après l'avoir jugé faudra -t-il !

que je l'imite ? Malheur à quiconque prêche une morale qu'il ne veut pas pratiquer ! Celui qu'aveugle la passion jusqu'à ce point en est bientôt puni par elle , & perd le goût des sentimens auxquels il * sacrifié son honneur. L'amour est privé de son plus grand charme quand l'honnêteté l'abandonne ; pour en sentir tout le prix , il faut que le cœur s'y complaise , & qu'il nous élève en élevant l'objet ai-

re fait remercier par une mère abusée d'avoir perdu son en-;fant. On sent pourtant qu'il aime sincèrement la vertu . mais la passion l'égare ; & si la grande jeune fille ne l'excoite pas , avec ses beaux discours il ne ferait qu'un scélérat. Les deux amans font à plaindre i la mère seule est inexcusable. .

H i l o i s e. I. Part, i 17 4me. Otez l'idée de la perfection , vous ôtez l'enthousiasme ; ôtez l'estime , & l'amour n'est plus rien. Comment une femme pourroit-elle honorer un homme qui se déshonore ? Comment pourra-t-il adorer lui-même celle qui n'a pas craint de s'abandonner à un vil corrupteur ? Ainsi , bientôt ils

fe mépriferont mutuellement , l'amour ne fera plus pour eux qu'un honteux commerce , ils auront perdu l'honneur , & n'auront point trouvé la félicité.

Il n'en eft pas ainfi , ma Julie , entre -deux amans de même âge , tous deux «pris du même feu , qu'un mutuel attachement unit , qu'aucun lien particulier ne gêne , qui jouiffent tous deux de leur première liberté , & dont aucun droit ne profcrit l'engagement réciproque. Les loix les plus féveres ne peuvent leur imposer d'autre peine que le prix même de leux amour ; la feule punition de s'être aimés efl l'obligation de s'aimer à jamais; &: s'il eft quelques malheureux climats au monde oii l'homme barbare brife ces innocentes chaînes , il en eft puni , fans doute , par les crimes que cette contrainte engendre.

Voilà mes raifons , fage & vertueufe Julie , elles ne font qu'un froid commentaire de celles que vous m'expofâtes avec tant d'énergie & de vivacité dans une de vos lettres ; mais c'en eft affez pour vous montrer combien je m'en fuis pénétré.

Vous vous fouvenez que je n'infiftai point fur mon refus , & que malgré la répugnance que le préjugé m'a biffée , j'acceptai vos dons en iilence , ne trouvant point en effet , dans le véritable honneur , de foïde raifon pour les refufer. Mais ici le devoir , la raifon , l'amour même , tout parle d'un ton que je ne peux méconnoître. S'il faut choifir entre l'honneur & vous , mon cœur eft prêt à vous perdre. Il vous aime trop , ô Julie , pour vous conferver à ce prix.

LETTRE XXV

de Julie.

T j A rélation de votre voyage eft charmante , mon bon ami ; elle me feroit aimer celui qui l'a écrite , quand même

Héloïse. I. Part. 119 je ne le connoîtroy pas. J'ai pourtant à vous tancer fur un paflage dont vous vous doutez bien ; quoique je n'aye pu m'empêcher de rire de la rufe avec laquelle vous vous êtes mis à l'abri duTaffe , comme derrière un rempart. Eh ! comment ne fentiez-vous point qu'il y a bien de la différence entre écrire au public ou à fa maîtrefle ? L'amour , fi craintif, fx fcrupuleux , n'exige-t-il pas plus d'égards que la bienféance ? Pouviez-vous ignorer que ce ftyl n'eft pas de mon goiit , & cherchiez-vous à me déplaire ? Mais en voilà déjà trop , peut-être , fur un fujet qu'il ne falloir point relever. Je fuis , d'ailleurs , trop occupée de votre fécondé lettre , pour répondre en détail à la première. Ainfi , mon ami , laiffons le Valais pour une autre fois, & bornons-nous maintenant à nos affaires ; nous ferons affez occupés.

Je favois le parti que vous prendriez.

Nous nous connoiffons trop bien pour en être encore à ces éléments. Si jamais la vertu nous abandonne , ce en fera pas , «royez-moi > dans les occafions qui de-

'no La Nouvelle mandent du courage & des facrifices (2).

Le premier mouvement aux attaques vives eft de réfiſter ; & nous vaincrons , je l'efpere , tant que l'ennemi nous avertira de prendre les armes. C'eft au milieu du fommeil , c'eft dans le fein

d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises : mais c'est ; surtout , la continuité des maux qui rend leur poids insupportable , & l'âme résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la trifles prolongée. Voilà , mon ami , la dure espèce de combat que nous aurons désormais à soutenir : ce ne sont point des actions héroïques que le devoir nous demande , mais une résistance plus héroïque encore à des peines sans relâche.

Je l'avais trop prévu ; le temps du bonheur est passé comme un éclair ; celui des disgrâces commence , sans que rien m'aide à juger quand il finira. Tout m'alarme & me décourage ; une langue mortelle s'empare de mon âme ; sans sujet bien précis de pleurer , des pleurs involontaires

(2) On verra bientôt que la prédiction. ne faueroit plus mal quadrer avec l'événement.

Héloïse. I.Part. ht s'échappent de mes yeux ; je ne lis pas dans l'avenir des maux inévitables ; mais je cultivois l'espérance & la vois flétrir tous les jours. Que fert , hélas ! d'arroser le feuillage quand l'arbre est coupé par le pied ?

Je le sens , mon ami , le poids de l'absence m'accable. Je ne puis vivre sans toi , je le sens ; c'est ce qui m'effraye le plus. Je parcours cent fois le jour les lieux que nous habitions ensemble , & ne t'y trouve jamais. Je t'attends à ton heure ordinaire ; l'heure passe , & tu ne viens point. Tous les objets que j'aperçois me portent quelque idée de ta présence pour m'avertir que je t'ai perdu. Tu n'as point ce supplice affreux. Ton cœur seul peut te dire que je te manque. Ah ! fix tu avois quel pire tourment c'est ; de rester quand on se sépare , combien tu préférerois ton . état au mien. ?

Encore fl j'ofois gémir ! fi j'ofois parler de mes peines , je me fentirois foulager des maux dont je pourrois me plaindre. Mais , hors quelques foupirs exhalés en fecret dans le fein de ma confine , il faut étouffer tous les autres ; il faut con-

ni La Nouvelle tenir mes larmes ; il faut fourire quand je me meurs.

Stntirjî y oh Dei , morir ;

E non pour mai dir :

. Morir mi fento / (3)

Le pis eft que tous ces maux aggravent fans cefle mon plus grand mal , & que plus ton fouvenir me défoie , plus j'aime à me le rappeler. Dis -moi , mon ami , mon doux ami ! fens-tu combien un cœur languï (Tant eft tendre , & combien la trifteffe fait fermenter l'amour ?

Je voulois vous parler de mille chofes ; mais outre qu'il vaut mieux attendre de /avoir pofitivement o11 vous êtes , il ne m'eft pas poffible de continuer cette lettre dans l'état oîi je me trouve en l'écrivant.

Adieu , mon ami ; je quitte la plume , mais croyez que je ne vous quitte pas.

(3) O Dieux ! Se fentir mourir & n'oter dire : Je m» fins mourir ! '

McUjt.

Héloïse. I. Part. 113

LETTRE XXVI

A Julie.

Q ue mon état eft changé dans peu de jours ! Que d'amer-
tumes fe mêlent à la douceur de me rapprocher de vous ! Que de
triftes réflexions m'affliégent ! Que/de traverses mes craintes me
font prévoir !

O Julie ! que c'eft un fatal préfent du ciel qu'une ame fenfible !
Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine & douleur fur
la terre. Vil jouet de l'air & des faifons , le foleil ou les brouillards
, l'air couvert ou ferein régleront fa deftinée , ^

Diitized by Googl

H4 La Nouvelle & il fera content ou trifte, au gré des vents.
Viôime des préjugés , il trouvera dans d'abfurdes maximes un
obftacle invincible aux juftes vœux de fon cœur.

Les hommes le puniront d'avoir des fentimens droits de
chaque chofe , & d'en juger par ce qui eft véritable plutôt que par
ce qui eft de convention. Seul il fufliroit pour faire fa propre mi-
fere, en fe livrant indifcrettement aux attraits divins de l'honnête
& du beau , tandis que les pefantes chaînes de la néceffité l'at-
tachent à l'ignominie. Il cherchera la félicité fuprême fans fe fou-
venir qu'il eft homme : fon cœur & fa raifon feront inceffamment
en guerre , & des defirs fans bornes lui prépareront d'éternelles
privations.

Telle eft la fituation cruelle oh me plonge le fort qui m'accable
, & mes fentimens qui m'élèvent , & ton pere qui me méprife , &

toi qui fais le charme & le tourment de ma vie. Sans toi , beauté fatale !

je n'aurois jamais fenti ce contrafte insupportable de grandeur au fond de mon ame & de bafleffe dans ma fortune; j'aurois vécu tranquille & ferois mort çomr

Héloïse. I. Part. 125

tent , fans daigner remarquer quel rang j'avois occupé fur la terre. Mais t'avoir Vue & ne pouvoir te pofTéder , t'adorer & n'être qu'un homme , être aimé & ne pouvoir être heureux , habiter les mêmes lieux & ne pouvoir vivre enfemble , ô Julie à qui je ne puis renoncer ! O deftinée que je ne puis vaincre ! Quels combats affreux vous excitez en moi , fans pouvoir jamais furmonter mes defirs ni mon impuiffance !

Quel effet bizarre & inconcevable !

Depuis que je fuis rapproché de vous , je ne roule dans mon efprit que des penfées funefles. Peut - être le féjour oh je fuis contribue -t- il à cette mélancolie; il eft trille & horrible ; il en eft plus conforme A l'état de mon ame , & je n'en habiterois pas fi patiemment un plus agréable. Une file de rochers ftériles borde la côte , & environne mon habitation que l'hiver rend encore plus affreufe. Ah ! je le fens , ma Julie , s'il fàloit renoncer à vous , il n'y auroit plus pour moi d'autre féjour ni d'autre faifon.

Dans les violens tranfports qui m'agitent je ne faurois demeurer en place ; je

1 16 La Nouvelle cours , je monte avec ardeur , je m'élançe fur les rochers ; je parcours à grands pas tous les environs , & trouve par-tout dans les objets la même horreur qui régne au dedans de

moi. On n'apperçoit plus de verdure, l'herbe est jaune & flétrie, les arbres sont dépouillés , le fêchard (4) & la froide bise entaffent la neige & les glaces, & toute la nature est morte à mes yeux , comme l'espérance au fond de mon cœur.

Parmi les rochers de cette côte , j'ai trouvé dans un abri folitaire une petite esplanade d'où l'on découvre à plein la ville heureuse où vous habitez. Jugez avec quelle avidité mes yeux se portèrent vers ce l'éjour chéri. Le premier jour , je fis mille efforts pour y discerner votre demeure ; mais l'extrême éloignement les rendit vains , & je m'aperçus que mon imagination donnoit le change à mes yeux fatigués. Je courus chez le Curé emprunter un télescope avec lequel je vis ou crus voir votre maison , &c depuis ce tems je passe les jours entiers dans cet asyle à

Héloïse. LPart. 117 contempler ces murs fortunés qui renferment la source de ma vie. Malgré la faison je m'y rends dès le matin & n'en reviens qu'à la nuit. Des feuilles & quelques bois secs que j'allume fervent, avec mes courbes , à me garantir du froid excessif. J'ai pris tant de goût pour ce lieu sauvage que j'y porte même de l'encre & du papier , & j'y écris maintenant cette lettre sur un quartier que les glaces ont détaché du rocher voisin.

C'est là , ma Julie, que ton malheureux amant achevé de jouir des derniers plaisirs qu'il goûtera peut-être en ce monde. C'est delà qu'à travers les airs & les murs, il ose en secret pénétrer jusques dans ta chambre. Tes traits charmans le frappent encore; tes regards tendres raniment son cœur mourant ; il entend le son de ta douce voix ; il ose chercher encore en tes bras ce délire qu'il éprouva dans le 1er boquet. Vain fantôme d'une ame agitée

qui s'égare dans fes defirs ! Bientôt forcé de rentrer en moi-même , je te contemple au moins dans le détail de ton innocente vie : je fuis de loin les diverfes occupations de ta journée , & je me les repré-

n8 La Nouvellé fente dans les tems & les lieux où j'en fu\$ quelquefois l'heureux témoin. Toujours je te vois vaquer à des foin\$ qui te rendent plus eftimable , & mon cœur s'attendrit avec délices fur l'inépuifable bonté du tien. Maintenant , me dis-je au matin , elle fort d'un paifible fommeil , fon teint a la fraîcheur de la rofe , fon ame jouit d'une douce paix ; elle offre à celui dont elle tient l'être un jour qui ne fera point perdu pour la vertu. Elle paffe à préfent chez fa mere ; les tendres affeûions de fon cœur s'épanchent avec les auteurs de fes jours , elle' les foulage dans le détail des foin\$ de la maifon ; elle fait peut-être la paix d'un domeftique imprudent , elle lui fait peut - être une exhortation fecrette ; elle demande peut - être une grâce pour un autre. Dans un autre tems , elle s'occupe fans ennui des travaux de fon fexe, elle orne fon ame de connoiffances utiles, elle ajoute à fon goût exquis les agrémens des beaux arts , & ceux de la danfe à fa légèreté naturelle. Tantôt je vois une élégante & fimple parure orner des charmes qui n'en ont pas befoin ; ici je la vois confulter un Fa-deur vénérable fur

la

il î l o i s r.. I. Pâtit. îzy îa peine ignorée d'une famille indigente ; là , fecourir ou confoler la trifte veuve & l'orphelin délaiflé. Tantôt elle charme une honnête fociété par fes difcours fenfés & modeftes ; tantôt, en riant avec fes compagnes , elle ramene une jeuneffe folâtre au ton de la fageffe & des bonnes mœurs. Quelques momens, ah ! pardonne ! j'ofe te voir même t'occuper de moi, je

vois tes yeux attendris parcourir une de mes lettres , je lis dans leur douce langueur que c'est à ton amant fortuné que s'adresse les lignes que tu traces , je vois que c'est de lui que tu parles à ta couline avec une si tendre émotion. O Julie ! ô Julie ! & nous ne ferions pas unis ? & nos jours ne couleraient pas ensemble ? & nous pourrions être séparés pour toujours ? Non , que jamais cette affreuse idée ne se présente à mon esprit !

En un instant elle change tout mon attendrissement en fureur ; la rage me fait courir de caverne en caverne ; des gémissements & des cris m'échappent malgré moi ; je rugis comme une lionne irritée ; je suis capable de tout , hors de renoncer à toi , & il n'y a rien , non y ferois. Héroïde. Tome I, I

130 La Nouvelle

rien que je ne ferois pour te posséder et mourir.

J'en étois ici de ma lettre , & je n'attendois qu'une occasion dire pour vous l'envoyer , quand j'ai reçu de Sion la dernière que vous m'y avez écrite. Que la trêve qu'elle respire a charmé la mienne ! Que j'y ai vu un frappant exemple de ce que vous me défiez de l'accord de nos âmes dans des lieux éloignés ! Votre affliction , je l'avoue , est plus patiente ; la mienne est plus emportée ; mais il faut bien que le même sentiment prenne la teinture des caractères qui l'éprouvent , & il est bien naturel que les plus grandes pertes causent les plus grandes douleurs.

Que dis-je , des pertes ? Eh ! qui les pourroit supporter ? Non, connaissez-le enfin, ma Julie, un éternel arrêt du ciel nous destina l'un pour l'autre ; c'est la première loi qu'il faut écouter ; c'est le

premier foin de la vie de s'unir à qui doit nous la rendre douce. Je le vois , j'en gémis , tu t'égaras dans tes vains projets tu veux forcer des barrières infurmontabîes , & négliges les feuls moyens po-
fibles ; l'en- Ihouliafme de l'honnêteté t'ôte la rai-

Héloïse. î. Part; i 3 f fon, &£ ta vertu n'elt plus qu'un délire.*
Ah ! fi tu pouvois relier toujours jeune & brillante comme à préfent , je ne de*ⁱ manderois au ciel que de te favoir éternellement heureufe , te voir tous les anst de ma vie une fois , une feule fois , palier le relie de mes jours à contempler de loin ton afyle , à t'adorer parmi ces rochers. Mais hélas î vois la rapidité dë cet afre qui jamais n'artête ; il vole & lë tems fuit , l'occafion s'échappe , ta beauté , ta beauté même aura fon terme ; elle?

doit décliner & périr un jour comme urfë fleur qui tombe fans avoir été cueillie y de moi cependant , je gémis , je fouffre y ma jeuneffe s'ufe dans les larmes,- & fë flétrit dans la douleur. Penfe , penfe * Julie , que nous comptons déjà des an-* liées perdues pour le plaifir. Penfe qu'elles ne reviendront jamais ; qu'il en fera!de même de celles qui nous relient, fi nous!

les lailfons échapper encore. O amantë aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un tems oit nous ne ferons plus ; tu regardes un avenir éloigné , & tu ne vois pas que nous nous confumons fans celle , & que nos âmes , épuilee»

13i La Nouvelle d'amour & de peines , fe fondent & coif- Ient comme l'eau. Reviens , il en efl teins encore, reviens, ma Julie, de cette erreur fitnefle. Laiffe-là tes projets & fois heureufe. Viens, ô mon ame! dans les bras de ton ami , réunir les deux moitiés de notre être : viens à la face du ciel , guide de notre fuite & témoin

de nos fermens, jurer de vivre & mourir l'un à l'autre. Ce n'est pas toi, je le fais, qu'il faut jaffurer contre la crainte de l'indigence»

Soyons heureux & pauvres , ah ! quel trésor nous aurons acquis ! Mais ne faisons point cet affront à l'humanité , de croire qu'il ne reliera pas sur la terre entière un asyle à deux amans infortunés. J'ai des bras , je puis robufler y le pain gagné par mon travail te paroitra plus délicieux que les mets des festins. Un repas apprêté par l'amour peut-il jamais être infipide } Ah ! tendre & chère amante , dultions-nous n'être heureux qu'un seul jour , veux - tu quitter cette courte vie sans avoir goûté le bonheur }

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire , & Julie ! vous connoissez l'antique usage du rocher de Leucate , dernier refuge de tant

H é t o t s e . ! . Part. i 3 3 cPamans malheureux. Ce lieu -ci lui reffemble à bien des égards. La. roche est elcarpée , l'eau est profonde , & je puis au défespoir.

* «LJ — JMI'.. 1 — — — q " " » a*

LETTRE XXVII

de Claire.

Ma douleur me laisse à peine la force de vous écrire. Vos malheurs & les miens font au comble. L'aimable Julie est à l'extrémité & n'a peut-être pas deux jours à vivre. L'effort qu'elle fit pour vous éloigner d'elle commença d'altérer sa fanté.

La première conversation qu'elle eut sur votre compte avec son pere y porta de nouvelles attaques : d'autres chagrins plus récents

ont accru ses agitations , & votre dernière lettre a fait le reste. Elle en fut si vivement émue qu'après avoir passé une nuit dans d'affreux combats , elle tomba hier dans l'accès d'une fièvre ardente qui n'a fait qu'augmenter sans cesse , & lui a enfin donné le transport. Dans cet état elle vous nomme à chaque instant,

*34 La Nouvelle i B d parle de vous avec une véhémence qui montre combien elle en est occupée.

On éloigne son père autant qu'il est possible ; cela prouve assez que ma tante a conçu des soupçons : elle m'a même demandé avec inquiétude si vous n'étiez pas (de retour, & je vois que le danger de sa fille , effaçant pour le moment toute autre considération , elle ne ferait pas 'fâchée si vous voir ici.

Venez donc , sans différer. J'ai pris ce bateau exprès pour vous porter cette lettre ; il est à vos ordres , fervez-vous en pour votre retour, & sur-tout ne perdez pas un moment si vous voulez revoir la plus tendre amante qui fut jamais.

r e.. - ^J = =i = == ^ ag=r- .^.-.: , =>

LETTRE XXVIII

de Julie à Claire.

U E ton absence me rend amère la vie que tu m'as rendue ! Quelle convalescence ! Une passion plus terrible que la fièvre & le transport m'entraîne à ma perte. Cruelle ! tu me quittes quand j'ai

Héloïse. Part. L 135 plus besoin de toi ; tu m'as quittée pour huit jours, peut-être ne me reverras -tu jamais. O si tu savais ce

que l'infenfé m'ofe

propofer !.....& de quel ton !

m'enfuir! le fuivre ! m'enlever !... . le malheureux ! de qui
me plains - je ?

mon cœur, mon indigne cœur m'en dit

cent fois plus que lui grand Dieu !

que feroit-ce , s'il favoit tout ? il

en deviendrait furieux , je ferois entraînée , il faudroit partir
.... je frémis

Enfin mon pere m'a donc vendue ? il fait de fa fille une mar-
chandée , une esclave , il s'acquitte à mes dépens ! il paye

sa vie de la mienne ! car je le fens

bien, je n'y survivrai jamais , pere barbare & dénaturé !
mérite -t- il quoi ! mériter ? c'est le meilleur des peres; il veut
unir sa fille à son ami , voilà son crime. Mais ma mere , ma tendre
mere !

quel mal m'a-t-elle fait ? Ah beau-

coup ! elle m'a trop aimée , elle m'a perdue.

Claire , que ferai - je ? que deviendrai je ? Hanz ne vient point.
Je ne fais comment t'envoyer cette lettre. Avant que tu la reçoives
.... avant qu'il te la donne

136 La Nouvelle retour . . . , qui fait fugitive , errante , désho-
norée c'en est fait ,

c'en est fait , la crise est venue. Un jour , une heure , un moment , peut-être . . . , .

qui est-ce qui fait éviter son sort ? . . . 6 dans quelque lieu que je vive & que je meure ; en quelque asyle obscur que je traîne ma honte & mon désespoir »

Claire , souviens-toi de ton amie

Hélas ! la misère & l'opprobre changent les cœurs . . . Ah ! si jamais le mien t'oublie , il aura beaucoup changé !

LETTRE XXIX

de Julie à Claire.

^i. Est-ce , ah ! réfléchis , ne reviens jamais : tu viendrais trop tard. Je ne dois plus te voir ; comment pourrais-je te le voir ?

Où étais-tu , ma douce amie , ma sauvegarde , mon ange tutélaire ? tu m'as abandonnée , & j'ai péri. Quoi ! ce fatal voyage était-il si nécessaire ou si préféré ?

pourrais-tu me le laisser à moi - même dans l'instant le* plus dangereux de ma vie ?

Héloïse. I. Part. 137 Que de regrets tu t'es préparés par cette coupable négligence ! Ils feront éternels ainsi que mes pleurs. Ta perte n'est pas moins irréparable que la mienne , & une autre amie digne de toi n'est pas plus facile à recouvrer que mon innocence.

Qu'ai-je dit , misérable ? Je ne puis ni parler ni me taire. Que fert le silence quand le remords crie ? L'univers entier ne me reproche -t- il pas ma faute ? ma honte n'est-elle pas écrite sur toi les objets ? Si je ne verse mon cœur dans le silence il faudra que j'étouffe. Et toi ne te reproches-tu rien , facile & trop confiante amie ? Ah ! que ne me trahisses-tu ? C'est ta fidélité , ton aveugle amitié , c'est ta malheureuse indulgence qui m'a perdue.

Quel démon t'inspire?. de le rappeler , ce cruel qui fait mon opprobre ? ses perfides soins dévoient - ils me redonner la vie pour me la rendre odieuse ? qu'il fuie à jamais , le barbare ! qu'un reste de pitié le touche ; qu'il ne vienne plus redoubler mes tourmens par sa présence ; qu'il renonce au plaisir féroce de contempler mes larmes. Que dis - je , hélas ! il n'est point coupable ; c'est moi seule qui le fuis}

tous mes malheurs font mon ouvrage , & je n'ai rien à reprocher qu'à moi. Mais le vice a déjà corrompu mon âme; c'est le premier de ses effets de nous faire accuser autrui de nos crimes.

Non , non , jamais il ne fut capable d'enfreindre ses sermens. Son cœur vertueux ignore l'art abject d'outrager ce qu'il aime. Ah ! sans doute , il fait mieux aimer que moi , puisqu'il fait mieux se vaincre. Cent fois mes yeux furent témoins de ses combats & de sa victoire ; les siens étincelloient du feu de ses desirs , il s'élançait vers moi dans l'impétuosité d'un transport aveugle , il s'arrêtait tout-à-coup ; une barrière insurmontable sembloit m'avoir entourée , & jamais son amour impétueux , mais honnête , ne l'eut franchie. J'ai trop contempler ce dangereux spectacle. Je me sentois troubler de ses transports , ses soupirs oppressoient mon cœur; je partageois ses tourmens en ne pensant que les plaindre. Je le vis dans des agitations convulsives , prêt à s'évanouir à mes

pieds. Peut-être l'amour feul m'auroit épargnée ; ô ma coufine ! c'est la pitié qui me perdit.

Héloïse. I. Part. i 3 9 Il fembloit que ma paillon funeste voulût se couvrir pour me féduire du masque de toutes les vertus. Ce jour même il m'avoit préface avec plus d'ardeur de le fuivre. C'étoit défoler le meilleur des peres ; c'étoit plonger le poignard dans le sein maternel ; je réliftai , je rejetai ce projet avec horreur. L'impossibilité de voir jamais nos vœux accomplis , le mystere qu'il falloit lui faire de cette impossibilité , le regret d'abuser un amant si fournis & si tendre après avoir flatté son espoir , tout abattoit mon courage , tout augmentoit ma foiblesse , tout aliénoit ma raison , il falloit donner la mort aux auteurs de mes jours , à mon amant , ou à moi-même.

Sans favoir ce que je faisois , je choisis ma propre infortune. J', oubliai tout & ne me souvins que de l'amour. C'est: ainsi qu'un instant d'égarement m'a perdue à jamais. Je fus tombée dans l'abyme d'ignominie dont une fille ne revient point; & si je vis , c'est pour être plus malheureuse.

Je cherche en gémissant quelque relie de consolation sur la terre. Je n'y vois que toi , mon aimable amie ; ne me prive pas d'une si charmante ressource , je t'en con-

140 La Nouvelle jure ; ne m'ôte pas les douceurs de ton amitié. J'ai perdu le droit d'y prétendre , mais jamais je n'en eus si grand besoin.

Que la pitié supplée à l'estime. Viens , ma chere , ouvrir ton ame à mes plaintes viens recueillir les larmes de ton amie , garantis-moi , s'il se peut , du mépris de moi-même , & fais-moi

croire que je n'ai pas tout perdu , puisque ton cœur me relie encore.

LETTRE XXX

Réponse.

I L L E infortunée ! hélas ! qu'as-tu fait ? mon Dieu ! tu étois fi digne d'être sage !

Que te dirai-je dans l'horreur de ta situation , & dans l'abattement où elle te plonge ? Acheverai-je d'accabler ton pauvre cœur , ou t'offrirai-je des consolations qui se réfèrent au mien ? Te montrerai-je les objets tels qu'ils font , ou tels qu'il te convient de les voir ? Sainte & pure amitié ! porte à mon esprit tes douces illusions, & dans la tendre pitié que tu m'inspires-

Héloïse. I. Part. 141 pires , abuse-moi la première fois des maux que tu ne peux plus guérir.

J'ai craint , tu le fais , le malheur dont tu gémiss. Combien de fois je te l'ai prédit sans être écoutée !... il eut l'effet d'une

téméraire confiance Ah ! ce n'est

plus de tout cela qu'il s'agit. J'aurais trahi ton secret , sans doute , si j'avois pu te fautive ainsi : mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible ; je le vis se consumer d'un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre. Je sentis dans ce cœur palpitant d'amour qu'il falloit être heureuse ou mourir , & , quand la peur de succomber te fit bannir ton amant avec tant de larmes , je jugeai que bientôt tu ne ferois plus , ou qu'il feroit bientôt appelé.

Mais quel fut mon effroi quand je te vis dégoûtée de vivre , & fi près de la mort ! N'accuse ni ton amant ni toi d'une faute dont je suis la plus coupable , puissi que je l'ai prévue sans la prévenir.

Il est vrai que je partis malgré moi ; tu le vis , il faut obéir j'ai fi Pavois cru fi près de ta perte , on m'auroit plutôt • mise en pièces que de m'arracher à toi. Je m'abusai sur le moment du péril. Foi-

14 * La Nouvelle ble & languissante encore , tu me parus en fureté contre une fi courte absence f je ne prévis pas la dangereuse alternative oh tu t'allois trouver ; j'oubliai que ta propre faiblesse laissoit ce cœur abattu moins en état de se défendre contre lui-même. J'en demande pardon au mien , j'ai peine à me repentir d'une erreur qui t'a fauvé la vie ; je n'ai pas ce dur courage qui te faisoit renoncer à moi ; je n'aurois pu te perdre sans un mortel défespoir , & j'aime encore mieux que tu vives & que tu pleures.

Mais pourquoi tant de pleurs , chère & .douce amie ? Pourquoi ces regrets plus grands que ta faute , & ce mépris de toi-même que tu n'as pas mérité ? Une faiblesse effacera-t-elle tant de sacrifices , & le danger même dont tu fors n'est - il pas tte preuve de ta vertu ? Tu ne penses qu'à ta défaite & oublies tous les triomphes pénibles qui l'ont précédée. Si tu as plus combattu que celles qui résistent, n'as-tu pas plus fait pour l'honneur qu'elles ? Si rien ne peut te justifier , songe au moins à ce qui t'excuse. Je connois à peu près Ce qu'on appelle amour ; je fait-;

Héloïse. I. Part. 145 j'ai toujours résister aux transports qu'il inspire ; mais j'aurois fait moins de résistance à un amour pareil au tien , & sans avoir été vaincue , je suis moins chaste que toi.

Ce langage te choquera ; mais ton plus grand malheur est de l'avoir rendu nécessaire ; je donnerois ma vie pour qu'il ne te fut pas propre ; car je hais les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises actions (1). Si la faute étoit à commettre , que j'eusse la bêtise de te parler ainsi , & toi celle de m'écouter , nous ferions toutes deux les dernières des créatures. A présent , ma chère , je dois te parler ainsi , ÔC tu dois m'écouter , ou tu es perdue ; car. il reste en toi mille adorables qualités que l'estime de toi-même peut seule conserver , qu'un excès de honte & d'abjection qui le fuit détruiroient infailliblement , & c'est sur ce que tu croiras valoir encore que tu vaudras en effet.

(1) Ce sentiment est juste & sain. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions ; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même , & ne laissent plus > que le loisir pour revenir au bien,

i44 La Nouvelle

Garde - toi donc de tomber dans tant d'abattement dangereux qui t'aviliroit plus que ta faiblesse. Le véritable amour est-il fait pour dégrader l'ame ? Qu'une faute que l'amour a commise ne t'ôte point ce noble enthousiasme de l'honnête & du beau , qui t'élève toujours au-dessus de toi-même. Une tache paroît-elle au soleil ? combien de vertus te relient pour une qui s'en altère ! En feras-tu moins douce , moins sincère , moins modeste , moins bienfaisante ? En feras-tu moins digne , en un mot , de tous nos hommages ? L'honneur , l'humanité , l'amitié le pur amour en feront-ils moins chers à ton cœur ? En aimeras-tu moins les vertus mêmes que tu n'auras plus ? Non , chère & bonne Julie , ta Claire en te plaignant t'adore ; elle fait , elle sent qu'il n'y a rien de bien qui ne puisse encore sortir de ton ame. Ah ! crois-moi, tu pourrais

beaucoup perdre avant qu'aucune autre plus lage que toi te valut jamais !

Enfin tu me relies ; je puis me confoler de tout , hors de te perdre. Ta premiere lettre m'a fait frémir. Elle m'eut prefque fait defirer la fécondé , fi je ne

l'avois

H à t o h e. I: Part. *4^ l'avois reçue en même tems. Vouloir délaiffer fon amie ! projetter de s'enfuir fans moi ! Tu ne parles point de ta plus grande faute. C'étoit de celle-là qu'il faloit cent fois plus rougir. Mais l'ingrate ne fonge qu'à fon amour. Tiens , je

t'aurois été tuer au bout du monde.

Je compte avec une mortelle impatience les momens que -je fuis forcée à paiTer loin de toi. Ils fe prolongent cruellement.

Nous fommes encore pour fix mois à Laufàne , après quoi je volerai vers mon unique amie. J'irai la confoler ou m'affliger avec elle , efiiiyer ou partager fes pleurs.

Je ferai parler dans ta douleur moins l'inflexible raifon que la tendre amitié. Chère coufine , il faut gémir , nous aimer , nous taire , & , s'il fe peut , effacer à force de vertu une faute qu'on ne répare point avec des larmes. Ah ! ma pauvre Chailot !

\$Jouv. Hèloïfe. Tome I. K,

tisfi Là Nouvelle

LETTRE XXXI

A Julie.

Q ÜEL prodige du Ciel es -tu donc* inconcevable Julie ? & par quel art , connu de toi feule , peux-tu raffembler dans un cœur tant de mouvemens incompatibles ? Ivre d'amour & de volupté , le mien nage dans la trifteffe ; je fouffre & languis de douleur au fein de la félicité fuprême , & je me reproche comme un crime l'excès de mon bonheur. Dieu ! quel totürment affreux de n'ofer fe livrer tout entier à nul fentiment , de les combattre inceffamment l'un par l'autre , & d'allier toujours l'amertume au plaifir ! Il vaudroit mieux cent fois n'être que miférable.

Que me fert , hélas ! d'être heureux ?

Ce ne font plus mes maux , mais les tiens que j'éprouve , & ils ne m'en font que plus fenfibles. Tu veux en vain me cacher tes peines ; je les lis malgré toi dans la langueur & l'abattement de tes yeux. Ces yeux touchans peuvent-ils dérober quel-

Héloïse. î. Part. 147 que fecret à l'amour Kje vois , je vois lous une apparente férénité les déplaifirs cachés qui t'aflügent , & ta trifteffe , voilée d'un doux fourire n'en eft que plus amere à mon cœur.

Il n'efl plus tems de me rien diffimuler. J'étois hier dans la chambre de ta mere ; elle me quitte un moment ; j'entends des gémiffemens qui me percent Pâme, pouvois- je à cet effet méconnoître leur fource ? Je m'approche du lieu d'où ils_Jemblent partir ; j'entre dans ta chambre , je pénétré jufqu'à ton cabinet.

Que devins-je en entr'ouvant la porte , quand j'aperçus celle qui devoit être sur le trône de l'Univers aflée à terre, la tête appuyée sur un fauteuil inondé de larmes ? Ah ! j'aurois moins souffert s'il l'eut été de mon sang ! De quels remords je fus à l'instant déchiré ? Mon bonheur devint mon supplice ; je ne sentis plus que tes peines , & j'aurois racheté de ma vie tes pleurs & tous mes plaisirs. Je voulois me précipiter à tes pieds , je voulois effuyer de mes lèvres ces précieuses larmes , les recueillir au fond de mon cœur, mourir ou les tarir pour

148 La Nouvelle

jamais , j'entends retenir ta mère , il faut retourner brusquement à ma place, j'emporte en moi toutes tes douleurs , & des regrets qui ne finiront qu'avec elles.

Que je suis humilié , que je suis avili de ton repentir ! Je suis donc bien méprisable , si notre union te fait mépriser de toi-même , & si le charme de mes jours est le supplice des tiens ? fois plus juste envers toi, ma Julie ; vois d'un œil moins prévenu les sacrés liens que ton cœur a formés. N'as-tu pas suivi les plus pures lois de la nature ? N'as-tu pas librement contracté le plus saint des engagements ? Qu'as-tu fait que les lois divines humaines ne puissent & ne doivent autoriser ? Que manque-t-il au nœud qui nous joint qu'une déclaration publique } Veuille être à moi , tu n'es plus coupable. O mon épouse ! O ma digne & chaste compagne ! ô charme & bonheur de ma vie ! non ce n'est point ce qu'a fait ton amour qui peut être un crime , mais ce que tu lui voudrais ôter : ce n'est qu'en acceptant un autre époux que tu peux offenser l'honneur. Sois sans cesse à l'ami de ton cœur pour être innocente. La

chaîne qui nous lie est légitime , l'infidélité seule qui la rompt feroit blâmable , & c'est désormais à l'amour d'être garant de la vertu.

Mais quand ta douleur feroit raisonnable , quand tes regrets feroient fondés , pourquoi m'en dérobés -tu ce qui m'appartient ? pourquoi mes yeux ne versentils pas la moitié de tes pleurs ? Tu n'as pas une peine que je ne doive sentir , pas un sentiment que je ne doive partager , & mon cœur justement jaloux te reproche toutes les larmes que tu ne répands pas dans mon sein. Dis , froide & mystérieuse amante ; tout ce que ton âme ne communique point à la mienne , n'estil pas un vol que tu fais à l'amour ? Tout ne doit-il pas être commun. entre nous, ne te souvient - il plus de l'avoir dit ?

Ah ! si tu savois aimer comme moi, mon bonheur te consoleroit comme ta peine m'afflige , & tu sentirois mes plaisirs comme je l'ens ta tristesse !

Mais je le vois , tu me méprises comme un infensé , parce que ma raison s'égare au sein des délices. Mes emportemens t'éffrayent, mon délire te fait pitié,

150 La Nouvelle gr ^ fens p3S que toute la force humaine ne peut suffire à des félicités sans bornes. Comment veux- tu qu'une âme sensible goûte modérément des biens infinis ? Comment veux-tu qu'elle supporte à la fois tant d'espèces de transports sans sortir de son affiette ? Ne fais-tu pas qu'il est un terme où nulle raison ne relie plus , & qu'il n'est point d'homme au monde dont le bon sens soit à toute épreuve ? Prends donc pitié de l'égarement où tu m'as jeté , & ne méprise pas des erreurs qui font ton

ouvrage. Je ne fuis plus à moi , je l'avoue, mon ame aliénée est toute en toi. J'en fuis plus propre à sentir tes peines & plus digne de les partager. O Julie ! ne te dérobes pas à toi-même.

'H é l o i s e. I. Part. 151

LETTRE XXXII

Réponse.

XL fut un tems , mon aimable ami , où nos lettres étoient faciles & charmantes ; le sentiment qui les dictoit couloit avec une élégante simplicité ; il n'avoit besoin ni d'art ni de coloris , & sa

pureté faisoit toute sa parure. Cet heureux tems n'est plus : hélas ! il ne peut revenir ; & pour premier effet d'un changement si cruel , nos cœurs ont déjà cessé de s'entendre.

Tes yeux ont vu mes douleurs. Tu crois en avoir pénétré la source ; tu veux me consoler par de vains discours ; & quand tu penfes m'abuser , c'est toi, mon ami , qui t'abuses. Crois - moi , crois-en le cœur tendre de ta Julie ; mon regret est bien moins d'avoir donné trop à l'amour que de l'avoir privé de son plus grand charme. Ce doux enchantement de vertu s'est évanoui comme un songe : nos feux ont perdu cette

■ ici La Nouvelle ardeur divine qui les animoit en les épurant ; nous avons recherché le plaisir,

& le bonheur a fui loin de nous. Ref-

fouviens-toi de ces momens délicieux où nos cœurs s'unif-
foient d'autant mieux que nous nous rdeplions davantage y où la
paillon tiroit de fon propre excès la force de fe vaincre elle-même
, où l'innocence nous confoloit de la contrainte , où les hom-
mages rendus à l'honneur tournoient^ tous au profit de l'amour.
Compare un état fi charmant à notre fituation préfente : que
d'agitations ! que d'effroi ! que de mortelles allarmes ! que de
fentimens immodérés ont perdu leur première douceur I Qu'eft
devenu ce zele de fageffe & d'honnêteté dont l'amour animoit
toutes les aéiions de notre vie , & qui rendoit à fon tour Tamour
plus délicieux ? Notre jouiffance étoit pailble & durable 3 nous
n'avons plus que des tranfports : ce bonheur infenfé reffemble à
des accès de fureur plus qu'à de tendres careffes. Un feu pur & fa-
cré bruloit nos cœurs ; livrés aux erreurs des fens , nous ne four-
nions plus que des amans vulgaires ; trop

H é l o i s e. I. Part. ifj heureux h l'amour jaloux daigne préfi-
der encore à des plaifirs que le plus vil mortel peut goûter.

Voilà, mon ami , les pertes qui nousfont communes , & que je
ne pleure pas moins pour toi que pour moi. Je n'ajoute rien fur
les miennes , ton cœur eft fait pour les fentir. Vois ma honte, &
gémis fi tu fais aimer. Ma faute eft irréparable , mes pleurs ne ta-
riront point. O toi qui les fais couler, crains d'attenter *• à de fi
juftes douleurs ; tout mon efpoir eft de les rendre éternelles : le
pire de mes maux feroit d'en être confolée, &

' c'eft le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence
le fentimentqui nous la fait aimer.

Je connois mon fort , j'en fens l'horreur, & cependant il me re-
lie une confolation dans mon défefpoir , elle eft unique, mais elle

est douce. C'est de toi que je l'attends , mon aimable ami. Depuis que je n'ose plus porter mes regards sur moi - même , je les porte avec plus de plaisir sur celui que j'aime. Je te rends tout ce que tu m'ôtes de ma propre estime , & tu ne m'en deviens que plus cher

•ij4 La Nouvelle en me forçant à me haïr. L'amour , cet amour fatal qui me perd te donne un nouveau prix ; tu t'élèves quand je me dégrade ; ton ame semble avoir profité de tout l'avilissement de la mienne. Sois donc déformais mon unique espoir , c'est à toi de jullifier , s'il se peut , ma faute ; couvre - là de l'honnêteté de tes sentimens ; que ton mérite efface ma honte ; rends excusable à force de vertus la perte de celles que tu me coûtes. Sois tout mon • être , à présent que je ne suis plus rien.

Le seul honneur qui me reste est tout en toi , & tant que tu feras digne de respect, je ne ferai pas tout-à-fait méprisable.

Quelque regret que j'aie au retour de ma santé , je ne ferois le disimuler plus long-tems. Mon vifage démentiroit mes discours , & ma feinte convalescence ne peut plus tromper personne. Hâte - toi donc avant que je sois forcée de reprendre mes occupations ordinaires , de faire la démarche dont nous sommes convenus. Je vois clairement que ma mere a conçu des soupçons & qu'elle nous -observe. Mon pere n'en est pas là , je l'a-

H É l o i s e. I. Part. 15^ voue : ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu'un roturier puisse être amoureux de sa fille ; mais enfin , tu fais des résolutions ; il te prévendra si tu ne le previens , & pour avoir voulu te conserver le même accès dans notre maison, tu t'en banniras tout-à-fait. Croismoi , parle à ma mere tandis qu'il en est encore tems. Fais des affaires qui t'empêchent de continuer à m'instruire , & renonçons à nous voir si souvent , pour

nous voir au moins quelquefois : car si l'on te ferme la porte tu ne peux plus t'y présenter ; mais si tu te la fermes toi-même , tes visites feront en quelque sorte à ta discrétion , & avec un peu d'adresse & de complaisance , tu pourras les rendre plus fréquentes dans la suite , sans qu'on l'apperçoive ou qu'on le trouve mauvais. Je te dirai ce sont les moyens que j'imagine d'avoir d'autres occasions ^ de nous voir ^ & tu conviendras que l'inséparable cousine , qui causoit autrefois tant de murmures , ne fera pas maintenant inutile à deux amans qu'elle n'eût point dû quitter.

jj 6 La Nouvelle

LETTRE XXXIII

de Julie.

A H ! mon ami , le mauvais refuge pour deux amans qu'une assemblée ! Quel tourment de se voir & de se contraindre ! Il vaudroit mieux cent fois ne se point voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotion ? Comment être si différent de soi-même ? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul ? Comment contenir le gémissement & les yeux quand le coeur vole ?

Je ne sentis de ma vie un trouble égal à celui que j'éprouvai hier quand on t'annonça cher Madame d'Hervart. Je pris ton nom prononcé pour un reproche qu'on m'adressoit ; je m'imaginai que tout le monde m'observoit de concert ; je ne savais plus ce que je faisois , & à ton arrivée je rougis si prodigieusement , que

ma confine , qui veilloit fur moi , fi.it contrainte d'avancer fon vi-
fage & fon éventail , comme pour me parler à l'o-

H É l o i s e. I. Part. 157 reille. Je tremblai que cela même ne fit
un mauvais effet , & qu'on ne cherchât du myftere à cette chuchot-
terie. En un mot, je trouvois par-tout de nouveaux fujets d'al-
larmes , & je ne fentis jamais mieux combien une confcience cou-
pable arme contre nous de témoins qui n'y fongent pas.

Claire prétendit remarquer que tu ne faisois pas une meilleure
figure ; tu lui paroiffois embarrafié de ta contenance , inquiet de
ce que tu devois faire , n'ofant aller ni venir , ni m'aborder ni
t'éloigner , & promenant tes regards à la ronde pour avoir , difoit-
elle , occafion de les tourner fur nous. Un peu remife de mon agi-
tation , je crus m'appercevoir moimême de la tienne , jufqu'à ce
que la jeune Madame Beïon t'ayant adreffé la parole , tu t'affis en
caufant avec elle , & devins plus calme à fes côtés.

Je fens , mon ami , que cette maniéré de vivre , qui donne tant
de contrainte & fi peu de plaifir , n'efl pas bonne pour nous : nous
aimons trop pour pouvoir nous gêner ainfi. Ces rendez-vous pu-
blics me conviennent qu'à, des gens qui , fans

158 La Nouvelle connoître l'amour , ne laiffent pas d'être bien
enfemble , ou qui peuvent fe pafler du myftere : les inquiétudes
font trop vives de ma part , les indifcrétions trop dangereufes de
la tienne , & je ne puis pas tenir une Madame Belon toujours à
mes côtés , pour faire diverfion au befoin.

Reprenons , reprenons cette vie folitaire & paifible , dont je
t'ai tiré fi mal à propos. C'eft elle qui a fait naître & nourri nos
feux ; peut-être s'affoibliroientils par une maniéré de vivre plus
diflipée.

Toutes les grandes pallions fe forment clans la folitude ; on n'en a point de femblables dans le monde , où nul objet n'a le tems de faire une profonde impreffion , & où la multitude des goûts énerve la force des fentimens. Cet état eft auffi plus convenable à ma mélancolie ; elle s'entretient du même aliment que mon amour ; c'est ta chère image qui foutient l'une & l'autre , & j'aime' mieux te voir tendre & fenfible au fond de mon cœur, que contraint & diftrait dans une affemblée.

Il peut , d'ailleurs , venir un tems où je ferois forcée à une plus grande retrain-

H É l o i s e. I. Part; 159

te ; fut-il déjà venu , ce tems defiré ! La prudence & mon inclination veulent également que je prenne d'avance des habitudes conformes à ce que peut exiger la néceffité. Ah ! fi de mes fautes pouvoit naître le moyen de les réparer ! Le doux

efpoir d'être un jour mais infenfi-

blement j'en dirois plus que je n'en veux dire fur le projet qui m'occupe. Pardonnemoi ce myflere , mon unique ami , mon coeur n'aura jamais de fecret qui ne te fut doux à favoir. Tu dois pourtant ignorer celui-ci , & tout ce que je t'en puis dire à préfent , c'est que l'amour qui fit nos maux , doit nous en donner le remede.

Raifonne , commente , fi tu veux dans ta tête ; mais je te défends de m'interroger, là-defius,

160 La Nouvelle-

lettre XXXIV.

Réponse.

Ne

O , non vedrete mai Cambiar gl ' affetti miei , 2 ?<;i lumi onde
imparai A fofpirar d'amor. {a)

^ Que je dois l'aimer , cette jolie Madame Belon , pour le plaisir
quelle m'a procuré ! Pardonne-le moi , divine Julie , j'ofai jouir
un moment de tes tendres allarmes , & ce moment fut un des plus
doux de ma vie. Qu'ils étoient charmans , ces regards inquiets &
curieux qui fe portoient fur nous à la dérobée , & fe baifloient au-
ffi-tôt pour éviter les miens ! Que faifoit alors ton heureux amant
? S'entretenoit-il avec Madame Belon ? Ah ma Julie , peux -tu le
croire-? Non, non, fille in-

compa-

(*) Non. non, beaux yeux qui m'apprîtes à foupirer,

jamais vous ne verre* changer mes affetlions.

MetAjt,

k i L O I S E. i.- PART; iéi Comparable ; il étoit plus dignement
oc-* cupé. Avec quel charme fon cœur fuivoit les mouvemens du
tien ! Avec quelle avide impatience fes yeux dévoroient tes at-
traits ! Ton amour , ta beauté remplit foient , raviffoient ton ame
; elle pou-* voit fuffire à peine à tant de fentimens délicieux. Mon
feul regret étoit de goût*»

ter aux dépens de celle que j'aime des plaifirs qu'elle ne parta-
geoit pas. Sais -je ce que durant tout ce tems me dit Madame
Beïon ? Sais - je ce que je lui répondis ? Le favois-je au moment
de notre entretien ? A - 1 - elle pu le favoir' elle- même, & pou-

voit-elle comprendre la moindre chose aux discours d'un homme qui parloit sans penser & répondoit sans entendre ?

Cornuom, c'est par chance qu'il a été tendu. (a)

Audi m'a-t-elle pris dans le plus parlant dédain. Elle a dit à tout le monde * à toi peut-être, que je n'ai pas le sens commun, qui n'est pas le moindre effet*

(a) Comme celui qui semble écouter & qui n'entend rien.

Nouv. Héroïde. Tom. I

16 La Nouvelle prit, & que je fus tout au fait que mes livres. Que m'importe ce qu'elle en dit & ce qu'elle en pense ? Mais Julie ne décide-elle pas de mon être & du rang que je veux avoir ? Que le sort de la terre pense de moi comme il voudra, tout mon prix est dans ton estime.

Ah ! crois qu'il n'appartient ni à Madame Belon, ni à toutes les beautés supérieures à la sienne, de faire la diversion dont tu parles, & d'éloigner un moment de toi mon cœur & mes yeux. Si tu pouvois douter de ma sincérité, si tu pouvois faire cette mortelle injure à mon amour & à tes charmes, dis-moi qui pourroit avoir tenu registre de tout ce qui se fit autour de toi ? Ne te visse pas briller entre ces jeunes beautés comme le soleil entre les astres qu'il éclipe. N'apprends-je pas les Cavaliers (x) se rassembler autour de ta chaise ? Ne vis-je pas au dépit de

(l) Cavaliers; vieux mot qui ne se dit plus. On dit, hélas. J'ai eu devoir aux provinciaux cette importante réjouissance, afin d'être au moins un peu utile au public.

Henriette Part.

tes compagnes l'admiration qu'ils marquoient pour toi ? Ne vis - je pas leurs refpe&s empreflés , & leurs hommages , & leurs-galanteries ? Ne te' vis- je pas rej cevoir tout cela avec Cet air de modeftie & d'indifférence qui en impofe plus que la fierté ? Ne vis- je pas quand tu te dé-* gantois pour la cotation l'effet que ce bras découvert produifit fur les fpeélateurs ?

Ne vis -je pas le jeune étranger qui re-< leva ton gant * vouloir baifer la main Charmante qui le recevoit ? N'en vis-je pas Un plus téméraire , dont l'œil ardent fuçoit mon fang & ma vie , t'obliger quand tu t'en fus apperçue d'ajouter une épingle à ton fichu ? Je n'étois pas fi dlfirait que tu penfes ; je vis tout cela , Julie , & n'en fus point jaloux ; car je connois ton cœur. Il n'eft pas , je le fais bien , de ceux qui peuvent aimer deux fois. Acc u feras - tu le mien d'en être ?

Reprenons- la donc , cette vie folitaire que je ne quittai qu'à regret. Non , le cœur ne fe nourrit point dans le tumulte du monde. Les faux plaifirs lui rendent la privation des vrais plus amere , & il préférera fouffrance à de vains dédom*

164 Là Nouvelle magemens. Mais , ma Julie , il en eft , il en peut être de plus folides à la contrainte où nous vivons , & tu fembles les oublier ! Quoi ! palier quinze jours entiers li près l'un de l'autre fans fe voir , ou fans fe rien dire ! Ah ! que veux - tu qu'un cœur brûlé d'amour falfe durant tant de fiecles ? l'abfence même feroit moins cruelle. Que fert un excès de prudence qui nous fait plus de maux qu'il n'en prévient ? Que fert de prolonger fa vie avec fon fupplice ? Na vaudroit - il pas mieux cent fois fe voir un feul infant & puis mourir ?

Je ne le cache point , ma douce amie , j'aimerois à pénétrer l'aimable fecret que tu me dérobes , il n'en fut jamais de plus intérefiant pour nous ; mais j'y fois d'inutiles efforts. Je faurai pourtant garder le filence que tu m'impofes , & contenir une indifcrete curiofité ; mais en refpeétant un li doux myltere , que n'en puis- je au moins affurer l'éclairciffement?

Qui fait , qui fait encore li tes projets ne portent point fur des chimères ? Chère ame de ma vie , ah ! commençons du moins par les bien réalifer.

H i l o i s e. I. Part. 165 P. S. J'oublois de te dire que M. Roguin m'a offert une compagnie dans le Régiment qu'il leve pour le Roi de Sardaigne. J'ai été fenfiblement touché de l'eftime de ce brave officier ; je lui ai dit en le remerciant, que j'avois la vue trop courte pour le fervice , & que ma paffion pour l'étude s'accordoit mal avec une vie auflî active. En cela je n'ai point fait un facrifice à l'amour. Je penfe que chacun doit fa vie & fon fang à la patrie , qu'il n'eft pas permis de s'aliéner à des Princes auxquels on ne doit rien , moins encore de fe vendre & de faire du plus noble métier du monde celui d'un vil mercenaire. Ces maximes étoient celles de mon pere que je ferois bienheureux d'imiter dans fon amour pour fes devoirs & pour fon pays. Il ne voulut jamais entrer au fervice d'aucun Prince étranger : Mais dans la guerre de 1711, il porta les armes avec honneur pour la patrie ; il fe trouva dans plufieurs combats à l'un defquels il

j6 6 La Nouvelle

fi.it blefie ; & à la bataille de "Wilmerghen , il eut le bonheur d'enlever un drapeau ennemi fous les yeux du Général de Sacconex.

LETTRE XXXV

de Julie.

J E ne trouve pas , mon ami , que les deux mots que j'avois dits en riant fur Madame Belon , valurent une explica-?

tion fi férieufe. Tant de foins à fe juftifier produifent quelque-fois un préjugé contraire ; & c'eft l'attention qu'on donne aux bagatelles , qui feule en fait des ob* jets importants. Voilà ce qui fu-rement v n'arrivera pas entre nous ; car les coeurs

<* bien occupés ne font gueres pointilleux *

& les tracaferies des amans fur des riens ont prefque toujours un fondement beau* coup plus réel qu'il ne femble.

Je ne fuis pas fâchée pourtant que cette bagatelle nous fou- raide une occafion de traiter entre nous de lg jalousie j

H ê l o i s e. I. Part. 167 fujet , malheureufement , trop impor- tant pour moi.

Je vois mon ami , par la trempe de nos âmes & par le tour commun de nos goûts , que l'amour fera la grande affaire de notre vie. Quand une fois il a fait les impreffions profondes que nous en avons reçues , il faut qu'il éteigne ou , abforbe toutes les autres pallions ; le moindre refroidiffement feroit bientôt pour nous la langueur de la mort ; un dégoût invincible , un éternel en- nui , fuccéderoit à l'amour éteint , & nous ne faurions long-tems vivre après avoir ceflé d'aimer. En mon particulier , tu fens .bien qu'il n'y a que le délire de la paflion qui puifTe me voiler l'horreur de ma Situation préfente , & qu'il faut que j'aime avec tranfport , ou que je meure de douleur. Vois donc fi je fuis fondée à difcuster

féricieusement un point d'où doit dépendre le bonheur ou le malheur de mes jours.

Autant que je puis juger de moi-même , il me femble que fouvent affe&ée avec trop de vivacité , je fuis pourtant peu fujette à l'emportement. Il faudroit

i68 La Nouvelle que mes peines eufient fermenté longtems en dedans , pour que j'oſaffe en découvrir la fource A leur auteur ; & com T me je fuis perſuadée qu'on ne peut faire une offenſe fans le vouloir , je ſupporte- ?*ois plutôt cent ſujets de plainte qu'une explication. Un pareil caraftère doit mener loin pour -peu qu'on ait de penchant A la jalouſie , & j'ai bien peur de fentir en moi ce dangereux penchant. Ce p'eſſi pas que je ne fâche que ton cœur eſt fait pour le mien & non pour un autre. Mais on peut ſ'abuſer foi - même , prendre un goût paſſager pour une paſſion , & faire autant de chofes par fantaifies qu'on en eût peut-être fait par amour.

Or fi tu peux te croire inconfiant fans l'être , à plus forte raifon puis-je t'accuſer à tort d'infidélité. Ce doute affreux empoifonneroit pourtant ma vie ; je géfnirois fans me plaindre & mourrois inconfolable fans avoir ceſſé d'être aimée.

Prévenons , je t'en conjure , un malheur dont la feule idée me fait fſiffonner. Jure moi donc , mon doux ami , non par l'amour , ferment qu'on ne tient que quand il eſt ſuperflu , 'unais par ce nom ſacrè

H i l o i s e. I. Part. 169 de l'honneur , ſi reſpeôé de toi , que je ne ceſſerai jamais d'être la confidente de ton cœur , & qu'il n'y ſurviendra point de changement dont je ne fois la première infiruite. Ne m'allegue pas que tu n'auras jamais rien à m'apprendre

; je le crois , je l'espere ; mais prévien mes folles allarmes , & donne-moi dans tes engagements , pour un avenir qui ne doit point être , l'éternelle fécurité du présent. Je ferois moins à plaindre d'apprendre de toi mes malheurs réels , que d'en souffrir fans cesse d'imaginaires ; je jouirois , au moins , de tes remords ; fi tu ne partageois plus mes feux , tu partagerais encore mes peines , & je trouverais moins ameres les larmes que je verferois dans ton fein.

C'est ici , mon ami , que je me félicite doublement de mon choix , & par le ~ doux lien qui nous unit & par la probité qui l'affiure ; voilà l'usage de cette réglé de fageffe dans les chofes de pur intiment ; voilà comment la vertu févere fait écarter les peines du tendre amour.

Si j'avois un amant fans principes , dût-il m'aimer éternellement , oii feraient

pour moi les garants de cette confiance ?

Quels moyens aurois-je de me délivrer de mes défiances continues , & comment m'afflurer de n'être point abusée ou par fa feinte ou par ma crédulité } Mais toi , mon digne & refpeâable ami, toi qui n'es capable ni d'artifice ni de déguifement ; tu me garderas , je le fais , la fincérité que tu m'auras promife. La honte d'avouer une infidélité ne l'emportera point dans ton ame droite fur le devoir de tenir ta parole ; & fi tu pouvois ne plus aimer ta Julie , tu lui di-

rois oui , tu pourrois lui dire ,

ô Julie ! je ne Mon ami , jamais

^e n'écrirai ce mot -là.

Que penfes - tu de mon expédient ?

C'eft le feul , j'en fuis fiire , qui pouvoit déraciner en moi tout fentiment de jaloufie. Il y a je ne fais quelle délicateffe qui m'enchanter à me fier de ton amour à ta bonne foi , & à m'ôter le pouvoir de croire une infidélité que tu ne m'apprendrois pas toi-même. Voilà, mon cher , l'effet affuré de l'engagement que je t'impoſe ; car je pourrois te croire amant volage , mais non pas ami trôna-

H É l o i s e. I. Part. 171 peur ; & quand je douterois de ton cœur, je ne puis jamais douter de ta foi. Quel plaifir je goûte à prendre en ceci des précautions inutiles , à prévenir les apparences d'un changement dont je fens fi bien l'impoffibilité ! Quel charme de parler de jaloufie avec un amant fi fidele !

Ah ! fi tu pouvois ceſſer de l'être , ne crois pas que je t'en parlaſſe ainſi ! Mon pauvre cœur ne feroit pas fi fage au beſoin , & la moindre défiance m'ôteroit bientôt la volonté de m'en garantir.

Voilà, mon très -honoré maître, matière à diſcuſſion pour ce ſoir ; car je fais que vos deux humbles diſciples auront l'honneur de fouper avec vous chez le pere de l'inféparable. Vos doctes commentaires ſur la gazette vous ont tellement fait trouver grâce devant lui , qu'il .n'a pas falu beaucoup de manège pour vous iàire inviter. La fille a fait accorder fon clavecin ; le pere a feuilleté Lamberti ; moi , je recorderai peut - être la leçon du bofquet de Clarens. o Do fleur en toutes facultés , vous avez par - tout quelque ſcience de miſe ! Monſieur d'Ori bp , fjui n'eſt pas oublié , comme vous

i7i La Nouvelle pouvez penſer , a le mot pour entamer une favante diſſertation ſur le futur hommage du Roi de Naples , durant

laquelle nous paierons tous trois dans la chambre de la couline. C'est - là , mon féal , qu'à genoux devant votre Dame & maîtresse , vos deux mains dans les fiennes , & en présence de fon Chancelier , vous lui jurerez foi & loyauté à toute épreuve , non pas à dire amour éternel , engagement qu'on n'est maître ni de tenir ni de rompre ; mais vérité , sincérité , franchise inviolable. Vous ne jurerez point d'être toujours fournis , mais de ne point commettre acte de félonie , & de déclarer , au moins , la guerre avant de fécouer le joug. Ce faisant , aurez l'accolade , & ferez reconnu vassal unique & loyal Chevalier.

Adieu , mon bon ami , l'idée du foupper de ce foir m'inspire de la gaieté.

Ah ! qu'elle me fera douce quand je te la verrai partager !

H è l o i s e. I. Part. 175

LETTRE XXXVI

de Julie.

13 Aise cette lettre & faite de joie pour la nouvelle que je vais t'apprendre ; mais pense que pour ne point fauter & * n'avoir rien à baïfer , je n'y fuis pas la moins sensible. Mon pere obligé d'aller à Berne pour fon procès , & de-là à Soleure pour sa pension , a proposé à ma mere d'être du voyage , & elle l'a accepté espérant pour sa santé. quelque effet salutaire du changement d'air. On vouloit me faire la grâce de m'emmener aussi , & je ne jugeai pas à propos de dire ce que j'en pensois ; mais la difficulté des arrangements de voiture a fait abandonner ce projet , & l'on travaille à me

confoler de n'être pas de la partie. Il falloir feindre de la trifleffe , & le faux rôle que je me vois contrainte à jouer m'en donne une fi véritable , que le remords m'a prefque difpenfé de la feinte.

Pendant l'abfence de mes parens , je

174 La NoïveLIê ne reliera point maîtrefle de la maifon ; mais on me dépose chez le pere de la confine , enforte que je ferai tout de bon durant ce tems inféparable de l'inféparable. De plus ma mere a mieux aimé fe paffer de femme de chambre & me laiffer Babi pour gouvernante : forte d'Argus peu dangereux dont on ne doit nĩ corrompre la fidélité ni fe faire des confidens , mais qu'on écarte aifément au ' befoin , fur la moindre lueur de. plaifir ou de gain qu'on leur offre.

Tu comprends quelle facilité nous aurons à nous voir durant une quinzaine de jours ; mais c'est ici que la difcrétion doit fiuppléer à la contrainte , & qu'il faut nous imposer volontairement la même réferve à laquelle nous fommes forcés dans d'autres tems. Non -feulement tu ne dois pas , quand je ferai chez ma coufine , y venir plus fouvent qu 'auparavant , de • peur de la compromettre ; j'efpere même qu'il ne faudra te parler ni des égards qu'exige fon fexe , ni des droits facrés de l'hofpitalité , & qu'un honnête homme n'aura pas befoin qu'on l'infruife du refpeél dû par l'amour à

H É l o i s e. I. Part. 175 l'amitié qui lui donne afile. Je connois tes vivacités , mais j'en connois les bornes inviolables. Si tu n'avois jamais fait de facrifice à ce qui eft honnête , tu n'en aurois point à faire aujourd'hui.

D'où vient cet air mécontent & cet ceil attrifté ? Pourquoi murmurer des loix que le devoir t'impose ? Laiffe à ta Julie le foin de

les adoucir ; t'es - tu jamais repenti d'avoir été docile à sa voix ?
Près des coteaux fleuris d'où part la source de la Vevaise , il est un
hameau folitaire qui sert quelquefois de repaire aux chafleurs &
ne devrait servir que (Pafyle aux amans. Autour de l'habitation
principale , dont M. d'Orbe dispose , sont épars allez loin
quelques Chalets (1) , qui de leurs toits de chaume peuvent cou-
vrir l'amour & le plaisir , amis de la simplicité rustique.

Les fraîches & discrètes laitières savent garder pour autrui le
secret dont elles ont besoin pour elles - mêmes. Les ruisseaux qui
traversent les prairies sont bor-

(1) Sorte de maisons de bois où se font les fromages Si di-
verses espèces de laitage* dans la montagne.

ty 6 Là Nouvelle tics d'arbriffeaux & de bocages défilent deux.
Des bois épais offrent au - delà des ayles plus déserts & plus
ombres.

Al bel feggio n'p'fio , ombrofo e fofco ,

Ne mai pàjlori apprefsan , ne bifolci. (a)

L'art ni la main des hommes n'y montrent nulle part leurs
foins inquiétans n'y voit par - tout que les tendres foins de la
mere commune. C'est - là , mon ami , qu'on n'est que fous ses auf-
pices & qu'on peut n'écouter que ses loix.

Sur l'invitation de M. d'Orbe, Claire a déjà persuadé à son papa
qu'il avait envie d'aller faire avec quelques amis une chasse de
deux ou trois jours dans ce canton , & d'y mener les inféparables.
Ces inféparables en ont d'autres, comme tu ne fais que trop bien.
L'un représentant le maître de la maison en fera naturellement

les honneurs ; l'autre avec moins d'éclat pourra faire à ta Julie
ceux d'un humble chalet , & ce

chalet

(a) Jamais pâtre ni laboureur n'approcha des épais ombrages
qui, couvrent ces charmais aiyles.

Tttr.

H É L 6 i s ê. t Part; 177 chalet confàcré par l'amour fera pour
eux le Temple de Gnide. Pour exécuter heureufement & Pure-
ment ce charmant projet , il n'est queftion que de quelques arran-
gemens qui fe concerteront facilement entre nous , & qui feront
partie eux - mêmes des plaifirs qu'ils doivent produire. Adieu ,
mon ami , je te quitte brufquement , de peur de furprife. Auffi
bien , je fens que le cœur de ta Julie vole un peu trop tôt habiter
le chalet.

P. S. Tout bien confidéré , je penfe que nous pourrons fans in-
diferétion nous voir prefque tous les jours ; favoir chez ma cou-
fine de deux jours l'un , & l'autre à la promenade.

Nouv. Héloïje. Tome I.

, 17 \$ Là Nouvelle

LETTRE XXXVII

de Julie.

I L s font partis ce matin , ce tendre pere & cette mere incom-
parable , en accablant des plus tendres carefles une fille chérie , &

trop indigne de leurs bontés. Pour moi , je les embraflois avec un léger ferrement de cœur , tandis qu'au dedans de lui - même , ce cœur ingrat & dénaturé pétillait d'une odieuse joie. Hélas! qu'est devenu ce tems heureux où je menoais inceffamment fous leurs yeux une vie innocente & fage , où je n'étois bien que contre leur fein , & ne pouvois les quitter d'un feul pas fans déplaire ? Maintenant coupable & craintive , je tremble en penfant à eux ; je rougis en penfant à moi ; tous mes bons fentimens fe dépravent > & je me confume en vains &c flériles regrets que n'anime pas même un vrai repentir. Ces ameres réflexions m'ont rendu toute la trifteffe que leurs adieux

H i l o i s e. I. Part. 179 ne m'avoient pas d'abord donnée. Une fecrette angoiffe étouffoit mon ame après le départ de ces chers parens. Tandis que Babi faifoit les paquets , je fuis entrée machinalement dans la chambre de ma mere , & voyant quelques-unes de fes hardes encore éparfes , je les ai toutes baiffées l'une après l'autre en fondant en larmes. Cet état d'attendriffement m'a un peu foulagée , & j'ai trouvé quelque forte de confolation à fentir que les doux mouvemens de la nature ne font pas tout- à -fait éteints dans mon cœur. Ah ! tyran! tu veux en vain l'affervir tout entier , ce tendre &c trop foible cœur ; malgré toi , malgré tes preftiges , il lui relie au moins des fentimens légitimes , il refpeéle & chérit encore des droits plus facrés que les tiens.

Pardonne , ô mon doux ami ! ces mouvemens involontaires , & ne crains pas que j'étende ces réflexions aulli loin que je le devrois. Le moment de nos jours , peut - être , oit notre amour eft le plus en liberté , n'eft pas , je le fais bien , celui des regrets : je ne veux ni te cacher mes peines ni t'en accabler ;

r8o La Noü ve lu il faut que tu les connoiffes , non pour les porter mais pour les adoucir. Dans le fein de qui les épancherois-je , fi je n'ois les verfer dans le tien ? N'estu pas mon tendre confolateur ? N'est-ce pas toi qui foutiens mon courage ébranlé ? N'est-ce pas toi qui nourris dans mon ame le goût de la vertu , même après que je l'ai perdue ? Sans toi , fans cette adorable amie dont la main compatifiante effuya fi fouvent mes pleurs, combien de fois n'eufiai-je pas déjà fuccombé fous le plus mortel abattement? Mais vos tendres foins me foutiennent ; je n'ofe m'avilir tant que vous m'estimez encore , & je me dis avec complai- fance que vous ne m'aimeriez pas tant l'un & l'autre , fi je n'étois digne que de mépris. Je vole dans les bras de cette chère coufine , ou plutôt de cette tendre fœur , dépofer au fond de fon cœur une importune triflette»

Toi , viens ce foir achever de rendre au mien la joie & la féréni- té qu'il a perdues.

H é l b i s e. I. Part. 181

LETTRE XXXVIII

A Julie.

INI O N , Julie , il ne m'est pas poffible de ne te voir chaque jour que comme je t'ai vue la veille : il faut que mon amour s'aug- mente & croiffe inceffamment avec tes charmes , & tu m'es une fource inépuifable de fentimens nouveaux que je n'aurois pas même imagL nés. Quelle foirée inconcevable ! Que de délices in- connues tu fis éprouver à mon cœur ! O trifteffe enchanteffe !

O langueur d'une ame attendrie ! combien vous surpassez les turbulens plaisirs, & la gaieté folâtre , & la joie emportée, & tous les transports qu'une ardeur sans mesure offre aux desirs effrénés des amans ! paissible & pure jouissance qui n'a rien d'égal dans la volupté des sens jamais , jamais ton pénétrant souvenir ne s'effacera de mon cœur. Dieux ! quel ravissant spectacle ou plutôt quelle extase , de voir deux beautés si touchantes

18a La Nouvelle s'embralTer tendrement , le visage de l'une se pencher sur le sein de l'autre , leurs douces larmes se confondre , & baigner ce sein charmant comme la rosée du Ciel humeûte un lis fraîchement éclos!

J'étois jaloux d'une amitié si tendre ; je lui trouvois je ne fais quoi de plus intéressant qu'à l'amour même , & je me voulois une sorte de mal de ne pouvoir t'offrir des consolations aussi chères , sans les troubler par l'agitation de mes transports. Non , rien , rien sur la terre n'est capable d'exciter un si voluptueux attendrissement que vos mutuelles caresses , & le spectacle de deux amans eût offert à mes yeux une sensation moins délicieuse.

Ah ! qu'en ce moment j'eusse été amoureux de cette aimable cousine , si Julie n'eût pas existé. Mais non , c'étoit Julie elle - même qui répandoit son charme invincible sur tout ce qui l'environnoit.

Ta robe , ton ajustement , tes gants , ton éventail , ton ouvrage ; tout ce qui frappoit autour de toi mes regards enchantoit mon cœur , & toi seule faisois tout l'enchantement. Arrête , ô ma

H Ê l o i s e. I. Part. 183 'douce amie ! à force d'augmenter mon ivresse tu m'ôtérois le plaisir de la sentir. Ce que tu me fais éprouver approche d'un vrai délire , & je crains d'en perdre enfin

la raifon. Laide -moi du moins connoître un égarement qui fait mon bonheur ; laide - moi goûter ce nouvel enthoufiafme , plus fublime , plus vif que toutes les idées que j'avois de l'amour. Quoi tu peux te croire avilie ï quoi la pafilon t'ôte-t-elle audi le fens?

Moi , je te trouve trop parfaite pour une mortelle. Je t'imagi-nerois dune efpece plus pure , fi ce feu dévorant qui pénétré ma fubdance ne m'unidoit à la tienne & ne me faifoit fentir qu'elles font la même. Non , perfonne au monde ne te connoit ; tu ne te connois pas toi-même ; mon cœur feul te connoit, te fent, & fait te mettre à ta place. Ma Julie ! Ah !

quels hommages te feroient ravis , fi tu n'étois qu'adorée ! Ah ! ii tu n'étois qu'un ange, combien tu perdrais de ton prix!

Dis-moi comment il fe peut qu'une padion telle que la mienne puifle augmenter ? Je l'ignore , mais je l'éprouve.

Quoique tu me fois préfente dans tous

184 La Nouvelle les tems , il y a quelques jours furtout que ton image plus belle que jamais me pourfuit & me tourmente avec une a&ivité à laquelle ni lieu ni tems ne me dérobe , & je crois que tu me laiiias avec elle dans ce chalet que tu quittas ien finif-fant ta derniere lettre. Depuis qu'il eft quelfion de ce rendez-vous * champêtre , je fuis trois fois forti de la ville ; chaque fois mes pieds m'ont porté des mêmes côtés , & chaque fois la perfpedive d'un féjour fi deftré m'a paru plus agréable.

Non vide il mondo Ji leggiadri rami ,

Ne mosfe 7 vento mai Ji verdi frondi. (a)

Je trouve la campagne plus riante , la verdure plus fraîche & plus vive , l'air plus pur , le Ciel plus ferein ; le chant des oifeaux femble avoir plus de tendresse & de volupté ; le murmure des eaux infpire une langueur plus amoureuse ; la vigne en fleurs exhale au loin de plus doux parfums ; un charme fecret

(a) Jamais œil d'homme ni vit des bocages autfi «barmans , jamais zéphir n'agita de plus verds feuillages.

Ftlr,

H t i o 1 s e. I. Part. 185 embellit tous les objets ou fafcine mes fen\$, on diroit que la terre fe pare pour former à ton heureux amant un lit nuptial digne de la beauté qu'il adore &: du feu qui le confume. O Julie ! o chère & précieufe moitié de mon ame»

hâtons-nous d'ajouter à ces ornemens du printems la préfence de deux amans fidelles : Portons le fentiment du plaifir dans des lieux qui n'en offrent qu'une vaine image ; allons animer toute la nature , elle eft morte fans les feux de l'amour.

Quoi ! trois jours d'attente ? trois jours encore ? Ivre d'amour, affamé de tranfports , j'attends ce moment tardif avec une douloureuse impatience. Ah ! qu'on feroit heureux fi le Ciel ôtoit de la vie tous les ennuyeux intervalles qui féparent de pareils infans !

•C - TÏ" ' »

LETTRE XXXIX

de Julie.

U n'as pas un fentiment , mon bon , , que mon cœur ne partage ; mai \$

i8 6 La Nouvelle ne me parle plus de plaifir tandis que des gens qui valent mieux que nous fouffrent , gémiffent , & que j'ai leur peine à me reprocher. Lis la lettre cijointe , & fois tranquille ii tu le peux.

Pour moi qui connois l'aimable & bonne fille qui l'a écrite , je n'ai pu la lire fans des larmes de remords & de pitié.

Le regret de ma coupable négligence m'a pénétré l'ame , & je vois avec une amere confiifion jufqu'oii l'oubli du premier de mes devoirs m'a fait porter celui de tous les autres. J'avois promis de prendre foin de cette pauvre enfant ; je la protégeois auprès de ma mere ; je la tenois en quelque maniéré fous ma garde , & pour n'avoir fçu me garder moi - même , je l'abandonne fans me fouverir d'elle , & je l'expose à des dangers pires que ceux où j'ai fuccombé. Je frémis en fongeant que deux jours plus tard c'en étoit fait peut - être de mon dépôt , & quç l'indigence & la féduction perdoient une fille modefte & fage qui peut faire un jour une excellente mere de famille. O mon ami ! comment y a-t-il dans le monde des hommes

' H i l o i s e. I. Part. 187 àfiez vils pour acheter de la mifere un prix que le cœur feul doit payer, & recevoir d'une bouche afiamce les tenr dres baifers de l'amour !

Dis - moi , pourrois-tu n'être pas touché de la piété filiale de ma Fanchon , de fes fentimens honnêtes , de Ton innocente naïveté ? Ne l'es - tu pas de la rare tendreffe de cet amant qui Te vend lui - même pour foulager fa maîtrefse ?

Ne feras - tu pas trop heureux de contribuer à former un nœud si bien affermi ? Ah ! si nous étions sans pitié pour les cœurs unis qu'on divise , de qui pourroient - ils jamais en attendre ? Pour moi , j'ai résolu de réparer envers ceux-ci ma faute à quelque prix que ce soit , & de faire en sorte que ces deux jeunes gens soient unis par le mariage.

J'espère que le Ciel bénira cette entreprise , &c qu'elle fera pour nous d'un bon augure. Je te propose & te conjure au nom de notre amitié de partir dès aujourd'hui , si tu le peux , ou tout au moins demain matin pour Neuchâtel.

Va négocier avec M. de Merveilleux le congé de cet honnête garçon ; n'épar-

i88 La Nouvelle gne ni les Implications ni l'argent : Porte avec toi la lettre de ma Fanchon , il n'y a point de cœur sensible qu'elle ne doive attendrir. Enfin , quoiqu'il nous en coûte & de plaisir & d'argent , ne reviens qu'avec le congé absolu de Claude Anet , ou crois que l'amour ne me donnera de mes jours un moment de pure joie.

Je sens combien d'objections ton cœur doit avoir à me faire; doutes -tu que le mien ne les ait faites avant toi ? Et je perifle ; car il faut que ce mot de vertu ne soit qu'un vain nom , ou qu'elle exige des sacrifices. Mon ami , mon digne ami , un rendez-vous manqué peut revenir mille fois ; quelques heures agréables s'éclipsent comme un éclair & ne font plus ; mais si le bonheur d'un couple honnête est dans tes mains , fonge à l'avenir que tu vas te préparer. Croismoi , l'occasion de faire des heureux* est plus rare qu'on ne pense ; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver , & l'usage que nous ferons de celle-ci nous va

lazier un fentiment éternel de contentement ou de repentir. Pardonne à mon zele ces difcours fuper-

H É L O 1 5 E. F. PAR-f. 189 fins ; j'en dis trop à un honnête homme, & cent fois trop à mon ami. Je fais combien tu hais cette volupté cruelle qui nous endurecit aux maux d'autrui.

Tu l'as dit mille fois toi - même , malheur à qui ne fait pas facrifier un jour de plaifir aux devoirs de l'humanité.

LETTRE XL

de Fanchon Regard à Julie.

Mademoiselle ,

P Ardennez une pauvre fille au défefpoir , qui ne lâchant plus que devenir ofe encore avoir recours à vos bontés.

Gar vous ne vous lalfez point de confoler les affligés , & je lui fî malheureufe qu'il n'y a que Vous & le bon Dieu que mes plaintes n'importunent pas. J'ai eu bien dit chagrin de quitter l'apprentiflage où vous m'aviez mife ; mais ayant eu le malheur de perdre ma mere cet hiver , il a fàlu revenir auprès de mon pauvre pere que la paralyfie retient toujours dans ion lit.

r i9<a La Nouvelle

Je n'ai pas oublié le confeil que vou?

aviez donné à ma mere de tâcher de m'établir avec un honnête homme qui prît foin de la famille. Claude Anet que Moniteur votre pere avoit ramené du fervice efl un brave garçon , rangé , qui fait un bon métier , & qui me veut du bien. Après tant de charité que vous avez eue pour nous , je n'ofois plus vous être incom-

mode , & c'est lui qui nous a fait vivre pendant tout l'hiver. Il devoit m'épouser ce printemps ; il avoit mis fon cœur à ce mariage. Mais on m'a tellement tourmentée pour payer trois ans de loyer échu à Pâques que ne fachant où prendre tant d'argent comptant , le pauvre jeune homme s'elt engagé derechef fans m'en rien dire dans la Compagnie de. Monfieur de Merveilleux , Sc m'a apporté l'argent de fon engagement.

Monfieur de Merveilleux n'est plus à Neufchâtel que pour fept ou huit jours, &: Claude Anet doit partir dans trois ou quatre pour fa ivre la recrue : ainfi nous n'avons pas le tems ni le moyen de nous marier , &: il me laiffe fans aucune reffource. Si par votre crédit ou celui de;

H ê l o i s l I, Part; 19^

Monfieur le Baron , vous pouviez nous obtenir au moins un délai de cinq ou fix femaines , on tâcheroit pendant ce temslà de prendre quelque arrangement pour nous marier ou pour rembourfer ce pauvre garçon ; mais je le connois bien ; il' ne voudra jamais reprendre l'argent qu'il m'a donné.

Il eft venu ce matin un Monfieur bien riche m'en offrir beaucoup davantage ; mais Dieu m'a fait la grâce de le refufer. Il a dit qu'il reviendrait demain matin favoir ma derniere réfolution. Je lui ai dit de n'en pas prendre la peine & qu'il la favoit déjà. Que Dieu le conduire , il fera reçu demain comme aujourd'hui. Je pourrois bien auflî recourir à la bourfe des pauvres , mais on eft fi méprifé qu'il vaut mieux pâtre : & puis, Claude Anet a trop de cœur pour vouloir d'une fille afliftée.

; Excufez la liberté que je prends , ma bonne Demoifelle ; je n'ai trouvé que vous feule à qui j'ofe avouer ma peine , & j'ai le

cœur fi ferré qu'il faut finir cette lettre. Votre bien humble. & af«.

feûionnée fervante à vous fervir.

; ; Fanchen Regard

19» La Nouvelle

» ' Il =a3g=g ■ , ' ■ 3»

LETTRE XLI

Réponse.

J ' A l manqué de mémoire & toi de confiance , ma chère enfant ; nous avons eu grand tort toutes deux , mais le mien eft impardonnable. Je tâcherai du moins de le réparer. Babi , qui te porte cette lettre eft chargée de pourvoir au plus preffé. Elle retournera demain matin pour t'aider à congédier ce Monfieur , s'il revient , & l'après dînée nous irons te voir , ma coufine & moi ; car je fais que tu ne peux pas quitter ton pau- Vre pere , & je veux connoître par moi -même l'état de ton petit ménage.

Quant à Claude Anet , n'en fois point en peine ; mon pere eft abfent ; mais en attendant fon retour on fera ce qu'on pourra , & tu peux compter que je n'oublierai ni toi ni ce brave garçon.

Adieu , mon enfant , que le bon Dieu te confole. Tu as bien fait de n'avoir pas recours à la bouffe publique ; c'eft

H É L O 1 S E. 1 . PART. 195 ce qu'il ne faut jamais faire tant qu'il relie quelque chofe dans celle des bonnes gens.

LETTRE XLI I

A Julie.

J E reçois votre lettre & je pars à l'instant : ce fera toute ma réponse. Ah cruelle ! que mon cœur en est loin , de cette odieuse vertu que vous me fupposez , & que je déteste ! Mais vous ordonnez , il faut obéir. Dût-ai-je en mourir cent fois , il faut être élimé de Julie.

LETTRE XLII

A Julie.

J'Arrivai hier matin à Neuchâtel; j'appris que M. de Merveilleux étoit à la campagne , je courus l'y chercher ; il étoit à la chaise & je l'attendis juf; Nouv. Héloïse. Tome I. N

19 4 La Nouvelle

qu'au foir. Quand je lui eus expliqué le fujet de mon voyage , & que je l'eus prié de mettre un prix au congé de Claude Anet , il me fit beaucoup de difficultés. Je crus les lever , en offrant de moi-même une fortune assez considérable , & l'augmentant à mesure qu'il réfilloit ; mais n'ayant pu rien obtenir , je fus obligé de me retirer , après m'être affûté de le retrouver ce matin, bien résolu de ne le plus quitter jufqu'à ce qu'à force d'argent , ou d'importunités , ou de quelque manière que ce put être, j'eusse obtenu ce que j'étois venu lui demander. M'étant levé pour cela de très-bonne heure , j'étois prêt à monter à cheval , quand je reçus par un Exprès ce billet de M. de Merveilleux , avec le congé du jeune homme en bonne forme.

Voilà , Monjienr , le congé que vous êtes venu folliciter , je l'ai refusé à vos offres , je le donne à vos intentions charitables , & vous prie de croire que je ne mets point à prix une bonne azion.

Jugez , à la joie que vous donnera cet heureux fuccès > de celle que j'ai

H i l o t s e. f. Part. 19\$ fentie en l'apprenant. Pourquoi faut - il qu'elle ne (bit pas aufii parfaite qu'elle devoit l'être ? Je ne puis me difpenfer d'aller remercier & rembotirfer M. dé Merveilleux , & fi cette vifite retarde mon départ d'un jour comme il eft à craindre , n'ai -je pas droit de dire qu'il s'eft montré généreux à mes dépens ?

N'importe , j'ai fait ce qui vous eft agréa* ble , je puis tout fupporter à ce prix* Qu'on eft heureux de pouvoir bien faire en fervant ce qu'on aime , & réunit* ainfi dans le même foin les charmes de l'amour & de la vertu ! Je l'avoue * â Julie ! je partis le cœur plein d'impatience & de chagrin. Je vous reprochois d'être fi fenfible aux peines d'autrui , & de compter pour rien les miennes, comme fi j'étois le feul au monde qui n'eut rieri mérité de vous. Je trou vois de la barba* fie , après m'avoir leurré d'un fi doux efpoir , à me priver fans néceffité d'uni bien dont Vous m'aviez flatté vous*même4 Tous ces murmures fe font évanouis ; je fens renaître à leur place au fond de mon ame un contentement inconnu j j'éprouve déjà le dédommagement que

ig 6 La Nouvelle

vous m'avez promis , vous que l'habitude de bien faire a tant infiruite du goût qu'on y trouve. Quel étrange empire eft le vôtre , de pouvoir rendre les privations aufii douces que les plaifirs , &C.

donner à ce qu'on fait pour vous , le même charme qu'on trouveroit à se contenter soi-même ! Ah ! je l'ai dit cent fois , tu es un ange du Ciel , ma Julie ! sans doute avec tant d'autorité sur mon âme la tienne est plus divine qu'humaine.

Comment n'être pas éternellement à toi puisque ton règne est céleste , & que ferviroit de cesser de t'aimer s'il faut toujours qu'on t'adore ?

P. S. Suivant mon calcul , nous avons encore au moins cinq ou six jours jusqu'au retour de la Maman. Seroit-il impossible durant cet intervalle de faire un pèlerinage au Chalet ?

Héloïse.!. Part. 197

LETTRE XLIV

de Julie.

3^e E murmure pas tant , mon ami , de ce retour précipité. Il nous est plus avantageux qu'il ne semble , & quand nous aurions fait par adresse ce que nous avons fait par bienfaisance , nous n'aurions pas mieux réussi. Regarde ce qui seroit arrivé si nous n'eussions suivi que nos fantaisies. Je serois allée à la campagne précisément la veille du retour de ma mère à la ville : j'aurois eu un exprès avant d'avoir pu ménager notre entrevue : il auroit fallu partir sur le champ , peut-être sans pouvoir t'avertir , te laisser dans des perplexités mortelles , & notre séparation se seroit faite au moment qui la rendoit la plus douloureuse. De plus , on auroit su que nous étions tous deux à la campagne ; malgré nos précau-

tions , peut - être eûton fçu que nous y étions enfemble ; du moins on l'auroit foupçonné , c'en étoit

*9\$ La Nouvelle uffez. L'indifcrete avidité du préfent pous étoit toute reffource pour l'avenir, & le remords d'une bonne oeuvre dédaignée nous eût tourmentés toute la vie.

Compare à préfent cet état à notre fituation réelle. Première-ment ton abfence a produit un excellent effet. Mon argus n'aura pas manqué de dire à ma jnere qu'on t'avoit peu vu chez ma coufine ; elle fait ton voyage & le fujet ; c'eft une raifon de plus pour t'eftimcr; fie le moyen d'imaginer que des gens qui vivent en bonne intelligence prenperit volontairement pour s'éloigner le fieul moment de liberté qu'ils ont pour fie voir ? Quelle rufe avons -nous employée pour écarter une trop jufte défiance ? La feule , à mon avis , qui fioit permife à d'honnêtes gens , c'eft de l'être à un point qu'on ne puiffe croire , enforte qu'on prenne un effort de vertu pour un acle d'indifférence. Mon ami , qu'un amour caché par de tels moyens doit être doux aux cœurs qui le goûtent ! Ajoute à cela le plaifir de réunir des amans défolés , & de rendre heureux deux jeunes gens fi dignes de

Héloïse, i. Part. 199 l'être. Tu l'as vue, ma Fanchon; dis, n'est-elle pas charmante , & ne méritet-elle pas bien tout ce que tu as fait pour elle? N'est-elle pas trop jolie & trop malheureufe pour refter fille impunément ? Claude Anet de l'on côté , dont le bon naturel a réfiité par miracle à trois ans de fervice , en eût -il pu fuporter encore autant fans devenir un vaurien comme tous les autres? Au lieu de cela , ils s'aiment & feront unis ; ils font pauvres & feront aidés ; ils font honnêtes gens & pourront continuer de l'être ; car mon pere a promis de prendre foin de leur établilTement.

Que de biens tu as procurés à eux & à nous par ta complaisance , fans parler du compte que je t'en dois tenir ! Tel est , mon ami , l'effet assuré des sacrifices qu'on fait à la vertu : s'ils coûtent souvent à faire , il est toujours doux de les avoir faits , & l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

Je me doute bien qu'à l'exemple de l'Inféparable , tu m'appelleras aussi la précieuse , & il est vrai que je ne fais pas mieux ce que je dis que les gens

l'ouï La Nouvelle du métier. Si mes fermons ne valent pas les leurs , au moins je vois avec plaisir qu'ils ne font pas comme eux jettes au vent. Je ne m'en défends point, mon aimable ami , je voudrais ajouter autant de vertus aux tiennes qu'un fol amour m'en a fait perdre , & ne pouvant plus m'estimer moi-même j'aime à m'effimer encore en toi. De ta part il ne s'agit que d'aimer parfaitement, & tout viendra comme de lui-même.

Avec quel plaisir tu dois voir augmenter sans cesse les dettes que l'amour s'oblige à payer !

Ma cousine a reçu les entretiens que tu as eus avec son père au sujet de M.

d'Orbe ; elle y est aussi sensible que si nous pouvions en offices de l'amitié n'être pas toujours en régie avec elle.

Mon Dieu , mon ami , que je suis une heureuse fille ! que je suis aimée & que je trouve charmant de l'être ! Père , mère , amie , amant , j'ai beau chérir tout ce qui m'environne, je me trouve toujours ou prévenue ou furpannée. Il semble que tous les plus doux sentiments du monde viennent sans cesse cher»-

H i l o i s i. I, Part. 101 cher mon ame , & j'ai le regret de n'en avoir qu'une pour jouir de tout mon bonheur.

J'oublois de t'annoncer une vifite pour demain matin. C'est Milord Bomfton qui vient de Geneve où il a paffé fept ou huit mois. Il dit t'avoir vu à Sion à fon retour d'Italie. Il te trouva fort trifte , & parle au furplus de toi comme j'en penfe. Il fit hier ton éloge fi bien & fi à propos devant mon pere , qu'il m'a tout - à - fait difpofée à faire le fien. En effet j'ai trouvé du fens , du fel , du feu dans fa converfation. Sa voix s'élève & fon œil s'anime au récit des grandes aftions , comme il arrive aux hommes capables d'en faire. Il parle aufii avec intérêt des chofes de goût , entre autres de la mufique italienne qu'il porte jt*£qu'au fublime ; je croyois entendre encore mon pauvre frere. Au furplus il met plus d'énergie que de grâce dans fes difcours , & je lui trouve même l'efprit un peu rêche (i). Adieu , mon ami.

(i) Terme du pays , pris ici métaphoriquement. Il lignî- 15e au propre uuc furface rude au toucher & qui çatiie un jFriflonnement défagréable en y palTant U main , comme celle d'une bruire fort ferrée ou du velours rt'Utrcchu

loi La Nouvelle

LETTRE XL V

A Julie.

Je n'en étois encore qu'à la fécondé lecture de la lettre , quand Milord Edouard Bomflon eft entré. Ayant tant d'autres chofes à te dire , comment aurois - je penfé , ma Julie , à te parler de lui ?

Quand on se fuffit l'un à l'autre s'avife-t-on de fonger à un tiers .? Je vais te rendre compte de ce que j'en fais , maintenant que tu parois le defirer.

Ayant paffé le Simplon , il étoit venu jufqu'à Sion au-devant d'une chaife qu'on devoit lui amener de Geneve à Brigue , & le défœuvrement rendant les ' hommes affez lians , il me rechercha.

Nous fîmes une connoiffance aufli intime qu'un Anglois naturellement peu prévenant peut la foire avec un homme fort préoccupé , qui cherche la folitude.

Cependant nous fentîmes que nous nous convenions i il y a un certain uniffon

Héloïse. I. Pàrt. 103 d'ames qui s'apperçoit au premier infant, & nous fumes familiers au bout de huit jours , mais pour toute la vie , comme deux François l'auroient été au bout de huit heures , pour tout le tems qu'ils ne se feroient pas quittés. Il m'entretint de fes voyages , & le Tachant Anglois , je crus qu'il m'alloit parler d'édifices & de peintures. Bientôt je vis avec plaifir que les tableaux & les monumens ne lui avoient point fait négliger l'étude des mœurs & des hommes. Il me parla cependant des beaux arts avec beaucoup de difcernement , mais modérément & fans prétention. Peftimai qu'il en jugeoit avec plus de fentiment que de fcience , & par les effets plus que par les réglés , ce qui me confirma qu'il avoit l'ame fenfible. Pour la mufique Italienne , il m'en parut enthoufiafié comme à toi : il m'en fit même entendre ; car il mene un virtuofe avec lui , Ton valet - de - chambre joue fort bien du violon , & lui -même paffablement du violoncelle. Il me choifit plufieurs morceaux très - pathétiques à ce qu'il prétendoit ; mais foit qu'un accent fi nou-

xc >4 La Nouvelle veau pour moi demandât une oreille plus exercée ; foit que le charme de la muſique , fi doux dans la mélancolie, s'efface dans une profonde triflefſe , ces morceaux me firent peu de plaifir, & j'en trouvai le chant agréable , à la vérité , mais bizarre & fans exprefſion.

Il fut auffi queſtion de moi , & Milord s'informa avec intérêt de ma fituation.

Je lui en dis tout ce qu'il en devoit favoir. Il me propoſa un voyage en Angleterre avec des projets de fortune impoſſibles , dans un pays où Julie n'étoit pas. Il me dit qu'il alloit paſſer l'hiver à Geneve , l'été fuivant à Laufanne, & qu'il viendrait à Vevai avant de retourner en Italie ; il m'a tenu parole , & nous nous fommes revus avec un nouveau plaifir.

Quant à fon cara&ere , je le crois vif emporté , mais vertueux & ferme. Il ſe pique de philoſophie , & de ces principes dont nous avons autrefois parlé. Mais au fond , je le crois par tempérament ce qu'il penſe être par méthode , & le vernis floïque qu'il

Héloïſe. I. Part. 105

imet à ſes afriions ne confiée qu'à parer de beaux raifonnemens le parti que fon cœur lui a fait prendre. J'ai cependant appris avec un peu de peine qu'il avoit eu quelques affaires en Italie , & qu'il ſ'y étoit battu plufieurs fois.

Je ne fais ce que tu trouves de rêche dans ſes manières ; véritablement elles ne font pas prévenantes , mais je n'y ſens rien de repouffant. Quoique fon abord ne foit pas auffi ouvert que fon cœur, & qu'il dédaigne les petites bienféances , il ne laiffe pas , ce me femble , d'être d'un commerce agréable. S'il n'a pas cette poli-

teffe réservée & circonspé&e qui se réglé uniquement sur l'extérieur, & que nos jeunes officiers nous apportent de France , il a celle de l'humanité qui se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs , & respecte en général tous les hommes.

Te l'avouerai -je naïvement? La privation des grâces est un défaut que les femmes ne pardonnent point , même au mérite , & j'ai peur que Julie n'ait été femme une fois en sa vie.

Puisque je suis en train de sincérité.

1 66 La Nouvelle je te dirai encore , ma jolie prêcheuse , qu'il est inutile de vouloir donner le change à mes droits , & qu'un amour affamé ne se nourrit point de fermons.

Songe , songe aux dédommagemens promis & dûs ; car toute la morale que tu m'as débitée est fort bonne ; mais , quoique tu puisses dire , le Chalet valoit encore mieux.

LETTRE XLVI

de Julie.

H É bien donc , mon ami , toujours le Chalet? l'histoire de ce Chalet te pèse furieusement sur le cœur , & je vois bien qu'à la mort ou à la vie il faut te faire raison du Chalet ! Mais des lieux où tu ne fus jamais te font -ils si chers qu'on ne puisse t'en dédommager ailleurs , & l'amour qui fit le palais d'Armide au fond d'un désert ne fauroit-il nous faire un chalet à la ville ? Ecoute , on va

marier ma Fanchon. Mon pere, qui ne hait pas les fêtes & l'appareil, veut

H t l o i s i. I. Part. 207 lui faire une noce oii nous ferons tous :

cette noce ne manquera pas d'être tumuifueufe. Quelquefois le myftere a Içu tendre fon voile au fein de la turbulente joie & du fracas des feffins. Tu m'entends , mon ami , ne feroit - il pas doux de retrouver dans l'effet de nos foins les plaifirs qu'ils nous ont coûtés ?

Tu t'animes ce me femble, d'un zele affez fuperflu fur l'apologie de Milord Edouard dont je fuis fort éloigné de mal penfer. D'ailleurs comment jugerois-je un homme que je n'ai vu qu'un après-midi , & comment en pourrois-tu juger toi-même for une connoiffance de quelques jours. Je n'en parle que par conjecture , & tu ne peux gueres être plus avancé ; car les propofitions qu'il t'a faites font de ces offres vagues dont un air de puiffance & la facilité de les éluder rendent fouvent les étrangers prodiges.

Mais je reconnois tes vivacités ordinaires & combien tu as de penchant à te prévenir pour ou contre les gens , prefque à la premiere vue. Cependant nous examinerons à loifx les arrangemens qu'il t'a propofés. Si l'amour

108 La Nouvelle favorife le projet qui m'occupe, il s'eii présentera peut-être de meilleurs pour nous. O mon bon ami , la patience eft amere , mais fon fruit eft doux ?

Pour revenir à ton Anglois , je t'ai dit qu'il me paroiffbit avoir l'ame grande & forte , & plus de lumières que d'agrcmens dans l'efprit. Tu dis à peu près la même chofe ; & puis , avec cet air de fupériorité mafculine qui n'abandonne point nos humbles adora-

teurs , tu me reproches d'avoir été de mon sexe une fois en ma vie , comme si jamais une femme devoit cesser d'en être ? Te foudroyent-il qu'en lisant ta République de Platon nous avons autrefois disputé sur ce point de la différence morale des sexes ? Je perdis dans l'avis dont j'étois alors , & ne faisois imaginer un modèle commun de perfection pour deux êtres si différens. L'attaque & la défense, l'audace des hommes , la pudeur des femmes ne font point des conventions, comme le pensent tes philosophes , mais des institutions naturelles dont il est facile de rendre faison , & dont se déduisent aisément toutes les autres différen-

tions

Hiloise. I. Part. 109 tions morales. D'ailleurs, la destination de la nature n'étant pas la même , les inclinations , les manières de voir & de sentir doivent être dirigées de chaque côté selon ses vues , il ne faut point les mêmes goûts ni la même constitution pour labourer la terre & pour allaiter des enfans. Une taille plus haute, une voix plus forte & des traits plus marqués semblent n'avoir aucun rapport nécessaire au sexe ; mais les modifications extérieures annoncent l'intention de l'homme à varier dans les modifications de l'esprit.

Une femme parfaite & un homme parfait ne doivent pas plus se ressembler d'ame que de visage ; ces vaines imitations de sexe font le comble de la déraison ; elles font rire le sage & fuir les amours. Enfin , je trouve qu'à moins d'avoir cinq pieds & demi de haut , une voix de basse & de la barbe au menton, l'on ne doit point se mêler d'être homme.

Vois combien les amans font maladroits en injures ! Tu me reproches une faute que je n'ai pas commise ou que tu commets

aussi bien que moi*

Nouv, Héloïse. Tom, I, O

no La Nouvelle &: l'attribues* à un défaut dont je m'honore.
Veux -tu que te rendant sincérité

pour sincérité je te dis naïvement ce que je pense de la tienne
? Je n'y trouve qu'un raffinement de flatterie , pour te justifier à
toi-même par cette franchise apparente les éloges enthousiastes
dont tu m'accables à tout propos. Mes prétendues perfections
t'aveuglent au point, que pour démentir les reproches que tu te
fais en secret de ta prévention , tu n'as pas l'esprit d'en trouver un
solide à me faire.

Crois-moi , ne te charge point de me dire mes vérités , tu t'en
acquitteras trop mal ; les yeux de l'amour , tout pervers qu'ils
font, favent-ils voir des défauts ? C'est à l'intime amitié que ces
soins appartiennent , & là-dessus ta disciple Claire est cent fois
plus lavante que toi. Oui , mon ami , loue -moi , admire - moi ,
trouve - moi belle , charmante, parfaite. Tes éloges me plaisent
sans me séduire , parce que je vois qu'ils font le langage de l'er-
reur & non de la fausseté , &c que tu te trompes toi-même ; mais
que tu ne veux pas me tromper.

H é l o i s e. I. Part. 2 1 1 O que les illusions de l'amour font ai-
mables ! Ses flatteries font en un sens des vérités : le jugement se
fait * mais le cœur parle. L'amant qui loue en nous des perfec-
tions que nous n'avons pas , les voit en effet telles qu'il les repré-
sente ; il ne ment point en disant des menfonges ; il flatte sans
s'avilir , & l'on peut au moins l'effimer sans le croire.

J'ai entendu , non fans quelque battement de cœur , propofer d'avoir demain deux philofophes à fouper. L'un efl Milord Edouard , l'autre eft un fage dont la gravité s'eft quelquefois un peu dérangée aux pieds d'une jeune écolière ; ne le connoîtrez-vous point ? Exhorteze , je vous prie , à tâcher de garder demain le décorum philofophique un peu mieux qu'à fon ordinaire. J'aurai foin d'avertir aufli la petite perfonne de bailler les yeux , & d'être aux fiens la moins jolie qu'il fe pourra. ~

La Nouvelle

LETTRE XLVI

A Julie.

A H ! mauvaife ! Eft-ce là la circonfpettion que tu m'avois promife ? Eft-ce ainfi que tu ménages mon cœur & voiles tes attraits ? Que de contraventions à tes engagements ! Premièrement ta parure , car tu n'en avois point , & tu fais bien que jamais tu n'es fi dangereufe. Secondement ton maintien fi doux , fi modefte , fi propre à laifler remarquer à loifir toutes tes grâces.

Ton parler plus rare , plus réfléchi , plus fpirituel encore qu'à l'ordinaire , qui nous rendoit tous plus attentifs , & faifoit voler l'oreille & le cœur audevant de chaque mot. Cet air que tu chantas à demi - voix , pour donner encore plus de douceur à ton chant , & qui , bien que françois , plut à Milord Edouard même. Ton regard timide , & tes yeux baifles dont les éclairs inattendus me jettoient dans un trouble inévi-

H i l o i s e. I. Part, i i j table. Enfin , ce je ne fais quoi d'inex-primable , d'enchanteur , que tu femblois avoir répandu fur toute ta perfonne pour faire tourner la tête à tout le monde , fans paroître même y fonger. Je ne fais , pour moi , comment tu t'éprends ; mais fi telle efi ta maniéré d'être jolie le moins qu'il efi poffible, je t'avertis que c'efi: l'être beaucoup plus qu'il ne faut pour avoir des fages autour de foi.

Je crains fort que le pauvre philofophe Anglois n'ait un peu reflenti la même influence. Après avoir reconduit ta coufine , comme nous étions tous encore fort éveillés , il nous propofa d'aller chez lui faire de la mufique &C boire du punch. Tandis qu'on raffembloit fes gens , il ne ceffa de nous parler de toi avec un feu qui me déplut , & je n'entendis pas ton éloge dans fa bouche avec autant de plaifir que tu avois entendu le mien. En général , j'avoue que je n'aime point que perfonne , excepté ta coufine , me parle de toi ; il me femble que chaque mot m'ôte une partie de mon fecret ou de mes

ai4 La Nouvelle plaiiirs , & quoique l'on puifle dire , on y met un intérêt fi fufpeft , ou l'on eft fi loin de ce que je fens , que je n'aime écouter là-defius que moi-même.

Ce n'eft pas que j'aie comme toi du penchant à la jaloufie. Je connois mieux ton ame ; j'ai des garants qui ne me permettent pas même d'imaginer ton changement poffible. Après tes afiurances , je ne te dis plus rien des autres prétendans. Mais celui - ci , Julie !

des conditions fortables les préjugés de ton pere Tu fais bien

qu'il s'agit de ma vie ; daigne donc me dire un mot là-def'us. Un mot de Julie & je fuis tranquille à jamais.

J'ai passé la nuit à entendre ou exécuter de la musique italienne , car il s'eff :

trouvé des duos & il a fallu hasarder d'y faire ma partie. Je n'ose
te parler encore de l'effet qu'elle a produit sur moi ; j'ai peur , j'ai
peur que l'impression du foudre d'hier ne se soit prolongée sur ce
que j'entendois , & que je n'aie pris l'effet de tes félicitations pour
le charme de la musique. Pourquoi la même cause qui me la
rendoit

H é l o i s e. I. Part. 115 ennuyée à Sion , ne pourroit - elle
pas ici me la rendre agréable dans une situation contraire ? N'es -
tu pas la première source de toutes les affections de mon ame , &
fuis - je à l'épreuve des prestiges de ta magie ? Si la musique eut
réellement produit cet enchantement , il eût agi sur tous ceux qui
l'entendoient.

Mais tandis que ces chants me tenoient en extase , M. d'Orbe
dormoit tranquillement dans un fauteuil , & au milieu de mes
transports , il s'est contenté pour tout éloge de demander si ta
cousine favoit l'Italien.

Tout ceci fera mieux éclaircir demain; car nous avons pour ce
soir un nouveau rendez - vous de musique. Milord veut la rendre
complète & il a mandé de Laufanne un fécond violon qu'il dit
être allez entendu. Je porterai de mon côté des scènes , des can-
tates françaises , & nous verrons !

En arrivant chez moi j'étois d'un accablement que m'a donné
le peu d'habitude de veiller & qui se perd en t'écrivant. Il faut
pourtant tâcher de dormir quelques heures. Viens avec moi , ma

n6 La Nouvelle douce amie ; ne me quitte point durant mon fommëil ; mais foit que t6n image le trouble ou le favorife , foit qu'il m'offre ou non les noces de la Fanchon, un infta% d6licieux qui ne peut m'6chapper 6l qu'il me pr6pare , c'eft le fentiment de mon bonheur au r6veil.

LETTRE XLVI II

A Julie.

H ! ma Julie , qu'ai - je entendu 6 Quels fons touchans ? Quelle mufique ?

Quelle fource d6licieufe de fentimens &C de plaifirs ? Ne perds pas un moment ; raffemble avec foin tes op6ra , tes cantates , ta mulique françoife , fais un grand feu bien ardent , jettes -y tout ce fatras , & l'attife avec foin , afin que tant de glace puiffe y br6ler & donner de la chaleur au moins une fois. Fais ce facrifice propitiatoire au Dieu du go6t, pour expier ton crime & le mien d'avoir profan6 ta voix 6 cette lourde pfalmodie , & d'avoir pris fi longtemps pour

H6lo6se. I. Part.' 117 le langage du c6eur un bruit qui ne fait qu'6tourdir l'oreille. O que ton digne frere avoit raifon ! Dans quelle 6trange erreur j'ai v6cu jufqu'ici fur les productions de cet art charmant ? Je fentois leur peu d'effet , & l'attribuois 6 fa foibleffe. Je difois , la mufique n'eft qu'un « vain fon qui peut flatter l'oreille & n'agit qu'indire&ement & l6g6rement fur l'ame. L'impreffion des accords eff^ purement m6canique Jk phyfique ; qu'at-elle 6 faire au fentiment , & pourquoi devois-je efp6rer

d'être plus vivement touché d'une belle harmonie que d'un bel accord de couleurs ? Je n'appercevois pas dans les accens de la mélodie appliqués à ceux de la langue , le lien puiffant & fecret des pallions avec les fons : je ne voyois pas que l'imitation des tons divers dont les fentimens animent la voix parlante donne à fon tour à la voix chantante le pouvoir d'agiter les cœurs , & que l'énergique tableau des mouvemens de l'ame de celui qui fe fait entendre , efl: ce qui fait le vrai charme de ceux qui l'écoutent.

C'ell ce que me fit remarquer le chan-

2 1 8 La Nouvelle teur de Milord , qui , pour un Muficien , ne laide pas de parler allez bien de Ton art. L'harmonie , me difoit - il , n'eft qu'un accefloire éloigné dans la mufique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle affure , il eft vrai , les intonations ; elle porte témoignage de leur jufteffe & rendant les modulations plu% fenfibles , elle ajoute de l'énergie à l'expreflion & de la grâce au chant :

Mais c'eft de la feule mélodie que fort cette puiffance invincible des accens paffionnés ; c'eft d'elle que dérive tout le, pouvoir de la mufique fur l'ame ; formez les plus favantes fuccelfions d'accords fans mélange de mélodie , vous ferez ennuyés au bout d'un quard'heure. De beaux chants fans aucune harmonie font long - tcms à l'épreuve de l'ennui. Que l'acceril du fentiment anime les chants les plus {impies , ils feront intércifans. Au contraire , une mélodie qui ne parle point chante toujours mal , &: la feule harmonie n'a jamais rien fçu dire au cœur.

C'eft en ceci , continuolt-il , que con-

Héloïse. I. Part. 2 19 fifte l'erreur des François fur les forces de la mufique. N'ayant & ne pouvant avoir une mélodie à eux dans

une langue qui n'a point d'accent , fur une poësie maniérée qui ne connut jamais la nature , ils n'imaginent d'effets que ceux de l'harmonie & des éclats de voix qui ne rendent pas les sons plus mélodieux mais plus bruyans , & ils font fi malheureux dans leurs prétentions , que cette harmonie même qu'ils cherchent leur échappe ; à force de la vouloir charger ils n'y mettent plus de choix , •ils ne connoissent plus les choses d'effet, ils ne font plus que du remplissage , ils se gâtent l'oreille , & ne font plus sensibles qu'au bruit ; enforte que la plus belle voix pour eux n'est que celle qui chante le plus fort. Aussi faute d'un genre propre n'ont -ils jamais fait que fuivre pesamment &c de loin nos modèles , & depuis leur célébré Lulli ou plutôt l'enôte , qui ne fit qu'imiter les Opéra dont l'Italie étoit déjà pleine de bons tems , on les a toujours vus à la pite de trente ou quarante ans copier , gâter nos vieux Auteurs , &c faire à peu près

no La Nouvelle de notre musique comme les autres peuples font de leurs modes. Quand ils se vantent de leurs chansons , c'est leur propre condamnation qu'ils prononcent; s'ils favoient chanter des sentimens ils ne chanteroient pas de l'esprit , mais parce que leur musique n'exprime rien, elle est plus propre , aux chansons qu'aux Opéra , & parce que la nôtre est toute passionnée , elle est plus propre aux Opéra qu'aux chansons.

Ensuite m'ayant récité sans chant quelques scènes italiennes , il me fit sentir les rapports de la musique à la parole dans le récitatif, de la musique au sentiment dans les airs , & par - tout l'énergie que la mesure exacte & le choix des accords ajoute à l'expression. Enfin après avoir joint à la connoissance que j'ai de la langue la meilleure idée qu'il me fut possible de l'accent oratoire & pathétique , c'est- à -dire de l'art de parler à l'oreille & au cœur

dans un langage sans articuler des mots, je me mis à écouter cette musique enchanteresse , & je sentis bientôt aux émotions qu'elle me causoit que cet art avoit un pouvoir

H É l o i s e. I. Part. xii\ supérieur à celui que j'avois imaginé.

Je ne fais quelle sensation voluptueuse me gaignoit insensiblement. Ce n'étoit plus une vaine fuite de sons , comme dans nos récits. A chaque phrase quelque image entroit dans mon cerveau ou quelque sentiment dans mon cœur ; le plaisir ne s'arrêtoit point à l'oreille , il pénétoit jusqu'à l'ame ; l'exécution coûtait sans effort avec une facilité charmante ; tous les concertans sembloient animés du même esprit ; le chanteur maître de sa voix en tiroit sans gêne tout ce que le chant & les paroles demandoient de lui , & je trouvai sur-tout un grand soulagement à ne sentir ni ces lourdes cadences , ni ces pénibles efforts de voix , ni cette contrainte que donne chez nous au musicien le perpétuel combat du chant &c de la mesure , qui , ne pouvant jamais s'accorder } ne laissent gueres moins l'auditeur que l'exécutant.

Mais quand après une suite d'airs agréables , on vint à ces grands morceaux d'expression , qui savent exciter & peindre le désordre des passions violentes , je perdois à chaque instant l'i-

2.12 La Nouvelle déesse de musique , de chant , d'imitation ; je croyois entendre la voix de la douleur , de l'empressement , du désespoir ; je croyois voir des mères éplorées , des amans trahis , des tyrans furieux , & dans les agitations que j'étois forcé d'éprouver j'avois peine à rester en place.

Je connus alors pourquoi cette même musique qui m'avoit autrefois ennuyé , m'échauffoit maintenant jusqu'au transport ; c'est que j'avois commencé de la concevoir , de que fitôt qu'elle pou-

voit agir elle agissoit avec toute sa force. Non , Julie , on ne supporte point à demi de pareilles impressions ; elles sont excessives ou milles , jamais faibles ou médiocres ; il faut résister inflexible ou se laisser émouvoir outre mesure ; ou c'est le vain bruit d'une langue qu'on n'entend point , ou c'est une impétuosité de sentiment qui vous entraîne , & à laquelle il est impossible à l'ame de résister.

Je n'avois qu'un regret ; mais il ne me quittoit point ; c'étoit qu'un autre que toi formât des vœux dont j'étois si touché , & de voir sortir de la bouche

Hiloise. I. Part. 213 d'un vil castrato les plus tendres expressions de l'amour. O ma Julie ! n'est-ce pas à nous de revendiquer tout ce qui appartient au sentiment ? Qui sentira , qui dira mieux que nous ce que doit dire & sentir une ame attendrie ? Qui fera prononcer d'un ton plus touchant le cor mio , l'idolo amato ? Ah ! que le cœur prêterait d'énergie à l'art , si jamais nous chantons ensemble un de ces duo charmans qui font couler des larmes si délicieuses ! Je te conjure premièrement d'entendre un essai de cette musique , soit chez toi , soit chez l'Inferable. Milord y conduira quand tu voudras tout son monde , & je suis sûr qu'avec un organe aussi sensible que le tien , & plus de connoissance que je n'en avois de la déclamation italienne , une seule séance suffira pour t'amener au point où je suis , & te faire partager mon enthousiasme. Je te propose & te prie encore de profiter du séjour du virtuole pour prendre leçon de lui , comme j'ai commencé de faire dès ce matin. Sa manière d'enseigner est simple , nette , & confiante en pratique plus qu'en discours ;

2.2.4 La Nouvelle il ne dit pas ce qu'il faut faire , il le fait ; & en ceci , comme en bien d'autres choses l'exemple vaut mieux que la

* réglé. Je vois déjà qu'il n'est question que de s'afflervir à la mesure , de la bien sentir , de phrafer & pondhler avec foin , de foutenir également des fons &C non de les renfler , enfin d'ôter de la voix les éclats & toute la pretintaille françoise , pour la rendre jufle , expreffive , & flexible ; la tienne naturellement si légère & si douce prendra facilement ce nouveau pli ; tu trouveras bientôt dans ta fenfibilité l'énergie & la vivacité de l'accent qui anime la mufique italienne ,

E'I cantar che nelÛ anima Ji fente. (<z)

Laifle donc pour jamais cet ennuyeux & lamentable chant françois, qui refifemble aux cris de la colique mieux qu'aux tranfports des pallions. Apprends à former ces fons divins , que le fenfiment infpire , feuls dignes de ta voix ,

feuls

, {a) Et le chant qui fe fait dans l'ame.

tetr.

H É l o i s e. I. Part.

feuls dignes de ton cœur , & qui portent toujours avec eux le charme & le feu des carafteres fenfibles.

DE J U L I E

U fais bien , mon ami , que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée , & toujours en danger d'être furprife. Ainfi , dans l'impossibilité de faire de longues lettres je me borne à répondre à ce qu'il y a de

plus effentiel dans les tiennes , ou à fuppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des Conventions non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai fur- tout aujourd'hui , que deux mots au fujet de Milord Edouard me font oublier le refie de ta lettre.

Mon ami , tu crains de me perdre Sc me parles de chanfons ! belle matière à tracafferie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment , tu n'es pas jaloux , on le voit bien ; mais pour le coup je ne ferai pas jaloufe moi- meme, car j'ai pé-, Nouy. Héloïfe .
Tom. I, P

,ai6 La Nouvelle hétére dans ton ame & ne fens que ta confiance où d'autres croiroient fentii* ta froideur. O la douce & charmante fécurité que celle qui vient du fentiment d'une union parfaite ! C'est par elle , je le fais , que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien , c'est par elle auffi que le mien te juf- tifie , & je te croirois bien moins amoureux fi je te voyois plus allarmé.

Je ne fais , ni ne veux favoir , fi Milord Edouard a d'autres at- tentions pour moi que celles qu'ont tous les hommes pour les perfonnes de mon âge ; ce n'est point de fes fentimens qu'il s'agit , mais de ceux de mon pere &: des miens ; ils font auffi d'accord fur fon compte que fur celui des prétendus prétendans , dont tu dis que tu ne dis rien. Si fon exclufion & la leur fuffifent à ton repos , fois tranquille. Quelque honneur que nous fit la recherche d'un homme de ce rang s jamais du contentement du pere ni de la fille , Julie d'Etange ne fera Ladi Bomflon. Voilà fur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour

H t l o i S e. I. Part. 217 Cela queſtion de Milord Edouard , je fuis fûre que de nous quatre tu es le feul qui puillie même lui fuppoſer du goût pour moi. Quoi qu'il en foit , je fais à cet égard la volonté de mon pere farts qu'il en ait parlé ni à moi ni à perſonne , & je n'en ferois pas mieux inftruite quand il me l'auroit poſitivement déclarée. En voilà allez pour calmer tes 'craintes , c'eſt-à-dire autant que tu en dois favoir. Le relie feroit pour toi de pure curioſité , & tu fais que j'ai réſolu de ne la pas fatiſfaire.

Tu as beau me reprocher cette réferve & la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs. Si je l'avois toujours eue , elle me feroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un difcours de mon pere , tu n'aitrois point été te déſoler à Meillerie ; tu ne m'euffes point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente & pourrois encore aſpifer au bonheur. Juge par ce que me coûte une feule indifcrétion , de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour avoir de la

^^Z La Nouvelle prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes parlons que les déguifer. La moindre allarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable tu ne douterois plus de rien ; on liroit tous nos ſecrets dans ton ame , tu détruirois à force de zele tout le ſuccès de mes foins. Laifle - moi donc les fouds de l'amour , & n'en garde que les plaifirs ; ce partage eſt-il fi pénible , & ne fenſtu pas que tu ne peux rien à notre bonheur que de n'y point mettre obſtaclẽ ? Hélas ! que me ferviront déformais ces précautions tardives ? Eli - il tems d'affermir ſes pas au fond du précipice , & de prévenir les maux dont on ſe fent accablé ? Ah ! miſérable fille , c'eſt bien à toi de parler de bonheur ! En peut-il jamais être ou régnent la honte & le remords ? Dieu ! quel état cruel , de

ne pouvoir ni fuporter fon crime , ni s'en repentir ; d'être affiéé par mille frayeurs , abufé par mille efpérances vaines , & de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du défefpoir ! Je fuis déformais à la feule merci du fort. Ce n'eft plus ni de force ni de vertu qu'il eft

H É l o i s e. I. Part. ng>

queffion , mais de fortune & de prudence , & il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent ou de mourir coupable. Confiderez cette fituation , mon

ami , & voyez fi tu peux te fier à mon zele?

LETTRE L

de Julie.

J E n'ai point voulu vous expliquer hier en vous quittant la caufe de la trifteffe que vous m'avez reprochée , parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre.

Malgré mon averfion pour les éclaircifsemens , je vous dois celui-ci , puifque je l'ai promis , & je m'en acquitte.

Je ne fais fi vous vous fouvenez des étranges difcours que vous me tîntes hier au foir , & des manières dont vous les accompagnâtes ; quant à moi , je ne les oublierai jamais afTez tôt pour votre honneur & pour mon repos , & malheureufement j'en fuis trop indignée pour pouvoir les oublier aifément. De pareil-

les expreffions avoient quelquefois frap[^] pé mon oreille en partant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pulfent jamais lortir de la bouche d'un honnête homme je fuis très fiire au moins qu'elles n'entrèrent jamais dans lç diébonnaire des amans , & j'étois bien éloignée de penfer qu'elles pulfent être d'ufage entre vous & moi. Eh Dieux î quel amour efl: le vôtre , s'il artaifonne ainfi fes plaifirs J Vous fortiez , il efl; vrai , d'un long repas , & je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'eſt: auſſi pour ceia que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête-à-tête où vous m'auriez traitée ainfi de fang- froid eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'allarme fur votre compte , c'eſt: que fouvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'eſt que l'effet de ce qui fe paffe au fond de fon cœur dans les autres tems. Croirai-je que dans un état où l'on ne déguife rien vous vous montrâtes tel que vous êtes. Que deviendrois - je fi vous penſiez à jeun commç vous parliez hier au foir ? Plutôt que dç

H É l o i s e. I. Part. 13 1 /apporter un pareil mépris j'aimeroi s mieux éteindre un feu fi groſſier , & perdre un amant qui fachant fi mal honorer fa maîtrefle mériteroit fi peu d'en être eſtimé. Dites-moi , vous qui chérifiez les fentimens honnêtes, feriez-vous tombé dans cette erreur cruelle que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur , & qu'on ne doit plus de relpett à celles dont on n'a *plus de rigueur à craindre ? Ah ! fi vous aviez toujours penſé ainfi , vous auriez été moins à redouter & je ne ferois pas fi malheureuſe ! Ne vous y trompez pas , mon ami , rien n'eſt fi dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde ; tant de gens parlent d'amour, & fi peu favent aimer , que la plupart prennent pour fçs pures & douces

loix les viles maximes d'un commerce abjeû , qui bientôt affouvi de lui-même a recours aux monstres de l'imagination & se déprave pour se foutenir.

Je ne fais fi je m'abuse ; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui , c'est son feu divin qui fait épurer nos penchans

La Nouvelle naturels , en les concentrant dans un seul objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations , & qui fait qu'excepté cet objet unique , un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire , tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime , il n'y a point d'homme que son amant. Que disje ? Un amant n'est-il qu'un homme } Ah ! qu'il est un être bien plus sublime !

Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle & lui sont les seuls de leur espèce. Ils ne défient pas , ils aiment. Le cœur ne fuit point les sens , il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non , il n'y a rien d'obscène que la débauche & son grossier langage. Le véritable amour toujours modeste n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystère , le silence , la honte craintive aiguifient & cachent ses doux transports ; sa flamme honore & purifie toutes ses caresses ; la décence & l'honnêteté l'accompagnent au sein de la volupté même , & lui seul fait tout accorder aux desirs sans

H é l o i s e. I. Part. 233 rien ôter à la pudeur. Ah dites ! vous qui connûtes les vrais plaisirs ; comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux ? Comment ne banniroit-elle pas leur délire & tout leur charme ? Comment ne fouilleroit-elle pas

cette image de perfection sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé?

Croyez-moi , mon ami , la débauche & l'amour ne fauroient loger ensemble , & ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime' , & rien n'y peut suppléer fût-il qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous feriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage , comment avez -vous pu vous refondre à l'employer si mal à propos»

& à prendre avec celle qui vous est chère un ton & des manières qu'un homme d'honneur doit même ignorer ? Depuis quand est - il doux d'affliger ce qu'on aime, & quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui?

Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je l'oubliais jamais, est-ce à vous de me le rappeler?

1314 La Nouvelle Est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition ? Ce feroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite , & tant de larmes versées sur ma faiblesse méritoient que vous me la fîssiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude ni précieuse. Hélas que j'en suis loin , moi qui n'ai pas même été sage ! Vous le savez trop , ingrat , si ce tendre cœur fait rien résister à l'amour ? Mais au moins ce qu'il lui cède , il ne veut le céder qu'à lui , & vous m'avez trop bien appris son langage , pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures,- des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou fâchez être estimé d'elle. Je vous l'ai déjà dit, je ne connois point d'amour sans pudeur, & s'il m'en

coûtoit de perdre le vôtre, il m'en couteroit encore plus de le conferver à ce prix.

Il me refie beaucoup de chofes à dire fur le même fujet ; mais il faut finir cette, lettre , & je les renvoye à un autre

Hiloiſe. I. Part; 13 5 tems. En attendant , remarquez un effet de vos fauffes maximes fur l'ufage immodéré du vin. Votre cœur n'eſt point coupable , j'en fuis très fure. Cependant vous avez navré le mien , & fans favoir ce que vous faifiez , vous défoüez comme à plaifir ce cœur trop facile à s'allarmer , & pour qui rien n'eſt indifférent de ce qui lui vient de vous.

9C LL.. " . ■■ . y

LETTRE LL

Réponſe

X L n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me faſſe glacer le fang , & j'ai peine à croire , après l'avoir relue vingt fois que . ce foit à moi qu'elle eſt adreſſée. Qui moi , moi ? j'aurois offenſé Julie } J'aurois profané ſes attraits ? Celle à qui chaque inſtant de ma vie j'offre des adorations , eût été en butte à mes outrages ? Non , je me ferois percé le cœur mille fpis avant qu'un projet fi barbare en eût approché. Ah ! que tu le connois tnal , ce cœur qui t'ÿlçlptre ! ce cœur

13 6 La Nouvelle

qui vole & ſe proſterne fous chacun de tes pas ! ce coeur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels ! Que tu le connois mal, o Julie ! fi tu l'accuſes de manquer envers toi à ce reſped ordinaire & commun qu'un amant vul-

gairé auroit même pour fa maîtresse ! Je ne crois être ni impudent ni brutal , je hais les discours déshonnêtes & n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais , que je le redise après toi , que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je ferois le plus vil des mortels , quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule , quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu régnerais , oh ! dis - moi , Julie, Ange du Ciel , dis-moi comment je pourrais apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir 'que devant celles qui l'aiment? Ah ! non, il n'est pas possible ! Un seul de tes regards eût contenu ma bouche & purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût vaincue sans l'outrager , & dans la douce union de nos âmes , leur .

H i l o i s e. I. Part. 3.37 seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage. Dis , si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure , je cessai jamais d'en respecter le charmant objet ?

Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité : dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte ? si d'une main timide l'amour ardent. & craintif attenta quelquefois à tes charmes : dis si jamais une témérité brutale osa les profaner ? Quand un transport indifférent- écarte un instant le voile qui les couvre , l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussitôt le sien ? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment quand tu n'en aurois point d'autre ? Incorruptible comme ton âme honnête , tous les feux de la jeunesse l'ont-ils jamais altéré ? Cette union si touchante & si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité ? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours ? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs hors ceux que l'amour donne ? En vou-

drions-nous connoître d'autres ? Conçois-tu comment cet enchantement eût pu se détruire ? Comment j'aurois oublié

'138 La NoïvÊitÊ dans un moment l'honnêteté , notre' amour , mon honneur , & l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi , quand même je ne t'aurois point adorée £ Non , ne le crois pas ; ce n'est point moi qui pus t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; & si j'eusse été coupable un instant , Je remords me quitteroit-il jamais ? Non , Julie , un démon jaloux d'un fort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler , & m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure , je dételle un forfait que j'ai commis , puisque tu m'en accuses , mais auquel m'a volonté n'a point de part.

Que je vais l'abhorrer , cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur , & qui put démentir si cruellement le mien 1 J'en fais par toi l'irrévocable ferment , dès aujourd'hui je renonce pour ma vie au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne fouillera mes lèvres , & son délire infernal ne me rendra plus coupable à mon infu. Si j'enfreins ce vœu solennel ; Amour, accable -moi du

H i l o T s E. L Part. 159 châtement dont je ferai digne : puisse • à 1 enfant 1 image de ma Julie fortir pour jamais de mon cœur, & l'abandonner à l'indifférence & au déshonneur.

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légère. C'est «ne précaution & non pas un châtement.

J'attends de toi celui que j'ai mérité. Je l'implore pour foulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge & s'appaise; punis-moi

fans me haïr , je fouffrirai fans murmure. Sois juffe & févere ; il le faut, y y confens ; mais fi tu veux me laiffer la ,vie , ote-moi tout , hormis ton cœur.

lettre lil

de Julie.

\^j Ommet , mon ami , renoncer au vin pour fa maîtresse ? Voilà ce qu'on appelle un facrifice î Oh 1 je défie qu'on trouve dans les quatre Cantons un homme plus amoureux que toi! Ce n'est pas qu'il n'y ait parmi nos jeunes gens de petits Mclueurs francisés qui boivent

î4ô La Nouvelle dp l'eau par air , mais tu feras le premier à qui l'amour en aura fait boire ; c'est un exemple à citer dans les fades galans de la Suide. Je me fuis même informée de tes déportemens , & j'ai appris avec une extrême édification que foupant hier chez M. de Vueillerans , tu laifias faire la ronde à fix bouteilles après le repas , fans y toucher , & ne marchandois non plus les verres d'eau , que les convives ceux de vin de la Côte.

Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite , & trois jours font au moins fix repas. Or à fix repas obfervés par fidélité , l'on en peut ajouter fix autres par crainte , & fix par honte , & fix par habitude , & fix par obftination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour feul auroit la gloire ?

Daigneroît-il fe faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui ?

Voilà plus de mauvaises plaifanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos., il est tems d'enrayer. Tu es grave naturellement ; je me fuis apperçue qu'un long badinage t'échauffe , comme une

longue

Héloïse. I. Part* 241 longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à peu près de toi la vengeance qu'Henri IV tira du Duc de Mayenne , & ta Souveraine veut imiter la clémence du meilleur des Rois. Auffi bien je craindrois qu'à force de regrets & d'excuses tu ne te fiffes à la fin un mérite d'une faute fi bien réparée , & je veux me hâter de l'oublier , de peur que fi j'attendois trop long - tems ce ne fût plus générofité , mais ingratitude.

A l'égard de ta réfolution de renoncer au vin pour toujours , elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois Croire ; les pallions vives ne fongent gueres à ces petits facrifices , & l'amour ne fe repait point de galanterie. D'ailleurs , il y a quelquefois plus d'adrefle que de courage à tirer avantage pour le moment préfent d'un avenir incertain , & à fe payer d'avance d'une abffinence éternelle à laquelle on renonce quand on veut. Èh mon bon ami ! dans tout ce qui flatte les fens l'abus efl : - il donc inféparable de la jouiffance ? l'ivrefle efl elle néceffairement attachée au goût du

Nouv. Hcloïfe. Tome I. Q

242 La Nouvelle vin, & la philofophie feroit-elle allez vaine ou aflez cruelle pour n'offrir d'autre moyen d'ufer modérément des chofes qui plaifent , que de s'en priver tout-à-fait ?

Si tu tiens ton engagement , tu t'ôtes un plaifir innocent , & rifques ta fanté en changeant de maniéré de vivre : fi tu l'enfreins , l'amour efl doublement offenfé & ton honneur même en fouffre. J'uſe donc en cette occaſion de mes droits , & non - feulement je te releve d'un vœu nul , comme fait fans mon congé , mais je te défends même de l'obſerver au - delà du terme que je vais te prefcrire. Mardi nous aurons ici la mu* fique de Milord Edouard. A la

collation je t'enverrai une coupe à demi pleine d'un neéfar pur & bienfaifant. Je veux qu'elle foit bue en ma préfence , & à mon intention , après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux grâces. Enfuite mon pénitent reprendra dans fes repas l'ufage fobre du vin tempéré par le criftal des fontaines , & comme dit ton bon Plutarque , en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

Héloïse. I. Part. 245 Â propos du concert de mardi , cet étourdi de Regianino ne s'eft-il pas mis dans la tête que j'y pourrois déjà chanter un air italien & même un duo avec lüi ? Il vouloit que je le chantaffe avec toi pour mettre enfemble fes deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains ben mio dangereux à dire fous les yeux d'une mere quand le cœur eft de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet effai au premier concert qui fe fera chez l'Inféparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette mufique à celui que mon frere m'avoit donné pour la poéfie italienne , & que j'ai fi bien entretenu avec toi que je fens aifément la cadence des vers , & qu'au dire de Regianino , j'en prends aflez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques oélaves du Tafle , ou quelque feene du Metaftafe : enfuite il me fait dire & accompagner du récitatif, & je crois continuer de parler ou de lire , ce qui furement ne m'arrivoit pas dans le récitatif François. Après cela il faut foutenir en mefure des fons égaux & juftes ; exercice que les éclats aux-

,144 La Nouvelle quels j'étois accoutumée me rendent afr ftz difficile. Enfin nous paffons aux airs, & il fe trouve que la juftefle & la flexibilité de la voix , l'expreflion pathétiT que , les ions renforcés & tous les paffages , font un effet naturel de la douceur du chant c C de la précifion de la mefure , de forte que ce qui me pa-

roiffoit le plus difficile à apprendre , n'a pas même besoin d'être enfeigné. Le caractère de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue , & : une fi grande pureté de modulation , qu'il ne faut qu'écouter la baffe & favoir parler , pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y font des expressions aiguës & fortes ; tout au contraire de l'accent traînant & pénible du chant françois , le sien , toujours doux & facile , mais vif & touchant dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin , je sens que cette musique agite l'ame & : repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur & à mes poumons. A mardi donc , mon aimable ami , mon maître , mon pénitent , mon apôtre , hélas ! que ne m'es - tu point ! Pourquoi faut - il

H É l o i s e. I. Part. 24?

qu'un feul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais -tu qu'il est question d'une jolie promenade sur l'eau , pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot ? Que mon rufé maître étoit timide alors 1 Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau ! Ah l'hypocrite ! il a beaucoup changé.

ie ~ '!.r — — g. ' . 1 ..! 1 . ■ ■

LETTRE LIII

de Julie.

tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente , tout trahit des feux que le Ciel eût dû couronner !

Vils jouets d'une aveugle fortune , trilles victimes d'un moqueur espoir toucherons - nous fans cefl'e au plaifir qui fuit , fans jamais l'atteindre ? Cette noce trop vainement defirée devoit fe faire à Clarens ; le mauvais tems nous contrarie , il faut la foire à la ville. Nous de-

146 La Nouvelle vions y ménager une entrevue ; tous deux obédés d'importuns , nous ne pouvons leur échapper en même tems , & le montent où l'un des deux fe dérobe eft celui où il eft impoffible à l'autre de le joindre ! Enfin , un favorable infant fe préfente , la plus cruelle des meres vient nous l'arracher , & peu s'en faut que cet infant ne foit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage , tant d'obftacles l'ont irrité. Je ne fais quelle nouvelle force m'anime , mais je me fens une hardieffe que je n'eus jamais ; & fi tu l'ofes partager, ce foir , ce foir même peut acquitter mes promeffes & payer d'une feule fois toutes les dettes de l'amour.

Confulte-toi bien , mon ami , & vois jufqu'à quel point il t'eft doux de vi-»

vre ; car l'expédient que je te propofe peut nous mener tous deux à la mort.

Si tu la crains , n'acheve point cette lettre , mais fi la pointe d'une épée n'effraye pas plus aujourd'hui ton cœur , que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie , le mien court le même rifque & n'a pas balancé. Ecoute,

H é l o i s e . I. Part. 147

Babi , qui couche ordinairement dans ma chambre eft malade depuis trois jours , & quoique je voulufle abfolument la foigner ,

on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être elle reviendra dès demain.

Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mère & au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte hors la cuisine & la salle à manger. Enfin la nuit dans cette maison est déjà obscure à la même heure, le voile peut dérober aisément dans la rue les passants aux spectateurs, & tu fais parfaitement les rôles de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cet après-midi chez ma Fanchon ; je t'expliquerai le reste, & te donnerai les instructions nécessaires : que si je ne le puis je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déjà celle-ci : car le sujet en est trop important pour l'offrir confier à personne.

O comme je vois à présent palpiter ton cœur ! Comme j'y lis tes transports,

2,48 La Nouvelle & C comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur. Mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort ; que l'abord est fu jet à mille hazards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, & qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point ; je connais trop mon père pour douter que je ne te vive à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi ; car sûrement je ne ferois pas plus épargnée, & crois-tu que je t'exposerois à ce risque si je n'étois sûre de le partager ?

Penfe encore qu'il n'est point queftion de te fier à ton courage ; il n'y faut pas fonger ; & je te défends même très-expreffément d'apporter aucune arme pour ta défenfe , pas même ton épée :

suffi bien te feroit-elle parfaitement inutile ; car fi nous fommes furpris , mon de fie in efl de me précipiter dans tes bras

3

H É l o i s e. I. Part. 249 de t'enlacer fortement clans les miens , & de recevoir ainfi le coup mortel pour n'avoir plus à me féparer de toi ; plus heureufe à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'efpere qu'un fort plus doux nous eft réfervé ; je fens au moins , qu'il nous elt dû , & la fortune fe laffera de nous être injufte. Viens donc , ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens fous les aufpices du tendre amour , recevoir le prix de ton obéiffance & de tes facrifices. Viens avouer , même au fein des plaifirs , que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

« cl., »

JL E T T R E LIV.

A Julie.

J'Arrive plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet afyle. Julie !

me voici dans ton cabinet , me voici dans le fan&uaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour gui-

rjo La Nouvelle doit mes pas , & j'ai patte fans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres > tant étouffer de foupirs brulans ; toi qui vis

naître & nourrir mes premiers feux, pour la fécondé fois tu les verras couronner ; témoin de ma confiance immortelle , fois le témoin de mon bonheur ,

& voile à jamais les plaifirs du plus fidele & du. plus heureux des hommes. I »

Que ce myftérieux féjour efl charmant j Tout y flatte & nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie ! il eft plein de toi , & la flamme de mes defirs s'y répand fur tous tes vettiges. Oui , tous mes fens y font enivrés à la fois. Je ne fais quel parfum prefque infentible , plus doux que la rofe , & plus léger que l'iris s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le fon flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparfes préfentent à mon ardente imagination celles de toi - meme qu'elles recèlent.

Cette coëffure légère que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir ; cet heureux fichu contre lequel une fois au moins je n'aurai point à mur-

Héloïse. I. Part. 151 murer ; ce déshabillé élégant & fimpê qui marque fi bien le goût de celle qui le porte ; ces mules fi mignonnes qu'un pied fouple remplit fans peine ; ce corps

fi délié qui touche &c embraffe quelle

taille enchanterefi'e 1 au-devant deux légers contours ô fpcûacîe de vo-

lupté ! . . . la baleine a cédé à la force de

l'impreffion empreintes délicieufes ,

que je vous baife mille fois ! Dieux !

Dieux! que fera -ce quand.... .. Ab ! je

crois déjà fentir ce tendre cœur battre fous une heureufe main
! Julie ! ma charmante Julie ! je te vois , je te fens par-tout , je te
refpire avec l'air que tu as refpiré ; tu pénétrés toute ma fubftance
; que ton féjour eft brûlant & douloureux pour moi ! Il eft ter-
rible à mon impatience. O viens ! vole , ou je fuis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre & du papier ! J'exprime
ce que je fens pour en tempérer l'exccs, je donne le change à mes
tranfports en les décrivant.

Il me femble entendre du bruit. Seroitce ton barbare pere ? Je
ne crois pas être

151 La Nouvelle

lâche mais qu'en ce moment , la

mort me feroit horrible ! Mon défefpoir feroit égal à l'ardeur
qui me confume.

Ciel J Je te demande encore une heure de vie , 8c j'abandonne
le refte de mon être à ta rigueur. O defirs ! ô crainte !

ô palpitations cruelles ! on ouvre !

.... on entre ! c'eft elle ! c'eft elle !

je l'entrevois , je l'ai vue , j'entends refermer la porte. Mon
cœur , mon foible cœur , tu fuccombes à tant d'agitations.

Ah ! cherche des forces pour fupporter la félicité qui t'accable !

LETTRE LV

A Julie.

O Mourons , ma douce amie ! mourons , la bien aimée de mon cœur ! Que Lire déformais d'une jeuneffe infipide dont nous avons épuifé toutes les délices ? Explique - moi , fi tu le peux , ce que j'ai fenti dans cette nuit inconcevable ; donne moi l'idée d'une vie ainli paffée , ou lai fié m'en quitter une qui n'a

H i l o i s i , I. Part. 153 plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaifir , & croyois concevoir le bonheur. Ah ! je n'avois fenti qu'un vain Ponge & 11'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes l'ens abufoient mon ame groiïiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien fuprême, & j'ai trouvé que leurs plaiiirs epuifés n'étoient que le commencement des miens.

O chef-d'œuvre unique de la nature !

Divine Julie I poffeffion délicieufe à laquelle tous les tranfports du plus ardent amour fuffifent à peine ! Non , ce ne font point ces tranfports que je regrette le plus : ah ! non , retire , s'il le faut , ces faveurs enivrantes pour lefqueîles je donr.erois mille vies ; mais rends -moi tout ce qui n'étoit point elles , & les efiàçoit mille fois. Rends - moi cette étroite union des âmes , que tu m'avois annoncée & que tu m'as fi bien fait goûter. Rends -moi cet abattement fi doux rempli par les effufions de nos cœurs ; rends-moi ce fommeil enchanteur trouvé fur ton fein ; rends - moi ce réveil plus délicieux encore , & ces foupirs entrecoupés , & ces douces larmes , & ces

1?4 La ttouVellÊ baifers qu'une voluptueufe langueur nous faîfoit lentement favourer , & ces gémiffemens fi tendres , durant lefquels tu preflois fur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis - moi , Julie , toi qui d'après ta propre fenfibilité fais fi bien juger de celle d'autrui , crois - tu que ce que je fentois auparavant fut véritablement de l'amour ? Mes fentimens , n'en doute pas , ont depuis hier changé de nature ; ils ont pris je ne fais quoi de moins impétueux , mais de plus doux , de plus tendre & de plus charmant. Te fouvientil de cette heure entière que nous pafâmes à parler paifiblement de notre amour & de cet avenir obfcure & redoutable , par qui le préfent nous étoit encore plus fenfible ; de cette heure , hélas ! trop courte dont une légère empreinte de triïïefTe rendit les entretiens fi touchans ? Fétois tranquille , & pourtant j'étois près de toi ; je t'adorois & ne defirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité , que de fentir ainfi ton vifage auprès du mien , ta refpiration fur ma joue , & ton bras autour de mon cou*

H £ t o i s e. I. Part; 15\$ Quel calme dans tous mes fens ! Quelle volupté pure , continue , univerfelle !

Le charme de la jouiffance étoit dans l'ame ; il n'en fortoit plus ; il duroit toujours. “Quelle différence des fureurs de l'amour à une fituation fi paifible !

C'eft la pceimiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; & cependant , juge du changement étrange que j'éprouve ; c'eft de toutes les heures de ma vie, celle qui m'eft la plus chère , & la feule que j'aurois voulu prolonger éternellement. (1) Julie , dis-moi donc fi je ne t'aimois point auparavant , ou fimaintenant je ne t'aime plus ?

Si je ne t'aime plus ? Quel doute ! aije donc ceflé d'exifter , & ma vie n'eftelle pas plus dans ton cœur que dans le mien ? Je fens , je fens que tu m'es mille fois plus chère que jamais , & j'ai trouvé

dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore.

J'ai pris pour toi des fentimens plus pai-

(r) Femme trop facile , voulez-vous favoir fi vous êtes aimée? examinez votre amant fortant de vos bras. O amour ! Si je regrette l'âge où l'on te goûte , ce n'est pas tout l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la fuit.

i ^6 La Nouvelle f.bles , il est vrai , mais plus affeélueuX & de plus de différentes efpeces ; fans s'affo blir ils fc font multipliés ; les douceurs de l'amitié tempèrent les emportemens de l'amour , & j'imagiâte à peine quelque forte d'attachement qui ne m'unifie pas à toi. O ma charmante maîtref* fe ! ô mon époufe , ma fœur , ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je fens , après*
*avoir épuifé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un foupçon que j'ai conçu dans la honte & l'humiliation de moi -meme; c'est que tu fais mieux aimer que moi. Oui , ma Julie , c'est bien toi qui fois ma vie & mon être; je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante , l'amour l'a plus profondément pénétrée ; on le voit , on le sent ; c'est lui qui anime tes grâces , qui régné dans tes difcours , qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante , à ta voix ces accens si touchans ; c'est lui , qui par ta feule préférence communique aux autres cœurs fans qu'ils s'en apperçoivent la tendre émotion du tien. Que je fuis loin de cet

état

H é l o i s e. I. Part. 157 état charmant qui se fuffit à lui -même!

je veux jouir , & tu veux aimer ; j'ai des transports & toi de la passion ; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langue , & le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi , & je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirais Une âme nouvelle. Hâte-toi , je t'en conjure , d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste , & mets tout - à - fait la tienne à la place.

Non , beauté d'ange , âme céleste ; il n'y a que des sentimens comme les tiens qui - puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour , toi seule es propre à le sentir. Ah ! donne - moi ton cœur , ma Julie , pour t'aimer comme tu le mérites !

Nouv. Héloïse. Tom. I. R

158 La Nouvelle

. — ■ *rr - h

LETTRE LVI

de Claire à Julie.

J'AI , ma chère cousine , à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec Milord Edouard un démêlé qui peut devenir fâcheux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, & qui , inquiet des suites de cette affaire est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux foupé chez Milord , & après une heure ou deux de muſique ils ſe mirent à cauſer & boire du punch. Ton ami n'en but qu'un ſeuil verre mêlé d'eau ; les deux autres ne furent pas fi fobres , & quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré , je me réfèrve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La converſation tomba naturellement ſur ton compte ; car tu n'ignores pas que Milord n'aime à parler que de toi. Ton ami , à qui ces confidences déplaiſent , les reçut avec fi peu d'aménité , qu'enfin Edouard

Héloïſe. !. Part. 159 échauffé de punch & piqué de cette fêcherſe , ofa dire en ſe plaignant de ta froideur , qu'elle n'étoit pas ; fi générale qu'on pourroit croire , & que tel qui n'en difoit mot n'étoit pas fi mal traité que lui. A l'inſtant ton ami dont tu connois la vivacité releva ce diſcours avec un emportement inſultant qui lui attira un démenti , & ils fauterent à leurs épées. Bomſton à demi ivre ſe donna en courant une entorſe qui le força de ſ'aſſéoir. Sa jambe enfla ſur le champ , & cela calma la querelle mieux que tous les foins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui ſe paſſoit , il vit ton ami s'approcher , en fbrtant , de l'oreille de Milord Edouard , & il entendit qu'il lui difoit à demivoix ; Jitôt que vous fere{ en état de fortir , faites - moi donner de vos nouvelles , ou j'aurai ſoin de m'en informer. N'en prenez pas la peine , lui dit Edouard avec un fouris moqueur , vous en faure { affectât. Nous verrons , reprit froidement ton ami , & il fortit. M. d'Orbe en ſe remettant cette lettre t'expliquera le tout plus en détail. C'eſt à ta prudence à te fug.

»60 La Nouvelle gérer des moyens d'étouffer cette facheuſe affaire , ou à me preſcrire de mon côté ce que je dois faire pour y

contribuer. En attendant le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas , & tu peux compter sur le secret.

Tu te perds , ma chère , il faut que mon amitié te le dise. L'engagement oh tu vois ne peut durer long - tems caché dans une petite ville comme celle - ci»

& c'est un miracle de bonheur que depuis plus de deux ans qu'il a commencé tu ne fois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir si tu n'y prends garde ; tu le ferois déjà , si tu étois moins aimée ; mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi , que c'est un mauvais moyen de se faire fête , & un très - mauvais de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mylre ne soit venu pour ton amour , & il y a grande apparence que les soupçons de Milord Edouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus.

Songes -y bien , ma chère enfant. Le

H. i l o i s e. I. Part. *6j Guet dit il y a quelque tems avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq heures du matin. Heureusement celui - ci fut des premiers ce discours , il courut chez cet homme & trouva le secret de le faire taire ; mais qu'est - ce qu'un pareil silence , fmon le moyen d'accréditer des bruits fourcivement répandus ? La défiance de ta mere augmente au fil de jour en jour ; tu vois combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une manière assez dure , & si elle ne craignoit la violence de ton pere , il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déjà parlé à lui - même ; mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop te le répéter ; songe à toi tandis qu'il en est tems encore.

Ecarte ton ami avant qu'on en parle ; préviens des soupçons naïflans que son absence fera furement tomber : car enfin , que peut - on croire qu'il soit ici ?

Peut-être dans fix semaines , dans un mois fera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere , tremble de

Là Nouvelle ce qui réfulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté de l'honneur de sa maison , & de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne fait rien endurer : mais il faut commencer par vider de manière ou d'autre l'affaire de Milord Edouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami , & t'attirer un juste refus , si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fut terminée.

LETTRE LVII

MON ami , je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous & Milord Edouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion d'après les sentimens que vous professez , & dont je suppose que vous ne faites pas une vaine & fautive parade.

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'écriture , ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un

Hiloise. I. Part.

homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes , & qui s'étant battu cinq ou six fois en sa vie a toujours tué , blessé , ou défarmé son homme. Je comprends que

dans le cas où vous êtes , on ne consulte pas son habileté mais son courage , & que la bonne manière de se venger d'un brave qui vous insulte est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse ; vous me direz que votre honneur & le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez - vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seul qu'il s'agissait ? Si vous deviez en cette occasion prendre fait & cause pour moi, c'est ce que nous verrons tout à l'heure :

en attendant , vous ne sauriez convenir que la querelle ne soit parfaitement étrangère à votre honneur particulier , à moins que vous ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi .Vous avez été insulté , je l'avoue ; mais

1⁴ La Nouvelle

après avoir commencé vous - même par une insulte atroce , & moi dont la famille est pleine de militaires , & qui ai tant ouï débattre ces horribles questions , je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point , & que le premier qu'on insulte demeure le seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu , où l'agresseur est le seul cri»

minel , & où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étais outragée par le discours de Milord Edouard , quoiqu'il ne fit que me rendre justice. Savez- vous ce que vous faites en me défendant avec tant

de chaleur & d'indifférence ? Vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avait raison ; vous sacrifiez mon honneur à un faux point - d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez - moi , de grâce , quel rapport il y a entre votre manière de me justifier & ma justification réelle ? Pensez - vous que prendre ma cause avec

Héloïse. I. Part.' tant d'ardeur (bit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous , & qu'il suffit de faire voir que vous êtes brave , pour montrer que vous n'êtes pas mon amant ? Soyez sûr que tous les propos de Milord Edouard me font moins de tort que votre conduite ; c'est vous seul qui vous chargez par cet éclat de les publier & de les confirmer. Il pourra bien , quant à lui , éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours , peut - être , n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop folides pour que vous ayez rien , qui le puisse être , à y répliquer & niais vous combattrez , je le prévois , la raison par l'usage ; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que dans quelque cas que ce soit , un démenti ne se souffre jamais ; & que quand une affaire a pris un certain tour , on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous foudroyez- il d'une distinction que vous me fîtes autrefois dans une occa-

i66 La Nouvelle fiction importante , entre l'honneur réel & l'honneur apparent ? Dans laquelle des deux dalles mettrons - nous celui dont il s'agit aujourd'hui ? Pour moi , je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de com-

mun entre la gloire d'égorger un homme & le témoignage d'une ame droite , & quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable , dont toutes les racines font au fond du cœur ?

Quoi ! les vertus qu'on a réellement périssent - elles sous les menfonges d'un calomniateur ? Les injures d'un homme ivre prouvent- elles qu'on les mérite , & l'honneur du sage feroit - il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer ?

Me direz - vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur , & que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices ? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision , & quelle raison peut la justifier ? A ce compte un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon ; les discours d'un menteur deviennent des vérités , plutôt qu'ils sont faux-

H i l o i s F. I. Part. 167 tenus à la pointe de l'épée , & si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme , vous -en iriez tuer un fécond pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi , vertu , vice , honneur , infamie , vérité , menfonge , tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une faule d'armes est le fléau de toute justice ; il n'y a d'autre droit que la force , d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer , & toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé ? Dites , si les loups favoient raisonner auroient - ils d'autres maximes ? Jugez vous-même par le cas où vous êtes si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit -il ici pour vous ? D'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet.' Penfiez - vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite } Songez -vous qu'en vous foudroyant au fort d'un diable , vous appelez le Ciel en témoignage d'une fautive. fête ,

& que vous ofez dire à l'arbitre des combats ; viens foutenir la caufe injufte , & faire triompher le menfonge }

*<s\$ La Nouvelle Ce blafphême n'a- 1- il rien qui vous épouvante ? Cette abfurdité n'a -t- elle rien qui vous révolte ? Eh Dieu ! quel eft ce miférable honneur qui ne craint pas le vice mais le reproche , & qui ce vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur.

Vous qui voulez qu'on profite pour foi de fes leftures , profitez donc des vôtres , & cherchez fi l'on vit un feul appel fur la terre quand elle étoit couverte de héros ? Les plus vaillans hommes de l'antiquité fongerent - ils jamais à venger leurs injures perfonnelles par des combats particuliers ? Céfar envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à Céfar , pour tant d'affronts réciproques , & le plus grand Capitaine de la Grece fut - il déshonoré pour s'être laiffé menacer du bâton ? D'autres tems , d'autres mœurs , je le fais ; mais n'y en at - il que de bonnes , & n'oferoit - on s'enquérir fi les mœurs d'un tems font celles qu'exige le folide honneur ? Non»

cet honneur n'eft point variable , il ne dépend ni des tems ni des lieux ni des

H Ê L O I S E. I. Part.

préjugés , il ne peut ni palier ni renaître , il a fa fource éternelle dans le cœur de l'homme jufté & dans la réglé inaltérable de fes devoirs. Si les peuples les plus éclairés , les plus braves , les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel , je dis qu'il n'eft pas une inflitution de l'honneur , mais une mode affreufe & barbare digne de fa féroce origine. Refte à favoir fi , quand il s'agit de fa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme fe réglé fur

la mode , & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la fuivre ? Que feroit à votre avis , celui qui s'y veut afiervir, dans des lieux où régné un ufage contraire? A Mefline ou à Naples , il iroit attendre fon homme au coin d'une rue & le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays - là , 8c l'honneur n'y confifte pas à fe faire tuer par fon ennemi , mais à le tuer luimême.

Gardez - vous donc de confondre le nom facré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , 8c n'est propre

170 La Nouvelle

qu'à faire de braves fcclérats. Que cette méthode puiſſe fournir fi l'on veut un ſupplément à la probité , par - tout où la probité régné fon ſupplément n'est-il pas inutile , & que penſer de celui qui s'expoſe à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez - vous pas que les crimes que la honte & l'honneur n'ont point empêchés , ſont couverts & multipliés par la fauſſe honte & la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite & menteur ; c'est elle qui lui fait verſer le ſang d'un ami pour un mot indifcret qu'il devoit oublier , pour un reproche mérité qu'il ne peut ſouffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abuſée & craintive. C'est elle , ô Dieu puiſſant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit.... Je ſens déſaillir mon ame à cette idée horrible , Sc je rends grâce au moins à celui qui fonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux qui n'inſpire que des forfaits & fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous - même & confidérez ſ'il vous eſt permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme &

H i l o i s e. I. Part. 171 d'exposer la vôtre pour fatiguer une barbare & dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable , & si le trille souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler ? Connoissez - vous aucun crime égal à l'homicide volontaire , & si la base de toutes les vertus est l'humanité , que penserons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez - vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger ; avez -vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix , à plus forte raison contre leur défense ? O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu , apprenez à la servir à son mode , & non à la mode des hommes.

Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : Ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom , & ne ferez -vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être ?

Mais quels sont au fond ces inconvénients ? Les murmures des gens oisifs.

171 La Nouvelle

des méchants , qui cherchent à se vanter des malheurs d'autrui & voudraient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entre-égorgner ! si le philosophe & le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours infensés de la multitude , que sert tout cet appareil d'études , pour n'être au fond qu'un homme vulgaire ? Vous n'osez donc sacrifier le repentiment au devoir , à l'estime , à l'amitié , de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort ? Pechez les choses , mon bon ami , & vous trouverez bien plus de lâcheté

dans la crainte de ce reproche , que dans celle de la mort même. Le fanfaron , le poltron veut à toute force passer pour brave ;

Ma v tract valor, b en che neglttto ,

E s di fe JlcJfo a fe freggio ajfai chiaro. (a)

Celui qui feint d'envifager la mort fans effroi , ment. Tout homme craint de mourir , c'eft la grande loi des êtres fen-

fibles.

(a) Mais la véritable valeur n'a pas besoin du témoignage d'autrui & tire fa gloire d'elle » même.

H É l o i s e. I. Part. 175 fibres , fans laquelle toute efpece mortelle feroit bientôt détruite. Cette crainte eft un fimple mouvement de la nature , non - feulement indifférent , mais bon en lui-même &c conforme à l'ordre.

Tout ce qui la rend honteufe & blâmable , c'eft qu'elle peut nous empêcher de bien faire & de remplir nos devoirs.

Si la lâcheté n'étoit jamais un obftacle à la vertu , elle cèfferoit d'être un vice.

Quiconque eft plus attaché à fa vie qu'à Ion devoir ne fàuroit être folidement vertueux , j'en conviens. Mais expliquezmoi , vous qui vous piquez de raifon , quelle efpece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime ?

Quand il feroit vrai qu'on fe fait méprifer en refusant de fe battre , quel mépris eft le plus à craindre , celui des autres en faifant bien , ou le fien propre en faifant mal ? Croyez -moi , celui qui s'eftime véritablement lui-même eft peu fenfible à l'injuftice

mépris d'autrui , & ne craint que d'en être digne : car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature

Nouv, Héroïfe. Tom, I. S

174 La Nouvelle des chofes , & quand toute la terre approuveront l'a&ion que vous allez faire , elle n'en feroit pas moins hon-teufe. Mais il eft faux qu'à s'en abftenir par vertu l'on fe fafte mé-prifer. L'homme droit dont toute la vie eft fans tache & qui ne donna jamais aucun figne de lâcheté , refufera de fouiller fa main d'un homicide & n'en fera que plus honoré. Toujours prêt à fervir la patrie , à protéger le foible , à remplir les devoirs les plus dan-gereux , & à défendre en toute rencontre juftte & honnête ce qui lui eft cher au prix de fon fang , il met dans fes démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point fans le vrai courage. Dans la fécurité de fa confcience , il marche la tête levée , il ne fuit ni ne cherche fon ennemi. On voit aifément qu'il craint moins de mou-rir que de mal faire , & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un infant contre lui , tous les jours de fon honorable vie font autant de témoins qui les récufent , & dans une conduite fi bien liée on juge d'une a&ion fur toutes les autres.

H É t o î s e. I. Part. 175 Mais lavez - vous ce qui rend cette mo-dération fi pénible à un homme ordinaire } C'eft la difficulté de la foutenir dignement. C'eft la néceffité de ne commettre en fuite au-cune a&ion blâmable. Car fi la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas , pourquoi i'auroit - elle retenu dans l'autre oit l'on peut fuppofer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu , mais de lâcheté , & l'on fe moque avec raifon d'un fcrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez - vous point remarqué que les hommes fi ombrageux & fi

prompts à provoquer les autres font ,pour la plupart , de très - malhonnêtes gens qui , de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux , s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infâmie de leur vie entière ? Est - ce à vous d'imiter de tels hommes ? Mettons encore à part les militaires de profession qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui , voulant conserver leur place , calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à* leur honneur , & favent à un écu près ce que

176 La Nouvelle vaut leur vie. Mon ami , laissez battre tous ces gens -là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode inféée , une fautive imitation de vertu qui fepare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre , il est en lui - même & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intégrée & irréprochable , & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur & ne puis souffrir les lâches ; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger , & je pense comme toutes les femmes que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes , & qu'on ne se hâte pas d'en faire hors de propos une vaine parade , comme si l'on avoit peur de ne la pas

Héloïse.!. Part. 177 retrouver au besoin. Tel fait un effort & se présente une fois pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de confiance & moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être ; il ne faut ni l'exciter ni le retenir ;

l'homme de bien le porte par - tout avec lui ; au combat contre l'ennemi ; dans un cercle en faveur des abfens &C de la vérité ; dans fon lit contre les attaques de la douleur & de la mort. La force de l'ame qui l'infpire efl d'ufage dans tous les tems ; elle met toujours la vertu audeffus des événemens , & ne confifle pas à fe battre, mais à ne rien craindre. Telle efl , mon ami , la forte de courage que j'ai fouvent louée , & que j'aime à trouver en vous. Tout le refie n'efl qu'étourderie , extravagance , férocité , c'eft une lâcheté de s'y foumettre , & je ne méprife pas moins celui qui cherche un péril inutile , que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir , fl je ne me trompe , que dans votre démêlé avec Milord Edouard , votre honneur n'efl point intéreffé ; que vous compromettez le mieq

2.78 La Nouvelle en recourant à la voie des armes ; que cette voie n'eft ni juſte , ni raifonnable , ni permife ; qu'elle ne peut s'accorder avec les fentimens dont vous faites profeſſion ; qu'elle ne convient qu'à de malhonnêtes gens qui font fervir la bravoure de fupplément aux vertus qu'ils n'ont pas , ou aux Officiers qui ne fe battent point par honneur mais par intérêt ; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la .prendre ; que les inconvéniens auxquels on s'expoſe en la reiettant font inféparables de la pratique des vrais devoirs & plus apparens que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir font toujours ceux dont la probité eft la plus fuſpeſte. D'où je conclus que vous ne fauriez en cette occaſion ni faire ni accepter un appel , fans renoncer en même tems à la raifon , à la vertu , à l'honneur , & à moi. Retournez mes raifonnemens comme il vous plaira , entaffez de votre part fophiſme fur fophiſme ; il fe trouvera toujours qu'un homme

de courage n'est point un lâche , & qu'un homme de bien ne peut Être un homme sans honneur. Or je vous

H É l o i s e. I. Part. 179 ai démontré ce me semble , que l'homme de courage dédaigne le duel , & que l'homme de bien l'abhorre.

J'ai cru , mon ami , dans une matière aussi grave , devoir faire parler la raison seule & vous présenter les choses exacte-

ment telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois , & faire parler le sentiment & l'humanité , j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon père dans sa jeunesse eut le malheur de tuer un homme en duel ; cet homme étoit son ami; ils se battirent à regret , l'infâme point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur ; souvent dans la solitude on l'entend pleurer & gémir ; il croit sentir encore le fer poussé par sa main cruelle entrer dans le cœur de son ami ; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle & sanglant ; il contemple en frémissant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le sang qui coule ; l'effroi le fait , il s'écrie , ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre.

180 La Nouvelle Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom & l'espoir de sa famille , il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du Ciel , qui vengea sur son fils unique le père infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue ; tout cela joint à mon aversion naturelle pour la cruauté m'inspire une telle horreur des duels , que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à

mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre, & s'il refie le moindre fentiment naturel dans leur ame , je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur.

Voyez Ces hommes accoutumés au fang :

ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degrés cruels , infenlibles ; ils fo jouent de la vie des autres , & la punition d'avoir pu manquer d'humanité efl de la perdre enfin tout -à- fait. Que fontils dans cet état ? Réponds , véux-tu leur devenir femblable ? Non , tu n'es point fait pour cet odieux abrutiffement ; re-

H É l o u E. I. Part. a8i doute le^ premier pas qui peut t'y conduire : ton ame eft encore innocente & faine , ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie , par un effort fans vertu , un crime fans plaifir, un point -d'honneur fans raifon.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera , fans doute , à laif-fer parler ton cœur. Un mot , un feul mot , & je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'époufe : peut - être en ce moment dois-je porter celui de mere* Veux -tu me laiffer veuve avant qu'un nœud facré nous uniffe ?

P. S. J'employe dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme fage n'a réfifté. Si vous refiifez de vous y rendre , je n'ai plus rien à vous dire; mais penfez-y bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer fur cet important fujet. Ce n'eft pas au nom de la raifon que je vous demande ce délai , c'eft au mien. Souvenez - vous que j'ufe en cette occafion du droit que vous m'avez donné vous-même & qu'il s'étend au moins jufques-là.

* ■ 'g a.ua »

iSz La Nouvelle

LETTRE LVIII

de Julie a Milord Edouard;

E n'efi point pour me plaindre de vous, Milord , que je vous écris : puifque j.vous m'outragez , il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore.

Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer fans fujet une famille eftimable ? Contentez donc votre vengeance , fi vous' la croyez légitime.

Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureufe fille qui ne fe confolera jamais de vous avoir offenfé , &: qui met à votre difcrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui Milord , vos imputations étoient juftes , j'ai un amant aimé ; il efi maître de mon cœur & de ma perfonne ; la mort feule pourra brifer un nœud fi doux. Cet amant efi:

celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en efi digne , puifqu'il 'vous aime & qu'il efi vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je fais qu'il

H É l o i s e. I. Part. 183 faut du fang à l'honneur outragé ; je fais que fa valeur même le perdra , je fais que dans un combat fi peu redoutable pour vous , l'on intrépide cœur ira fans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconfidéré ; j'ai fait parler la raifon. Hélas ! en écrivant ma lettre j'en fentois

l'inutilité , & quelque respeél que je porte à fes vertus , je n'en attends point de lui d'aflez fublimes pour le détacher d'un faux point d'honneur. Jouissez d'avance du plaifir que vous aurez de percer le fein de votre ami : mais fâchez , homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes &: de contempler mon défefpoir. Non , j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; foyez témoin d'un ferment qui ne fera point vain ; je ne furvivrai pas d'un jour à celui pour qui je refpire , &c vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un feul coup deux amans infortunés , qui n'eurent point envers vous de tort volontaire , & qui fe plaifoient à vous honorer. On dit , Milord , que vous avez l'ame belle & le cœur fenfible. S'ils vous laif-

284 La Nouvelle fent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre & la douceur de faire des malheureux , puiffent-ils quand je ne ferai plus , vous infpirer quelques foins pour un pere & une mere inconfolables , que la perte du feul enfant qui leur relie va livrer à d'éternelles douleurs.

LETTRE LIX

de M. d'Orbe à Julie.

J E me hâte , Mademoifelle , félon vos ordres , de vous rendre compte de la commiffion dont vous m'avez chargé. Je viens de chez Milord Edouard que j'ai trouvé fouffrant encore de fon entorfe , & ne pouvant marcher dans fa chambre qu'à l'aide d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empreflement ; il m'a paru ému en la lifant :

il a rêvé quelque tems , puis il l'a relue une fécondé fois avec une agitation plus fenfible. Voici ce qu'il m'a dit en la fmilTant. Vous fav *{ , Monfuur , que Us

H i l o i s e. I. Part. 285

affaires <T honneur ont leurs réglés dont on ne peut fe départir : vous ave[vu ce qui s'e]l pajfc dans celle-ci ; il faut quelle foit vidée régulièrement. Prene{ deux amis , & donne 1 vous la peine de revenir ici demain matin avec eux ; vous faure^ alors ma réfolution. Je lui ai repréfénté que l'affaire s'étant paffée entre nous , il feroit mieux qu'elle fe terminât de même. Je fais ce qui convient , m'a - 1 - il dit brufquement , & ferai ce qu'il faut. Amene ç vos deux amis , ou je n'ai plus rien à vous dire. Je fuis forti là - delfus , cherchant inutilement dans ma tête quel peut être fon bizarre deffein ; quoi qu'il en foit j'aurai l'honneur de vous voir ce foir , & j'exécuterai demain ce que vous me prefcrirez. Si vous trouvez à propos que j'aïlle au rendez - vous avec mon corfege , je le compoferai de gens dont je fois fur à tout événement.

286 La Nouvelle

LETTRE LX

A Julie.

A l m E tes allarmes , tendre & chère Julie , & fur le récit de ce qui vient de fe paffer connois & partage les fentimens que j'éprouve.

J'étois fi rempli d'indignation quand je reçus ta lettre , qu'à peine pus -je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau

ne la pouvoir réfuter ; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raifon , difois - je en moi - même »

mais ne me parle Jamais de te laiffer avilir. Duffai - je te perdre & mourir coupable , je ne fouffrirai point qu'on manque au refpéet qui t'eft dû , & tant qu'il me reliera un fouffle de vie , tu feras honorée de tout ce qui t'approche comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant fur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de Milord Edouard & mon vœu d'obéiffance concouroient à rendre ce délai néceffaire. Réfolu , félon tes or-

H è l o i s e. I. Part. 187 cires , d'employer cet intervalle à méditer fur le fujet de ta lettre , je m'occupois fans celle à la relire & à y réfléchir, non pour changer de fentiment , mais pour juftifier le mien. •

J'avois repris ce matin cette lettre trop fige & trop judicieufe à mon gré , & je la relifois avec inquiétude , quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer Milord Edouard fans épée , appuyé fur une canne ; trois perfonnes le fuivoient , parmi lefquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette vifite imprévue , j'attendois en filence ce qu'elle devoit produire , quand Edouard m'a prié de lui donner un moment d'audience , & de le laiff'er agir & parler fans l'interrompre. Je vous en demande, a - 1 - il dit , votre parole ; la préfence de ces Meilleurs , qui font de vos amis , doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indifcretement. Je l'ai promis fans balancer ; à peine avois - je achevé que j'ai vu avec l'étonnement que tu peux concevoir Milord Edouard à genoux devant moi. Surpris d'une fi étrange attitude , j'ai voulu fur le champ le rele-

*88 La Nouvelle ver ; mais après m'avoir rappelle ma promesse , il m'a parlé dans ces termes. « Je » viens , Moniteur , retraire hautement » les discours injurieux que l'ivresse m'a » fait tenir en votre présence : leur in- » justice les rend plus offensans pour » moi que pour vous , & je m'en dois » l'authentique défa-
veu. Je me foudroye » à toute la punition que vous voudrez » m'imposer , & je ne croirai mon hon- » neur rétabli que quand ma faute fe- » ra réparée. A quelque prix que ce soit »

» accordez-moi le pardon que je vous » demande , & me ren-
dez votre ami- » tié ». Milord, lui ai-je dit aussitôt, je reconnois maintenant votre ame grande & généreuse ; & je fais bien distin-
guer en vous les discours que le cœur diable de ceux que vous te-
nez quand vous n'êtes pas à vous - même ; qu'ils soient à jamais
oubliés. A l'instant , je l'ai foudroyé en se relevant , & nous nous fo-
râmes embrassés. Après cela Milord se tournant vers les specta-
teurs , leur a dit ; Messieurs , je vous remercie de votre complai-
sance. De braves gens comme vous^ a-t-il ajouté d'un air fier &
d'un ton anime , fin-

H É l o i s e » I. Part. 189

terit que celui qui répare ainsi ses torts , n'en fait endurer de
personne. Vous pouvez publier ce que vous avez vu. Ensuite il
nous a tous quatre invités à souper pour ce soir , & ces Meilleurs
font fortis.

A peine avons - nous été seuls qu'il est revenu m'embrasser
d'une manière plus tendre & plus amicale ; puis me prenant la
main & s'asseyant à côté de moi ; heureux mortel , s'est - il écrié ,
jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne* Le cœur de Julie est à
vous ; puilliezvous tous deux.... que dites -vous , ML lord ? ai - je

interrompu ; perdez- vous le fens? Non , m'a-t-il dit en fouriant > mais peu s'en eft fàlu que je ne le perdille , & c'en étoit fait de moi , peutêtre , fi celle qui m'ôtoit la raifon ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre que j'ai été furpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme (x) qu'à moi. Quels mouvemens j'ai fenti à fa leéhire ! Je voyois une amante incomparable vouloir fe perdre

(1) Il eo faut , je penfe , excepter fon pere.

Nouv. Héloïfe. Tom. I. T

lyo La Nouvelle pour me fauver , & je reconnoiflois Julie. Mais quand je fuis parvenu à cet endroit oh elle jure de ne pas furvivre au plus fortuné des hommes , j'ai frémi des dangers que j'avois courus , j'ai murmuré d'être trop aimé , & mes terreurs m'ont fait fentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends -moi le courage dont tu me privés ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi feul , je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame fe livroit à ces réflexions ameres , Edouard me tenoit des difcours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en difoit plaifoit à mon cœur & n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux & ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde , & n'ofant te porter les excufes qu'il m'a faites , il m'a prié de les . recevoir en ton nom & de te les faire agréer. Je vous ai regardé , m'a - 1 - il dit , comme fon repréfentant , & n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime >

H i l o i s e. I. Part. 291 ne pouvant fans la compromettre m'adresser à fa perfonne ni même la nommer. Il avoue avoir conçu

pour toi les fentimens dont on ne peut se défendre en te voyant avec trop de foin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais infpiré ni prétention ni efpoir ; il les a tous facrifiés aux nôtres à l'inftant qu'ils lui ont été connus , & le mauvais propos qui lui eft échappé étoit l'effet du punch & non de la jaloufie. Il traite l'amour en phi—lofophe qui croit fon ame au-deffus des pallions : pour moi , je fuis trompé s'il n'en a déjà reffenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuifement du cœur pour l'effort de la raifon , & je fais bien qu'aimer Julie & renoncer à elle n'eft pas une vertu d'homme.

Il a désiré de savoir en détail l'histoire de nos amours , & les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami ; j'ai cru qu'après ta lettre une demi -confidence étoit dangereuse & hors de propos ; je l'ai faite entière , & il m'a écouté avec une attention qui m'atf-

ic) La Nouvelle toit fa fincérîté. J'ai vu plus d'une fois fes yeux humides & fon ame attendrie ; je remarquois fur-tout Fimprel-fion piaffante que tous les triomphes de la vertu faifoient fur fon ame , & je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protefteur qui ne fera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a -t- il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté , & les cataftrophes d'un Roman m'attacheroient beaucoup moins; tant les fentimens fuppléent aux fituations , & les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux âmes font fi extraordinaires qu'on n'en peut juger fur les réglés communes ; le bonheur n'eft pour vous ni fur la même route ni de la même efpece que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puiffance & les regards d'autrui ; il ne vous faut que la tendrefTe & la paix. Il s'eft joint à votre amour une émulation de vertu qui vous élève , & vous vau-

driez moins l'un & l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera , ofe-t-il ajouter , (pardonnonslui ce blafphême prononcé dans l'igno-

H É l o i s e. I. Part. 193 rance de Ton cœur.) L'amour passera
»

dit - il , & les vertus relieront. Ah !

puissent - elles durer autant que lui , ma Julie ! le Ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin je vois que la dureté philosophique & nationale n'altère point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle , & qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit & la richesse nous pouvoient être utiles , je crois que nous aurions lieu de compter sur lui.

Mais hélas ! de quoi fervent la puissance & l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien , durant lequel nous ne comptons pas les heures , nous a menés jusqu'à celle du dîné ; j'ai fait apporter un poulet , & après le dîné nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin , & je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique & si peu mesuré : mais , outre la raison qu'il m'en avoit déjà donnée , il a ajouté qu'une demi - satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ; qu'il la falloit complète ou nulle ; de peur qu'on ne s'a-

194 La Nouvelle vilit sans rien réparer , & qu'on ne fût attribuer à la crainte une démarche faite à contre - cœur & de mauvaise grâce.

D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté ; mais vous qui êtes jeune & débutez dans le monde , il faut que vous fortiez fi net de la première affaire , qu'elle ne tente personne de vous en fufciter une fécondé. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent , comme on dit , à tâter leur homme ; c'est-à -dire , à découvrir quelqu'un qui foit encore plus poltron qu'eux , & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.

Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens - là , & j'aime mieux , s'ils ont besoin de leçon qu'ils la reçoivent de moi que de vous ; car une affaire de plus note rien à celui qui en a déjà eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une forte de tache , & l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec Milord Edouard* J'ai cru nécessaire de t'en rendre compte afin que

H É l o i s e. I. Part. 195 tu me prescribes la manière dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée , chaffe je t'en conjure , les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh si bientôt tu pouvois tripler mon être ! Si bientôt un gage adoré espoir déjà trop déçu viendrais -tu n'yabufer encore ? ô desirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer , & que le Ciel dispose du relie. ...

P. S. J'oublois de te dire que Milord m'a remis ta lettre , & que je n'ai point fait difficulté de la recevoir , ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive relier entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à

notre première entrevue ; car quant à moi , je n'en ai plus à faire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur pour que jamais j'aie besoin. de la relire.

196 La Nouvelle

LETTRE L X I

de Julie,

„Al Mène demain Milord Edouard que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! O que nous fournies petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton oeil. Peut-être vaudrait-il moins s'il étoit plus tempérant ; jamais homme sans défauts eut - il de grandes vertus?

Mille angoisses de toute espèce m'avoient jetée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint.

En dissipant mes terreurs elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vois , tu m'aimes , ton sang , le sang de ton ami n'ont point été répandus & ton honneur est enlûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable,

Ne manque pas au rendez - vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin

H i l o i s i e . I. Part. 197 Je te vois , ni si peu d'espoir de te voir long - tems. Adieu mon cher & unique ami. Tu n'as pas bien dit , -

ce me fsemble ; vivons pour nous aimer. Ah ! il fàloit dire; aimons-nous pour vivre.

■ g=--.sa a»

LETTRE LXII.

de Claire a Julie.

Audra - T - 1 l toujours , aimable coufine , ne remplir envers toi que les plus trilles devoirs de l'amitié ? Faudrat-il toujours dans l'amertume de mon cœur affliger le tien par de cruels avis } Hélas ! tous nos fentimens nous font communs , tu le fais bien & je ne ûurois t'annoncer de nouvelles peines que je ne les aie déjà fenties. Que ne puisje te cacher ton infortune fans l'augmenter ! ou que la tendre amitié n'a- 1 -elle autant de charmes que l'amour ! Ah ! que j'e£> fâcerois promptement tous les chagrins que je te donne 1

Hier après le concert , ta mcre en s'en retournant ayant accepté le bras de ton

19S La Nouvelle ami , & toi celui de M. d'Orbe , nos deux peres refterent avec Milord à parler de politique ; fujet dont je fuis fi excédée que l'ennui me chaffa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plufieurs fois avec allez de véhémence : je connus que la converfation avoit changé d'objet & je prêtai l'oreille. Je jugeai par la fuite du difcours qu'Edouard avoit ofé propofer ton mariage avec ton ami , qu'il appelloit hautement le fien , & auquel il offroit de faire en cette qualité un établilTement convenable. Ton pere avoit rejette avec mépris cette propolition , & c'étoit là-deffus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui difoit Milord , malgré vos

préjugés , qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle , & peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes il les a reçus de la nature , & il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune , grand , bienfait , robuste , adroit ; il a de l'éducation , du sens , des mœurs, du courage ; il a l'esprit orné , l'ame

Héloïse. I. Part. 19^e (aine, que lui manque -t- il donc pour mériter votre aveu ? La fortune ? Il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud , j'en donnerai s'il le faut jusqu'à la moitié. La noblesse ? Vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore , n'en doutez pas , non point écrite d'encre en de vieux parchemins , mais gravée au fond de son cœur en caractères ineffaçables. En un mot si vous préférez la raison au préjugé , & si vous aimez mieux votre fille que vos titres , c'est à lui que vous la donnerez.

Là - dessus ton père s'emporta vivement. Il traita la proposition d'absurde & de ridicule. Quoi ! Milord , dit - il , un homme d'honneur comme vous peut seulement penser que le dernier rejetton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom dans celui d'un Quidam sans asyle , & réduit à vivre d'aumônes ? Arrêtez , interrom-

pit Edouard , vous parlez de mon ami , songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence

300 La Nouvelle ce , & que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les Houbereaux de l'Europe , & je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune que les hommages de l'estime & les dons de

l'amitié. Si le gendre que je vous propofe ne compte point , comme vous , une longue fuite d'ayeux toujours incertains , il fera le fondement & l'honneur de fa maifon comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous feriez - vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille , & ce mépris ne rejailliroit - il pas fur vous - même ? Combien de grands noms retomberaient dans l'oubli fi l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme eftimable ? Jugeons du pafle par le préfent ; fur deux ou trois Citoyens qui s'illuftrent par des moyens honnêtes , mille coquins annobliflent tous les jours leur famille ; & que prouvera cette noblefie dont leurs defcendans feront fi fiers, finon les vols & l'infamie de leur ancêtre

H É l o i s e. I. Part. 301 (1). On voit , je l'avoue , beaucoup de malhonnêtes gens parmi les roturiers' ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme defcend d'un fripon. Laifons , fi vous voulez l'origine à part , & pefons le mérite & les fervices.

Vous avez porté les armes chez un Prince étranger , fon pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien fervi , vous avez été bien payé , & quelque honneur que vous ayez acquis à la guerre , cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc , continua Milord Edouard , cette noblefie dont vous êtes fi fier ? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix & de la liberté qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille , fi ce n'eft la force de la tyrannie & l'oppreffion des peuples ? Ofez - vous dans une Répu-

(I) Les lettres de noblesse font rares en ce siècle , & même elles y ont été illettrées au moins une fois. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent & qu'on achetée avec des charges , tout ce que j'y vois < Je plus honorable est le privilège de n'être pas pendu.

je La Nouvelle blâme vous honorer d'un état de frivole des vertus & de l'humanité ? D'un état où l'on se vante de l'esclavage , & où l'on rougit d'être homme ? Lisez les annales de votre patrie ; en quoi votre ordre a-t-il bien mérité d'elle ? Quels nobles comptez-vous parmi les libérateurs ? Les Furst , les Tell , les Stouffacher étoient-ils gentilshommes ? Quelle est donc cette gloire infamée dont vous faites tant de bruit ? Celle de servir un homme, & d'être à charge à l'Etat.

Conçois , ma chère , ce que je souffrois de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet > ton pere irrité par tant d'injures piquantes quoique générales , se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à Milord Edouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu tes propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui , ajouta-t-il d'un ton brusque ; tout grand seigneur que vous êtes , je doute que vous puissiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez

Héloïse. I. Part. 305 ma fille pour votre ami prétendu sans faveur si vous-même feriez bon pour elle , & je connois allez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit Milord , quoique vous penfiez de moi, je ferois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cens ans. Si vous connoiflez la noblesse d'Angleterre , vous favez qu'elle eft la plus éclairée , la mieux inftruite , la plus fâge & la plus brave de l'Europe : avec cela , je n'ai pas befoin de chercher fi elle eft la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle eft , il n'eft pas question de ce qu'elle fut. Nous ne fommes point , il eft vrai , les efclaves du Prince mais fes amis , ni les tyrans du peuple mais fes chefs. Garants de la liberté , foutiens de la patrie & appuis du trône, nous formons un invincible .équilibre entre le peuple & le Roi. Notre premier devoir eft envers la Nation ; le fécond , envers celui qui la gouverne : ce n'eft pas fa volonté mais fon droit que nous confultons. Miniftres fuprêmes des loix dans

la chambre des Pairs, quelquefois même légiflateurs , nous rendons également juftice au peuple & au Roi , & nous ne fouffrons point que perfonne dife, Dieu & mon épée , mais feulement , Dieu & mon droit.

Voilà, Monfieur, continua-t-il, quelle eft cette noblesse refpectable , ancienne autant qu'aucune autre , mais plus fiere de fon mérite que de fes ancêtres , & dont vous parlez fans la connoître. Je ne fuis point le dernier en rang dans cet ordre illuftre , & crois , malgré vos prétentions vous valoir à tous égards.

J'ai une fœur à marier : elle eft noble', jeune , aimable , riche ; elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a fenti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs fes yeux & fon cœur , quel honneur je me ferois d'accepter avec rien pour mon beau-frere celui que je vous propofe pour gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus à la réplique de ton pere que cette conuerfation ne faifoit que l'aigrir , &£ quoique pénétrée d'admiration

pour

Héloïse. I.Part, 305 pour la générofité de Milord Edouard , je fentis qu'un homme auffi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprife. Je me hâtai donc de rentrer avant que les chofes allaffent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien , & l'on fe Sépara le moment d'après affez froidement.

Quant. à mon pere , je trouvai qu'il fe eomportoit très - bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre , & que la difpute commençoit à s'animer , il fe retourna comme de raifon du parti de fon beau-* frere , & en interrompant à propos l'uri & l'autre par des difcours modérés , il les retint tous deux dans des bornes dont ils feroient vraisemblablement Sortis s'ils fuffent reliés tête-à-tête. Après leur départ , il me fit confidence de ce qui veioit de fe paffer, & comme je prévis oît il en alloit venir , je me hâtai de lui dire que les chofes étant en cet état, il ne convenoit plus que la perfonne en question te vît fi Souvent ici, & qu'il né conviendrait pas même qu'il y vînt du tout * Nouv. Hcloïfe. Tome I.

30 6 La Nouvelle

fi ce n'étoit faire une efpece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement ainfi que Milord Edouard. C'efl , ma chère , tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout -à- fait ma porte.

Ce n'est pas tout. La crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédents. L'affaire de Milord Edouard & de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle , trop d'indices le décèlent pour qu'il puisse refier caché. On soupçonne , on conjecture , on te nomme : le rapport du Guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne , & tu n'ignore pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation c'est qu'en général on approuve ton choix , & qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays & n'y est gueres moins aimé que toi. Mais que fait

H é l o i s e. I. Part. 307 la voix publique à ton inflexible pere ?

Tous ces bruits lui sont parvenus ou lui vont parvenir , & je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire , si tu ne te hâtes de prévenir sa colère. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même , peut-être à pis encore

pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mêler avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui feroit , s'il le vouloit , mille moyens de lui faire un mauvais parti, & il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux , ma douce amie , fonge aux dangers qui t'environnent , & dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inouï t'a pré-, servée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en est tems encore , mets le sceau de la prudence au mystère de tes amours , & ne pousse pas à bout la for-

tune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés* Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain j mille événemens peuvent , avec

308 La Nouvelle

le tems , offrir des ressources inespérées mais quant à présent , je te l'ai dit & le répété plus fortement; éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII

de Julie à Claire.

T Out ce que tu avois prévu , ma chère , est arrivé. Hier une heure après notre retour , mon père entra dans la chambre de ma mère , les yeux étincellans , le visage enflammé , dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle ou qu'il alloit la chercher, & ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement , mais en général , les membres de famille qui appellent indifféremment chez elles de jeunes gens sans état & sans nom , dont le commerce n'attire que honte & déshonneur à celles qui les écoutent. En fuite voyant que cela ne suffisoit pas pour

H k l o i s i. I. Part.' 309 arracher quelque réponse d'une femme intimidée , il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passée dans notre maison , depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel - esprit , un difeur de riens , plus propre à cor-

rompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne influence. Ma mere , qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire , l'arrêta sur ce mot de corruption , & lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit , qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru , ajouta-elle , que l'esprit & le mérite biffent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra -t- il ouvrir votre maison si les talents & les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée ? A des gens forts , Madame , reprit-il en colère , qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non , dit-elle , mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez , dit-il , que c'est offenser l'honneur d'une maison que d'offrir en sollicitant l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela , dit encore ma mere, une offen-

310 La Nouvelle se , je n'y vois au contraire , qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs , je ne fâche point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de fâcheux à votre égard. Il l'a fait , Madame , & fera pis encore si je n'y mets ordre ; mais je veillerai , n'en doutez pas , aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parents , mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure & la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille , & la louant , hélas !

de toutes les vertus qu'elle a perdues , dans les termes les plus honorables , ou pour mieux dire , les plus humiliants. Figure-toi un pere irrité , prodigue d'expressions offensantes , & qui dans tout son emportement n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire &

que la honte érafe en fa préférence. O quel incroyable tourment d'une confcience avilie , de fe reprocher des cri-

Héloïse. I. Part. 311 mes que la colere & l'indignation ne pourroient foupçonner ! Quel poids accablant Si infupportable que celui d'une fauffe louange , Si d'une eftime que le cœur rejette en fecret ! Je m'en fentois tellement oppreffée , que pour me délivrer d'un fi cruel fupplice j'étois prête à tout avouer, fi mon pere m'en eût laiffé le tems ; mais l'impétuofité de fon emportement lui faifoit redire cent fois les mêmes chofes, Si changer à chaque infant de fujet. Il remarqua ma contenance baffe , éperdue , humiliée , indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conféquence de ma faute , il en tira celle de mon amour ; Si pour m'en faire plus de honte , il en outragea l'objet en des termes fi odieux Si fi méprifans , que je ne pus , malgré tous mes efforts , le laiffer pourfuivre fans l'interrompre.

Je ne fais , ma chère , où je trouvai tant de hardiefie , Si quel moment d'égarement me fit oublier ainfi le devoir Si la modeffie ; mais fi j'ofai fortir un infant d'un filence refpettueux , j'en portai , comme tu vas voir , affez rudement la peine. Au nom du Ciel , lui dis-je ,

311 La Nouvelle

daignez vous appaifer ; jamais un homme digne de tant d'injures ne fera dangereux pour moi. A l'infiat , mon pere qui crut fentir un reproche à travers ces mots , & dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte , s'élança fur ta pauvre amie :

pour la première fois de ma vie , je reçus un foufflet qui ne fiit pas le feul ; & fe livrant à fon tranfport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté , il me maltraita fans ménagement,

quoique ma mere fe fut jettée entre deux , m'eût couverte de fon corps , & eût reçu quelquesuns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter je fis un faux pas , je tombai , & mon vifage alla donner contre le pied d'une table qui me fit faigner.

Ici finit le triomphe de la colere , & commença celui de la nature. Ma chute , mon fang, mes larmes, celles de ma ç

mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude & d'empreffement , & m'ayant affife fur une chaife , ils recherchèrent tous deux avec foin fi je n'étois point bleffee. Je n'avois qu'une légère contufion au front , ÔC ne faignois que

H è l o i s e. I. Part. 313 du nez. Cependant , je vis au changement d'air & de voix de mon pere , qu'il étoit* mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des careffes , la dignité paternelle ne fouffroit pas un changement fi brufque ; mais il revint à ma mere avec de tendres exeufes , & je voyois fi bien , aux regards qu'il jettoit furtivement fur moi , que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adreffée. Non , ma chère , il n'y a point de confufion fi touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans fon tort. Le cœur d'un pere fent qu'il eft fait pour pardonner, & non pour avoir befoin de pardon.

Il étoit l'heure de foupper ; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre ; & mon pere ne voulant pas que les domeftiques fiiffient témoins de mon défordre m'alla chercher lui - même un verre d'eau , tandis que ma mere me baffinoit le vifage. Hélas ! cette pauvre maman ! Déjà languiffante & valétudinaire , elle fe feroit bien paffée d'une pareille feene , & n'avoit gueres moins befoin de fecours que moi,

A table , il ne me parla point ; mais ce filence étoit de .honte & non de dédain ; il affectoit de trouver bon chaque plat pour dire à ma mere de m'en fervir , & ce qui me toucha le plus fenfiblement fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occafions de nommer fa fille , & non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le foupper , l'air fe trouva fi froid que ma mere fit faire du feu dans fa chambre. Elle s'aflit à l'un des coins de la cheminée & mon pere à l'autre.

J'allois prendre une chaife pour me placer entre eux , quand m'arrêtant par ma robe & me tirant à lui fans rien dire , il m'affit fur fes genoux. Tout cela fe fit fi promptement , & par une forte de mouvement fi involontaire , qu'il en eut une efpece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois fur fes genoux , il ne pouvoit plus s'en dédire , & ce qu'il y avoit de pis pour la contenance , il fàloit me tenir embrafée dans cette gênante attitude. Tout cela fe faifoit en filence ; mais je fentois de tems en tems fes bras fe preffer contre mes flancs avec

Hiloiſe. I. Part. 315

un foupir aſtz mal étouffé. Je ne fais quelle mauvaife honte empêchoit fes bras paternels de ſe livrer à 'ces douces étreintes ; une certaine gravité qu'on n'ofoit quitter , une certaine confiſſion qu'on n'ofoit vaincre , mettoient entre un pere & fa jille ce charmant embarras que la pudeur & l'amour donnent aux amans ; tandis qu'une tendre mere , tranſportée d'aife , dévorait en ſecret un fi doux

ſpectacle. Je voyois , je fentois tout cela, mon ange , & ne pus tenir plus longtems à l'attendriffement qui me gagnait.

Je feignis de gliffler ; je jettai pour me retenir un bras au cou de mon pere ; je penchai mon vifage fur fon vifage vénérable , & dans un inflant il fiit couvert de mes baifers & inondé de mes larmes.

Je fentis à celles qui lui coûtaient des yeux qu'il étoit lui-même fou' âgé d'une grande peine ; ma mere vint partager nos tranfports. Douce & paifible innocence , tu manquas feule à mon cœur pour faire de cette fcene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin , la laffitude & le reffentiment de ma chute m'ayant retenue au

3 16 La Nouvelle lit un peu tard , mon père eft entré dans ma chambre avant que je fuffe levée ; il s'eft affis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma fanté ; il a pris une de mes mains dans les Tiennes , il s'eft abaiffé jufqu'à la baifer plufieurs fois en m'appellant fa chère fille , & me témoignant du regret de fon emportement. Pour moi je lui ai dit , & je le penfe , que je ferois trop heureufe d'être battue tous les jours au même prix, & qu'il n'y a point de traitement fi rude qu'une feule de fes careffes n'efface au fond de mon cœur.

Après cela prenant un ton plus grave , il m'a remife fur le fujet d'hier & m'a fignifié fa volonté en termes honnêtes , mais précis. Vous favez , m'a-t-il dit , à qui je vous deftine , je vous l'ai déclaré dès mon arrivée , & ne changerai jamais d'intention fur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé Milord Edouard, quoique je ne lui difpute point le mérite que tout le monde lui trouve , je ne fais s'il a conçu de lui-même le ridicule efpoir de s'allier à moi , ou fi quelqu'un a pu le lui infpirer ; mais

quand je n'aurois perfonne en vue & qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre , foyez fûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir & de lui parler de votre vie , & cela , autant pour la fureté de la fienne que pour votre honneur.

Quoique je me fois toujours fenti peu d'inclination pour lui , je le hais fur-tout à préfent pour les excès qu'il m'a fait commettre , & ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots , il eft forti fans attendre ma réponfe , & prefque avec le même air de févérité qu'il venoit de fe reprocher. Ah ! ma coufine , quels montres d'enfer font ces préjugés , qui dépravent les meilleurs cœurs , & font taire à ch[^] que infant la nature ?

Voilà , ma Claire , comment s'eft paffée l'explication que tu avois prévue , & dont je n'ai pu comprendre la caufe jufqu'à ce que ta lettre me l'ait apprif. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'eft faite en moi , mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me femble que je tourne les yeux avec plus de

3*8 La ^Nouvelle regret fur l'heureux teins où je vivols tranquille & contente au fein de ma famille , & que je fens augmenter le fentiment de ma faute , avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis , cruelle ! difle moi fi tu l'ofes , le tems de l'amour feroit-il pafle &c faut-il ne fe plus revoir ? Ah! fens -tu bien tout ce qu'il y a de fo mbre & d'horrible dans cette funefle idée ? Cependant l'ordre de mon pere eft précis , le danger de mon amant eft certain ! Sais-tu ce qui réfulte en moi de tant de mouvemens oppofés qui s'entredétruiſent? Une forte de fhipidité qui me rend l'ame prefque infenfible , & ne me laiffe l'ufage ni des pallions ni

de la raifon. Le moment efl critique , tu me l'as dit & je le fens ; cependant , je ne fus jamais moins en état de me conduire.

J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je fuis prête à m'évanouir à chaque ligne & n'en faurois tracer deux de fuite. Il ne me refie que toi , ma douce amie , daigne penfer , parler , agir pour moi ; je remets mon fort en tes mains ; quelque parti que tu prennes je confirme d'avance tout ce que tu feras ;

■ H É l o i s e . î. Part. 31\$

je confie à ton amitié ce pouvoir funefte que l'amour m'a vendu fi cher. Séparemoi pour jamais de moi-même ; donnemoi la mort s'il finit que je meure , mais ne me, force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma prote&rice ! quel horrible emploi je te laifle ! auras - tu le courage de l'exercer? Sauras - tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'eft pas mon cœur feul qu'il faut déchirer.

Claire , tu le fais , tu le fais , comment je fuis aimée ! je n'ai pas même la coo. folation d'être la plus à plaindre. De grâce ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénétré le tien de la tendre comifération de l'amour ; confole un infortuné ! Dis- lui cent fois

Ah ! dis -lui Ne crois -tu pas,

chère amie , que malgré tous les préjugés , tous les obfiacés , tous les revers , le Ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui , oui , j'en fuis fure ; il nous deftine à être unis. Il m'eft impoffible de perdre cette idée ; il m'eft impoffible de renoncer à l'eC poir qui la fuit. Dis -lui qu'il fe garde luimême du découragement & du défefpoir.

jî.o La Nouvelle Ne t'amufe point à lui demander en mon nom amour & fidélité ; encore moins à lui en promettre autant de ma part.

L'afTurance n'en eft-elle pas au fond de nos âmes? Ne Tentons-nous pas qu'elles font indivifibles , & que nous n'en avons plus qu'une à nous deux ? Dis - lui donc feulement qu'il efpere ; & que fi le fort nous pourfuit , il fe fie au moins à l'amour : car je le fens , ma coufine , il guérira de maniéré ou d'autre les maux qu'il nous caufe , & quoique le Ciel ordonne de nous , nous ne vivrons pas long-tems féparés.

P. S. Après ma lettre écrite , j'ai paffé dans la chambre de ma mere , & je m'y fuis trouvée fi mal que je fuis obligée de venir me remettre dans- mon lit. Je m'apperçois même je crains ah ! ma

chère ! je crains bien que ma chute d'hier n'ait quelque fuite plus funefle que je n'avois penfé. Ainfi tout eft fini pour moi ; toutes mes' efpéran- «es m'abandonnent en même tems.

4 LETTRE

H é l o i s e. I. Part.

L E T T R E L X I V

JNÆon pere m'a rapporté ce matin Pen* tretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaifir que tout s'achemine à ce qu'il vous plait d'appeller votre bonheur. J'efpere , vous le favez , d'y trouver Ruffl le mien ; Peltime & l'amitié vous font acquifes , & tout ce que mon coeur peut nourrir de fentimens plus tendres eft en-

core à vous. Mais ne vous y trompez pas ; je fuis en femme une espece de monstre , & je ne fais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chère que vous , vous n'en faites que rire , & cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même , & que tandis que vous paroissez content , elle trouve toujours que je ne Vous aime pas assez. Il y a plus , & je S'ouv. Héroïse . Tom. I. X

311 La Nouvelle le m'attache tellement à tout ce qui lui est cher, que son amant & vous , êtes à peu près dans mon cœur en même degré , quoique de différentes manières. Je n'ai pour lui que de l'amitié > mais elle est plus vive ; je crois sentir un peu d'amour pour vous , mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux , je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin , de cette douce tranquillité dont nous nous jouir ; & que notre contentement a mauvaise grâce tandis que nos amis sont au désespoir ! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent ; voici l'instant , peut-être , de leur éternelle séparation , & la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la dernière fois. Cependant , votre ami ne fait rien de son infortune : dans la sécurité de son cœur il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du désespoir il goûte en idée une ombre de félicité ; & comme celui qu'enlève un trépas imprévu , le

Héroïse. I. Part. 32.5 malheureux songe à vivre & ne voit pas la mort qui va le saisir. Hélas ! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! seule idole de mon cœur ! viens

l'animer de ta fainte cruauté. Donne - moi le courage d'être barbare , & de te fervir dignement dans un fi douloureux devoir.

Je compte fur vous en cette occafion & j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins , car je connois votre ame ; je fais qu'elle n'a pas befoin du zele de l'amour , où parle celui de l'humanité.

Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain dans la matinée.

Gardez-vous , au furplus , de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laiTe libre , & j'irai pafler l'après - midi chez Julie ; tâchez de trouver Milord Edouard , & de venir feul avec lui m'attendre à huit heures , afin de convenir enfemble de ce qu'il faudra faire pour réfoudre au départ cet infortuné , & prévenir fon défefpoir.

J'efpere beaucoup de fon courage & de nos foins. J'efpere encore plus de fon amour. La volonté de Julie , lé dan-

314 La Nouvelle ger que courent fa vie & fon honneur font des motifs auxquels il ne réfiftera pas. Quoi qu'il en foit, je vous déclare qu'il ne fera point queflion de noce entre nous , que Julie ne foit tranquille , & que jamais les larmes de mon amie n'arroferont le nœud qui doit nous unir. Ainfi, Monfieur , s'il eft vrai que vous m'aimiez, votre intérêt s'accorde en cette occafion avec votre générofité ; & ce n'eft pas tellement ici l'affaire d'autrui , que ce ne foit auffi la vôtre.

LETTRE LXV

de Claire a Julie.

* J. 1 Out efl fait ; & malgré fes imprudences , ma Julie efl en fureté. Les fecrets de ton cœur font enfevelis dans fombre du myftere ; tu es encore ait fein de ta famille & de ton pays , chérie , honorée , jouiffant d'une réputation fans tache , & d'une eftime univerfelle.

Confidere en frémiſſant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir en

H É l o i s e. I. Part. 315 feifant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des fentimens incompatibles , & bénis le Ciel , trop aveugle amante ou fille trop craintive , d'un bonheur qui n'étoit réfervé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton trifte cœur le détail de ce départ fi cruel & fi néceſſaire. Tu l'as voulu , je l'ai promis , je tiendrai parole avec cette meme franchiſe qui nous eſt commune , & qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi ! Lis donc , chere & déplorable amie ; lis , puifqu'il le faut ; mais prends courage & tiens-toi ferme. -

Toutes les meſures que j'avois priſes & dont je te rendis compte hier ont été fuivies de point en point. En rentrant chez moi , j'y trouvai M. d'Orbe & Milord Edouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous favions de fon héroïque généroſité , & lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Enfuite , je leur expofai les piaſſantes raifons que nous avions d'éloigner promptement fon ami , & les difficultés que je

prévoyois à l'y réfoudre. Milord fentit parfaitement tout cela & montra

3 1<? La Nouvelle beaucoup de douleur de l'effet qu'Yvoit produit fon zele inconfidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami , & de faifir un moment de contentement pour prévenir de nouvelles irréfolutions , & l'arracher au continuel danger du féjour. Je voulois charger M. d'Orbe de fairë à fon infçu les préparatifs convenables ; mais ■Milord regardant cette affaire comme la fienne , voulut en prendre le foin. Il me promit que fa chaife feroit prête ce matin à onze heures , ajoutant qu'il l'accompagneroit aufii loin qu'il feroit néceffaire, 6c propofa de l'emmener d'abord fous un autre prétexte pour le déterminer plus à loifir. Cet expédient ne me parut pas affez franc pour nous & pour notre ami»

6c je ne voulus pas , non plus , l'expofer loin de nous au premier effet d'un défefpoir qui pouvoit plus aifément échapper aux yeux de Milord qu'aux miens.

Je n'acceptai pas , par la même raifon , la propolition qu'il fit de lui parler luimême & d'obtenir fon contentement. Je prévoyois que cette négociation feroit délicate , 6c je n'en voulus charger que

H i l o i s e. I. Part. 3x7 moi feule ; car je connois plus furement les endroits fenfibîes de fon cœur , & je fais qu'il régné toujours entre hommes une féchereffe qu'une femme fait mieux adoucir. Cependant , je conçus que les foins de Milord ne nous feroient pas inutiles pour préparer les chofes. Je vis tout l'effet que pouvoient produire fur un cœur vertueux les difcours d'un

homme fenfible qui croit n'être qu'un philofophe , & quelle chateur la voix d'un ami pouvoir donner aux raifonnemens d'un fage.

J'engageai donc Milord Edouard à pafi'er avec lui la foirée , & fans rien dire qui eût un rapport direél à fa fituation , de difpofer inlenfiblement fon ame à la fermeté ftoïque. Vous qui favez fi bien votre Epiôte , lui dis - je ; voici le cas ou jamais de l'employer utilement.

Diftinguez avec foin les biens apparens des biens réels ; ceux qui font en nous de ceux qui font hors de nous. Dans un moment où l'épreuve fe prépare audehors , prouvez - lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de foi-même , & que le fage fe portant par - tout avec lui ,

» Si La Nouvelle porte aufi par-tout Ton bonheur. Je com»

pris à fa réponfe que cette légère ironie, qui ne pouvoit le tacher, fuffifoit pour exciter ton zele , &c qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu : car , quoiqu'au fond je ne faffe pas grand cas , non plus que toi , de toute cette philofophie parlere ; je fuis perfuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de tmaxinies du foir au matin , & de fe dédire en fon cœur dès le lendemain de tout ce que fa raifon lui diéloit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aufi de la partie , & pafter la foirée avec eux , mais je le priai de n'en rien faire ; il n'auroit fait que s'ennuyer ou gêner l'entretien.

L'intérêt que je prends à lui ne m'em-> pêche pas de voir qu'il n'eft point du vol des deux autres. Ce penfer mâle des âmes fortes , qui leur donne un idiome fi particulier , eft une langue

dont il n'a pas la grammaire. En les quittant , je forgeai au punch , Sc craignant les confidences anticipées j'en gliflai un mot en fiant à Milprd. Rafliirez-vous , me dit-

Héloïse. I. Part. 319 kl , je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger ; mais je ne m'en fuis jamais fait l'efclave ; il s'agit ici de l'honneur de Julie , du deftin peut - être 'de la vie d'un homme & de mon ami.

Je boirai du punch félon ma coutume , de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch fera de la limonnade , & comme il s'abftient d'en boire , il ne s'en 'appercvra point.

Ne trouves - tu pas , ma chère , qu'on doit être bien humilié d'avoir contraôé des habitudes qui forcent à de pareilles précautions ?

J'ai paffé la nuit dans de grandes agitations qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaifirs innocens de notre première jeunefse ; la douceur d'une ancienne familiarité ; la fociété plus re (Terrée encore depuis une année entre lui & moi par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette féparation. Je fentois que j'allois perdre avec la moitié de toi-même une partie de ma propre exiftence.

Je comptois les heures avec inquiétude »

ÔZ voyant poindre le jour , je n'ai pas

330 La Nouvelle vu naître fans effroi celui qui devoit décider de ton fort. J'ai paffé Ja matinée à méditer mes difcours &c à réfléchir fur l'impreffion qu'ils pouvoient faire. Enfin , l'heure eft venue & j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet-, & m'a de-

mandé précipitamment de tes nouvelles ; car dès le lendemain de ta fcene avec ton pere , il avoit fçu que tu étois malade , & Milord Edouard hfi avoit confirmé hier que tu n'étois pas fortie de ton lit. Pour éviter là-deffus les détails , je lui ai dit auflitôt que je t'avois laiffée mieux hier au foir , & j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a fervi de rien , il m'a fait cent queffions fur ton état , & comme elles m'éloignoient de mon objet , j'ai bit des réponfes fuccinées , & me fuis mife à le queffionner à mon tour.

J'ai commencé par fonder la fituation de Ion efprit. Je l'ai trouvé grave , méthodique , & prêt à pefer le fentiment au poids de la raifon. Grâce au Ciel , ai-je dit en moi - même , voilà mon fage

H é l o i s e. I. Part. 331 bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'ufage ordinaire Toit d'annoncer par degrés les trilles nouvelles , la connoilTance que j'ai de fon imagination fougueufe , qui fur un mot porte tout à l'extrême , m'a déterminée à fuivre une route contraire , &£ j'ai mieux aimé l'accabler d'abord pour lui ménager des adouciffemens , que de multiplier inutilement fes douleurs & les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus férieux & le regardant fixement : mon ami , lui ai-je dit , connoiflez - vous les bornes du courage & de la vettu dans une ame forte , & croyezvous que renoncer à ce qu'on aime foit un effort au - dedus de l'humanité ? A l'inftant il s'elt levé comme un furieux , puis frappant des m^ins & les portant à fon front ainfi jointes , je vous entends , s'eft-il écrié , Julie eft morte. Julie eft morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait fré-

mir : je le fens à vos foins trompeurs , à vos vain\$ ménagemens ,
qui ne font que rendre ma mort plus lente & plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement fi

fubit , j'en ai bientôt deviné la caufè , & j'ai d'abord conçu
comment les nouvelles de ta maladie , les moralités de Milord
Edouard , le rendez - vous de ce matin , Tes queftions éludées ,
celles que je venois de lui faire l'avoient pu jetter dans de fâufTes
allarmes. Je voyois bien auffi quel parti je pouvois tirer* de fon
erreur en l'y laiffant quelques inflans ; mais je n'ai pu me ré-
foudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime eft fi
affreufe , qu'il n'y en a point qui ne foit douce à lui fubftituer , &
je me fuis hatee de profiter de cet avantage.

Peut-être ne la verrez-vous plus , lui aije dit ; mais elle vit &
vous aime. Ah !

fi Julie étoit morte , Claire auroit - elle quelque chofe à vous -
dire ? Rendez grâce au Ciel qui fauve 4 votre infortune des maux
dont il pourroit vous accabler. Il étoit fi étonné , fi faifi , fi égaré ,
qu'après l'avoir fait raffeeir , j'ai eu le te ms de lui détailler par
ordre tout ce qu'il falloir qu'il fçût , & j'ai fait valoir de mon mieux
les procédés de Milord Edouard , afin de faire dans fon cœur
honnête quelque diverfion à la douleur , par le charme de la
reconnoiffance.

H é l o i s e. I. Part. 333

Voilà, mon cher, ai -je pourfuivi , l'état aétuel des chofes. Julie
elt au bord de l'abyme , prête à s'y voir accabler du déshonneur
public , de l'indignation de fa famille , des violences d'un pere
emporté & de fon propre défefpoir. Le danger augmente ince-

flamment : de la main de fon pere ou de la fienne , le poignard , à chaque initant de fa vie , elt à deux doigts de fon cœur. Il relie un feul moyen de prévenir tous ces maux, & ce moyen dépend de vous feul. Le fort de votre amante elt entre vos mains.

Voyez fi vous avez le courage de la fauver en vous éloignant d'elle , puifqu'auflî-bien il ne lui elt plus permis de vous voir , ou fi vous aimez mieux être l'auteur & le témoin de fa perte & de fon opprobre. Après avoir tout fait pour vous , elle va voir ce que votre cœur peut foire pour elle. Elt-il étonnant que là fonté fuc-combe à fes peines ? Vous êtes inquiet de fa vie : fâchez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écouloit fans m'interrompre ; mais fitôt qu'il a compris de quoi il s'agifloit , j'ai vu difparoître ce gelte animé , ce re*

334 La Nouvelle gard furieux , cet air effrayé , mais vi^ & bouillant , qu'il avoit auparavant. Un voile fombre de trifleffe & de confternation a couvert fon vifage ; l'on œil morne & fà contenance effacée annonçoient l'abattement de fon cœur : à peine avoit - il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir , m'a-t-il dit d'un ton qu'une autre auroit cru tranquille.

Hé bien ! je partirai. N'ai - je pas affez vécu ? Non , fans doute , ai - je repris auflî-tôt ; il faut vivre pour celle' qui vous aime : avez - vous oublié que fcs jours dépendent des vôtres ? Il ne faloit donc pas les féparer , a - t-il à l'inftant ajouté ; elle l'a pu & le peut encore.

J'ai feint de pe pas entendre ces derniers mots ,*& je cherchois à le ranimer par quelques efpérances auxquelles fon ame demeu-roit fermée , quand Hanz efl rentré , & m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a reffenti , il s'eft écrié

: Ah ! qu'elle vive î qu'elle foit heureufe s'il efl poffible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux & je pars. Ignorez - vous , ai-je dit , qu'il ne lui efl plus permis de

Héloïfe. I.Part. 335 Vous voir: Hélas ! vos adieux font faits , 6c vous êtes déjà féparés ! Votre fort fera moins cruel quand vous ferez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaifir de l'avoir mife en fureté. Fuyez dès ce jour , dès cet infant ; craignez qu'un fi grand facrifice ne foit trop tardif ; tremblez de caufer encore fa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'at-il dit avec une efpece de fureur , je partirois fans la revoir ? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non , non , nous périrons tous deux , s'il le faut ; la mort , je le fais bien , ne lui fera point dure avec moi : mais je la verrai , quoiqu'il arrive; je bifferai mon cœur 6c ma vie à fes pieds , avant de m'arracher à moi - même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie 6c la cruauté d'un pareil projet. Mais ce , quoi je ne la verrai plus ! qui revenoit fans ceffe d'un ton plus douloureux , fembloit chercher au moins des confolations pour l'avenir. Pourquoi , lui ai - je dit , vous figurer vos maux pires qu'ils ne font ? Pourquoi, renoncer à des efpérances que Julie elle - même n'a pas perdues ? Penfez-vous qu'elle pût

116 La Nouvelle fe féparer ainfi de vous , fi elle croyoit que ce fut pour toujours ? Non , mon ami , vous devez connoître fon cœur.

Vous devez favoir combien elle préféré fon amour à fa vie. Je crains , je crains trop (j'ai ajouté ces mots , je te l'avoue ,) qu'elle ne le préféré bientôt à tout.

Croyez donc qu'elle efpere , puifqu'elle confent à vivre : croyez que les foins que la prudence lui diète vous regardent plus qu'il

ne fembre , & qu'elle ne fe refpeète pas moins pour vous que pour elle -meme. Alors j'ai tiré ta derniere lettre , & lui montrant les tendres efpérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour , j'ai ranimé les fiennes à cette douce chaleur. Ce peu de lignes fembloit diftiller un baume falutaire fur fa bleffure envenimée. J'ai vu fes regards s'adoucir & fes yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendriffement fuccéder par degrés au défefpoir ; mais ces derniers mots fl touchans , tels que ton cœur les fait dire , nous ne vivrons pas longtems féparés , Font fait fondre en larmes.

Non , Julie , non , ma Julie , a-t-il dit en élevant la Voix & baissant la lettre , nous

ne

Héloïse. I. Part. 337 ne vivrons pas long - tems feparés j le Ciel unira nos deflins fur la terre , ou nos cœurs dans le féjour éternel.

C'étoit-là l'état oii je Pavois fouhaité.

Sa feche & fombre douleur m'inquiétoit.

Je ne laurois pas laiffé partir dans cette fituation d'efprit ; mais fitôt que je l'ai Vu pleurer , & que j'ai entendu ton nom chéri fortir de fa bouche aVec douceur , je n'ai plus craint pour fa vie ; car rien n'eft moins tendre que le défefpoir. Dans cet infant il a tiré de l'émotion de fon cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état oh tu foupçonnois ^ d etre , jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls qui t'alloient menacer.

Je n ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit Amplement que ton attente avoit encore été trompée , & qu il n y avoit plus rien à efpérer. Ainfi , ma-t-il dit en foupirant, il ne re-

liera iur. la terre aucun monument de mon bonheur ; il a difparu comme un fonge qui n'eut jamais de réalité.

Il me reftoit à exécuter la dernière partie de ta commiffion , & je n'ai pas

Nouv. Héloïfe. Tom. I. Y

338 La Nouvelle cru qu'après Punion dans laquelle vous avez vécu , il falût à cela ni préparatif ni myflere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation fur ce léger fujet pour éluder celle qui pourroit renaître fur celui de notre entretien. Je lui ai reproché fa négligence dans le foin de fes affaires. Je lui ai dit que tu craignois que de long - tems il ne fut plus foigneux , & qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de fe conferver pour toi y de pourvoir mieux à fes befoins, & de fe charger* à cet effet du léger fupplément que j'avois à lui remettre de ta part. 11 n'a ni paru humilié de cette proportion , ni prétendu en faire une affaire. Il m'a dit fimplement que tu fàvois bien que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec tranfports , mais que ta précaution étoit fuperflue, & qu'une petite maifon qu'il venoit de vendre à Grandfon (1) , refie de fon chétif pa-

(1) Je fuis un peu en peine de favoir comment cet amant anonyme , qu'il fera dit ci - après n'avoir pas encore fi ans , a pu vendre une maifon 11'étant pas majeur. Ces lettres font fi pleines de femblables abfurdités que je n'en parlerai plus; il fuffit d'en avoir averti.

H É l o i s e. I. Part. 339!

irimoine , lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit poffédé de fa vie. D'ailleurs y a-t-il ajouté , j'ai quelques talens dont je

puis tirer par -tout des reffources. Je ferai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux , & depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve & de l'orphelin , dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner.

Je lui ai rappelé son voyage du Valais , ta lettre & la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent ; . . Les mêmes ! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation.

La peine de mon refus étoit de ne la plus voir : qu'elle me laissât donc relier,»

& j'accepte. Si j'obéis pourquoi me punit-elle ? Si je refuse que me fera-t-elle

de pis ? Les mêmes ! répétoit - il

avec impatience. Notre union commençoit ; elle est prête à finir ; peut - être vais-je pour jamais me séparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle & moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel fermeté de cœur , que j'ai

340 La Nouvelle

tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer.

Vous êtes un enfant , ai-je affecté de lui dire d'un air riant ; vous avez encore besoin d'un tuteur , & je veux être le vôtre. Je vais garder ceci ; & pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble , je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par

celle d'une correspondance familière continuée entre nous , & cette ame simple qui ne cherche pour ainfi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne , a pris aisé- . ment le change. Nous nous fommens enfuite ajustés pour les adresses de lettres, & comme Ces mesures ne pouvoient que lui être agréables , j'en ai prolongé le détail jufqu'à l'arrivée de M. d'Orbe , qui m'a fait figne que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agiffoit ; il a inftamment demandé à t'écrire , mais je me fuis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendriffement lui relâcheroit trop le cœur , & qu'à peine feroit-il au milieu de fa lettre , qu'il n'y auroit plus moyatj

Héloïse. I. Part. 341

tfe le faire partir. Tous les délais font dangereux, lui ai -je dit; hâtez -vous d'arriver à la première dation d'oïi vous pourrez lui écrire à votre aife. En difant cela , j'ai fait ligne à M. d'Orbe ; je ipe fuis avancée , tk. le cœur gros de Tanglots , j'ai collé mon vi-fage fur le fien ; je n'ai plus fçu ce qu'il devenoit ; les larmes m'of-fufquoient la vue , ma tête commençoit à fe perdre , & il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment- après je les ai entendu defcendre précipitam-ment. Je fuis fortie fur le pailler, pour les fuivre des yeux.

Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'infenfé fe jeter à genoux au milieu de l'efcalier , en baifer mille fois les marches , & d'Orbe pouvoir k peine l'arracher de cette froide pierre qu'il preffoit de fon corps , de la tête & des bras , en pouf-fant de longs gémiffemens. J'ai fenti les miens prêts d'éclater

malgré moi , & je fuis brufquement rentrée , de peur de donner une fcene à toute la maifon.

A quelques infans de-là , M. d'Orbe ad revenu tenant fon mouchoir fur fes

341 La. Nouv. Héloïse. I. Part, yeux. C'en eft fait , m'a-t-il dit , ils font en route. En arrivant chez lui , votre ami a trouvé la chaife à fa porte. Milord Edouard l'y attendoit auflî ; il a couru au-devant de lui , & le ferrant contre fa poitrine : Viens , homme infortuné , Jui a-t-il dit d'un ton pénétré , viens verfer * tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens , tu fendas peut-être qu'on na pas tout perdu fur la terre , quand on y retrouve un ami tel que moi. A l'infant , il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaife , & ils font partis en fe tenant étroitement embraffés.

Fin de la première Partie & du premier Tome .

des lettres

I-jEttre Première à Julie

Son Maître d'études , devenu amoureux d'elle, lui témoigne les fentimens les plus tendres . Il lui reproche le ton de cérémonie en particulier , & le ton familier devant tout le monde. page i.

Let. II. à Julie.

L'innocente familiarité de Julie devant tout le monde avec fon Maître d'études , retranchée.

Plaintes de celui-ci à cet égard. 9

Let. III. à Julie.

Son Amant s'apperçoit du trouble qu'il lui cause , & veut s'éloigner pour toujours. 1 1

Premier Billet de Julie.

Elle permet à son Amant de rejler , & de quel
ton,

Réponse.

L'Amant perjifle à vouloir partir. iy

Second Billet de Julie.

Elle infifle sur ce que son Amant ne parte
point. \6

Réponse.

Désespoir de l'Amant. ibid.

Troisième Billet de Julie.

Ses allures sur les jours de son Amant. Elle lui ordonne d'attendre. ibid.

Let. IV, de Julie.

Aveu de sa flamme. Ses remords. Elle conjure son Amant d'user de générosité à son égard. i 7 Let. V. à Julie.

Transports de son Amant ; ses protestations du
serment le plus inviolable.

Let. VI. de Julie à Claire.

Julie preffe le retour de Claire , fa cou fine , auprès d'elle , & lui fait entrevoir qu'elle

aime. x6

Let. VII Réponfè. 2

Allarmes de Claire fur l'état du coeur de fa confine y à qui elle annonce fon retour prochain. 19

L: t. VIII. à Julie

Con Amant lui reproche la fanté & la tran-

quillité qu'elle, a recouvrées , les précautions \ qu'elle prend contre lui y St ne veut plus refufer de la fortune les occafions que Julie n'aura pu lui 6 ter, — - 3^

Lit. IX. de Julie.

Elle fe plaint des torts de Jon Amant , lui expli que la caufe de fes premières allarmes , £ celle de l'état préfent de fon coeur , l'invite à s'en tenir au plaifir délicieux d'aimer purement. Ses prej-fentimens fur l'avenir. 39

Let. X. à Julie.

Imprefion que la belle ame de Julie fait fur fon Amant. Contradictions qu'il éprouve dans les fentimens qu'elle lui infpirp,

Let. XI. de Julie.

Le nouvellement de tendresse pour son Amant*

& en même tems d'attachement à son devoir.

Elle lui représente combien il est important pour tous deux qu'il s'en remette à elle du soin de leur de/lin commun. 50

Let. XII. à Julie. ;

Son Amant acquiesce à ce qu'elle exige de lui. Nouveau plan d'études qu'il lui propose , St qui amène plusieurs observations critiques, f 4 Let. XIII. de Julie.

Satisfaite de la pureté des sentimens de son

Amant , elle lui témoigne qu'elle ne désespère pas de pouvoir le rendre heureux un jour ; lui annonce le retour de son père , & le prévient sur une surprise qu'elle veut lui

faire dans un bosquet. 6f

Let. XIV. à Julie.

Etat violent de l'Amant de Julie. Effet d'un baiser qu'il a reçu d'elle dans le bosquet. 70 Let. XV. de Julie. •

Elle exige que son Amant s'absente pour un tems , & ' lui fait tenir de l'argent pour aller dans sa patrie 3 afin de vaquer à ses affaires. 21

Let. XVI. Réponse.

L'Amant obéit , & par un motif de fierté lui

renvoyé son argent. JS

Let. XVII. Répliqué.

Indignation de Julie fur le refus de fon Amant. Elle lui fait tenir le double de la première

fomme.

Let. XVIII. à Julie.

Son Amant reçoit la fomme , & part.

Let. XIX. à Julie.

Quelques jours après fon arrivée dans fa patrie ,

l'Amant de Julie lui demande de le rappellera & lui témoigne fon inquiétude fur le fort

d'une première lettre qu'il lui a écrite. 81

Let. XX. de Julie.

Elle tranquillise fon Amant fur fes inquiétudes par rapport au retard des réponses à fes lettres. Arrivée du pere de Julie. Rappel de fon Amant différé. Sj

Let. XXI. à Julie.

La fenfibilité de Julie pour fon pere louée par fon Amant. Il regrette néanmoins de ne pas pofféder fon cœur tout entier. 88

Let. XXII. de Julie.

Etonnement de fon pere fur les connoiffances & les talens qu'il lui voit. Il efl infirmé de la roture & de la fierté du Maître. Julie fait part de ces chofes à fon Amant , pour lui laiffer le tems d'y réfléchir. 92.

Let. XXIII. à Julie.

Description des montagnes du Valais. Mœurs des habitants. Portrait des Valaïfanes. L'Armant de Julie ne voit qu'elle partout. 9 (T Let. XXIV. à Julie.

Son Amant lui répond sur le paiement proposé des foins qu'il a pris de son éducation. Différence entre la position où ils sont tous deux par rapport à leurs amours , à celles où se trouvaient Héloïse & Abélard. j 13

Let. XXV. de Julie.

Son espérance se flétrit tous les jours ; elle est accablée du poids de l'absence. 11 S

Billet.

L'Amant de Julie s'approche du lieu où elle habite , & l'avertit de l'ajyle qu'il s'est choisi. * 115

Let. XXVI. à Julie.

Situation cruelle de son Amant. Du haut de sa retraite , il a continuellement les yeux fixés sur elle. Il lui propose de fuir avec lui. *ibid.*

Let. XXVII. de Claire.

Julie à l'extrémité. Effet de la proposition de son Amant. Claire le rappelle. 1 \$ }

Let. XXVIII. de Julie à Claire. -

Julie se plaint de l'absence de Claire ; de son ' pere qui veut la marier à un de ses amis ;

& ne répond plus d'elle-même. 1 34.

Let. XXIX. de Julie à Claire.

Julie perd fon innocence. Ses remords. Elle ne trouve plus de
rtjfource que dans fa cou fine. 1 \$ 6

Lrt. XXX. Réponfè.

Claire tâche de calmer le défeipair de Julie , * lui jure une ami-
tié inviolable. 14*

Let. XXXI. à Julie.

U Amant de Julie , qu'il a furprife fondante en larmes , lui re-
proche fon repentir. 1 4 i

Let. XXXII. Réponfe.

Julie regrette moins d'avoir donné trop à l'amour que de
l'avoir privé de fon plus grand charme. Elle confeillt a fon Amant
, à qui elle apprend les foupçons de fa mere , de feindre des af-
faires qui l'empêchent de continuer à l'infruire , & l'informera des
moyens qu'elle imagine d'avoir d'autres occafions de % fe voir
tous deux. x j 1

Let. XXXIII. de Julie. ~

Peu fatisfaite de la conduite des rendez-vous publics , dont elle
craint d'ailleurs que la diffipation n'affoibliffe les feux de fon
Amant , elle l'invite à reprendre avec elle la vie foli taire 6 ' pai-
jible dont elle l'a tiré. Projet qu'elle lui cache , & fur lequel elle lui
défend de l'interroger.

Let. XXXIV. Réponfe.

L'Amant de Julie , pour la raffurer fur la diverfion dont elle lui a parlé , lui détaille tout ce qui s'ejl fait autour d'elle dans l'affemblée oà il l'a vue , & promet de garder le Jilence qu'elle lui a impofé. Il refufe le

' 550 **TABLÉ,**

grade de Capitaine au fer vice du Roi dé Sardaigne , & par quels motifs. 1 6a

Let. XXXV. de Julie.

De la juſification de fon Amant , Julie prend occaſion de traiter de la jalouſie. Fût - il Amant volage , elle ne le croira jamais ami trompeur. Elle doit fouper avec lui chez le pere ce Claire. Ce qui fe pajfera après le

Let. XXXVI. de Julie.

Jes parens de Julie obligés de ſ'cbfenter. Elle fera dépoſée che £ le pere de fa coufine. Arrangement qu'elle prend pour voir fon Amant en liberté. IJ \$

Let, XXXVII. de Julie.

Départ des parens de Julie. Etat de fon cœur dans cette circonſtance, 178

Let. XXXVIII. à Julie.

, Témoin de la tendre amitié des deux couſines , l'Amant de Julie fent redoubler fon amour.

Son' impatience de fe trom'cr au Chalet , rendez-vous champêtre que Julie lui a ajſigné. 1 8 1 Let. XXXIX, de Julie,

Elle dit à son Amant de partir sur l'heure >■ pour aller demander le congé de C'aude Anet , jeune garçon qui s'est engagé pour payer les

TABLE. jp

loyers de sa maltresse , qu'elle protégeait au près de sa mère . 1
S f

Let. XL. de Fanchon Regard à Julie.

Elle implore le secours de Julie pour avoir le congé de son Amant. Senti mens nobles & vertueux de cette fille. 189

Let. XLI. Réponse.

Julie promet à Fanchon Regard , maitresse de Claude Anet , de s'employer pour son

Amant . 191

Let. XLII. à Julie.

Son Amant part pour avoir le congé de Claude Anet. |

Let. XL 1 II. à Julie.

Gen.'roite du Capitaine de Claude Anet. L'Amant de Julie lui demande un rendez-vous au Chalet , avant le retour de la Maman, ibid.

Let. XLIV. de Julie.

Retour précipité de sa mère. Avantages qui résultent du voyage qu'a fait l'Amant de Julie pour avoir le congé de Claude Anet. Julie lui annonce l'arrivée de Milord Edouard Somflon dont il est connu. Ce qu'elle pense de cet étranger. 197

Let. XLV. de Julie.

Ou , & comment } l'Amant de Julie a fait con . -

?yi table:

noijfance avec Milord Edouard , dont Si fait le portrait. U reproche à fa maltrcjfe de penfer en femme fur cet Anglais , & la fimme du rendez-vous au Chalet . xox

T et. XLVI. de Julie.

Elle annonce à fin Amant le mariage de Fan- chon Regard , & lui fait entendre que te tumulte de la noce peut fuppléer au myflerç du Chalet. Elle répond au reproche que fin Amant lui a fait par rapport à Milord Edouard. Diference morale des fixes. Souper, pour le lendemain , ou Julie & fin Amant doivent fi trouver avec Milord Edouard. 106

Let, XLV11. à Julie.

Son Amant craint que Milord Edouard ne devienne fin époux. Rendez-vous de Mu -

c Ht

fique .

Let. XLV1II. à Julk.

Réflexions fur la Mufique Françoisfe & fur la Mufique Italienne. ll(*

Let. XLIX. de Julie^

Elle calme les craintes de fin Amant , en l'afi fuvant qu'il n'efl point queftion de mariage entr'elle & Milord Edouard. xi S

Let. L. de Julie.-- • :

Reproche qu'elle fait à fin Amant , de ce qü*é-

qii échauffe de vin au for tir d'un long repas , il lui a tenu des difcours groffiers , accompagnas de maniérés indécentes. 2.29

Let. LI. Réponfe.

L'Amant de Julie , étonné de Jbn forfait , renonce au vin pour la vie .

Let. LII. de Julie.

Elle badine fon Amant fur le ferment qu'il a fait de ne plus boire de vin , lui pardonne 9 & le relève de fon vau. 239

Let. LIII. de Julie.

La noce de Fanchon , qui devait fe faire à Cia » rens , fe fera à la ville , ce qui déconcerte les projets de Julie & de fon Amant. Julie lui propofe un rendez-vous nocturne , au rifque d'y périr tous deux. 24 \$

Let. LIV. à Julie.

L'Amant de Julie dans le cabinet de fa Mal* trejfe. Ses tranfports en l'attendant. 149 Let. LV. à Julie,

Sentimens d'amour che £ l'Amant de Julie 3 plus paijibles , mais plus ajfeclueux & plus multipliés après qu'avant la jouijfance . Z / A

Let. LVI. de Claire à Julie.

Démêlé de l'Amant de Julie ûVeC Milord Edouard. Julie en efl l'occafion , Duel propos

Ùfouv. Hdolft « Tom. L Z

fé, Claire qui apprend cette aventure à fit Coufine 3 lui concilie d* écarter fon Amant •pour provenir tout foupçon. Elle ajoute qu'il faut commencer par vuiacr l'affaire de Milord Edouard y fr par quels motifs, 3. J 8

Let. LVII. de Julie.

Raifons de Julie pour dijfuader fon Amant de (c battre avec Milord Edouard, fondées principa lement fur le foin qu'il doit prendre de la répu* tation de fon Amante , fur la notion de l'honneur réel & de la véritable valeur. i 6 l

Let. LVIU. de Julie à Milord Edouard.

ElU lui avoue qu'elle a un Amant maître de fon cœur b de fa perfonne. Elle en fait l'éloge y & jure qu'elle ne lui furvivra pas . i8 z

Let. LIX. de M, d'Orbe à Julie.

Jl lui rend compte de la réponfc de Milord Edouard y après la leclurede fa Lettre, 384 Let, LX. à Julie.

Réparation de Itluord Edouard. Jufqu'à quel point il porte l'humanité & la gènèrefité. i8<j Let. LXI. de Julie.

Ses fintimens de reconnoiffance pour Milord

Edouard, 19g

Let. LXII. de Claire à Julie.

làilord Edouard propofe au pere de Julie de U

marier avec fort Maître d'études , dont il vante le mérite. Le pere efi révolté de cette propofition.

. 'Réflexions de Milord Edouard fur la nohleffe. Claire informe fa Coujine de Véclat que L'affaire de fon Amant a fait par la ville 3 & la conjure

de l'éloigner. xyj

Let. LXIII. de Julie à Claire.

Emportement du pere de Julie contre fa femme & fa fille y & par quel motif. Suites. Regrets du pere. Il déclare à fa fille qu'il n'acceptera jamais pour gendre un homme tel que fon Maître d'études , & lui défend de le voir & de lui parler de fa vie. Jmpref-fion que cet ordre fait fur le coeur de Julie j elle remet à fa Cou-fine le foin

dé éloigner fon Amant . S ,308

Let. LXIV. de Claire à M. d'Orbe.

Elle l'infiruit de ce qu'il faut d'abord faire pour préparer le dé-part de l'Amant de Julie. 3 z I Let. LXV. de Claire à Julie.

Détail des mefures prises avec M. d'Orbe & Milord Edouard pour le départ de l' Amant de Julie. Arrivée de cet Amant che^ Claire , qui lui annonce la nécejjité de s'éloigner. Ce qui fe

pajfe dans fon coeur. Son départ. j 2.4

Fin de la Tab^ dj^Tomc I.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_p_1kAAAAcAAJ. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.